

6e Année - No 11

Novembre 1913

NOTRE ROMAN COMPLET

L'EMOUCHET

Par Norbert Sevestre.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Léguin



La préfecture de police et le palais de justice de Paris. (Voir intérieur)

SOMMAIRE : Novembre, par Roger Francoeur. La chute de l'Aigle, par F. de Verneuil. Femmes d'Orient. Les temples des Indes. Les Vaisseaux fantômes, par Louis Roland. Au pays de Hollande. Quelques animaux intéressants. La culture des plantes sous-marines. Le Pigeon comestible La Conogie. Les cheveux et la musique. Les secrets de la prestidigitación. Chez les cannibales de l'Afrique Centrale. La naissance et la mort d'une île. Podgorizza. La cathédral d'Agén. La production de l'or et de l'argent. La mode des pieds nus. A travers les Cafés parisiens, étude d'actualité, par A. Riou. Un peu de tourisme. Poésies diverses, etc.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.



Maigreur Vaincue!

Développement, Beauté, Fermeté
de la Poitrine

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge

par l'emploi du

Transformateur Japonais

propriété du Spécialiste Henri Rivod.

Produit scientifique, garanti absolument SANS DANGER; DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la poitrine. Son EFFICACITE peut se prouver après 15 jours d'usage. Un traitement d'essai vous convaincra, car il augmentera votre buste de 1 à 2 pouces, 60c seulement. Ce traitement est supérieur à tous les autres, car il conserve pour toujours au BUSTE l'ampleur et la fermeté obtenues.

\$1.00 TRAITEMENT COMPLET \$1.00

TRAITEMENT D'ESSAI 60c. (Envoi discret).

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tout frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD, Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

The Canadian Advertising Limited

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

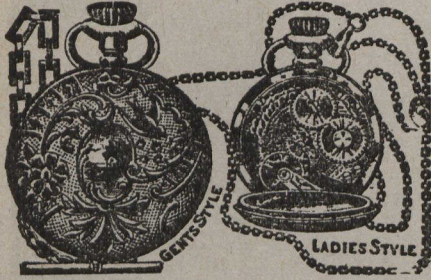
Avant de placer vos ordres d'annonces.

écrivez-nous— il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

W. Legault,
(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

**GRAND
TRUNK
RAILWAY
SYSTEM**

Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Détroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

Quatre Trains Express par Jour

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m., b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Rv.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a.m., b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-VILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours, excepté le dimanche. cDimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

L'Almanach du 'Samedi'

POUR 1914

est en voie d'achèvement et comprendra une quantité de renseignements aussi utiles que variés.

Ce ne sera pas un livre banal qui n'amuse qu'un instant mais un recueil que l'on pourra lire avec profit d'un bout de l'année à l'autre et que l'on devra conserver soigneusement pour le consulter en cas de besoin.

MALGRE SA VALEUR INDISPUTABLE,

L'Almanach du "Samedi" pour 1914

Ne sera vendu que 10 cents seulement

chez les dépositaires du SAMEDI, ou chez les Edits-prop.

Poirier, Bessette & Cie, 200 Boulevard St-Laurent - Montreal

LA SANTE PAR L'HYGIENE



Une vue du grand laboratoire qui sera créé dans toutes les villes pour analyser l'eau potable. On divisera cette eau en deux parties: l'une liquide, destinée à être bue et l'autre solide, comprenant poissons, écrevisses, etc., qui y sont habituellement mêlés et que l'on vendra aux hôtels.

La Revue Populaire

ABONNEMENT:		Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.
Canada et Etats-Unis:			AVIS AUX ABONNES
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - -	50 cts		La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Montréal et Etranger:			
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - -	75 cts		
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.			

Novembre

C'EST maintenant novembre avec son triste cortège de feuilles mortes jonchant le sol, d'aurores indécises et de crépuscules hâtifs.

Une sorte de mélancolie plane sur toutes choses; ce n'est plus l'automne et ce n'est pas encore l'hiver, il semble que la nature entière soit dans une sorte de léthargie lourde où l'on devine un restant de vie plus douloureux que la mort elle-même et l'on se sent soi-même plus triste, plus maussade et plus sensible aux mille tracés de la vie.

Ce mois de novembre, est d'autre part, un cadre tout à fait approprié à la Fête des Morts qui le commence; la beauté disparue des champs et des bois nous fait mieux comprendre la fragilité des choses terrestres et nous porte davantage à réfléchir à la future et définitive existence dans laquelle sont entrés ceux que nous pleurons.

L'esprit se reporte en arrière, aux temps où vivaient ceux que nous avons aimés, où nous croyions ne devoir jamais nous en séparer...

Amère destinée! Le temps est venu où l'on a dû s'agenouiller sur une tombe ou pleurer sur une illusion morte!

Novembre nous rappelle plus intimement tout cela; sa mélancolie aggrave la nôtre et, devant le berceau vide ou le foyer désert, la douleur se fait plus poignante et plus cruelle.

Novembre nous attriste mais il doit également nous consoler; pas plus que le bien, le mal n'est éternel ici-bas. Après les mauvais jours, le soleil revient sans que rien ne puisse s'opposer à son retour; après les jours d'épreuve doivent fatalement revenir le calme, la résignation et parfois—le coeur humain est insondable—une nouvelle illusion de bonheur.

Roger Francoeur.

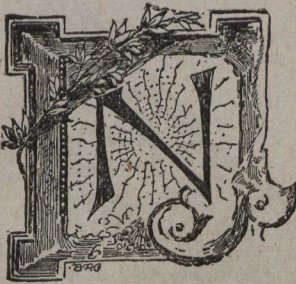


*O noirs événements, vous fuyez dans la nuit !
L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.*

(VICTOR HUGO—Les Châtiments.)

LA CHUTE DE L'AIGLE

par Fernand de Verneuil



APOLEON n'a vécu guère plus d'un demi-siècle. Né en 1769 à Ajaccio, il mourut à Ste-Hélène en 1821 après une existence extraordinaire où la pauvreté du début est suivie d'une merveilleuse élévation, où les hésitations qui assaillent le lieutenant d'artillerie relativement au choix d'une carrière font place à la ferme volonté de conquérir le monde entier ancrée dans le cerveau du puissant Empereur, à une existence sans précédent, splendide et terrible, éblouissante de grandeur mais que devait terminer la fin la plus cruelle.

de grandeur mais que devait terminer la fin la plus cruelle.

Né dans une île, Napoléon Bonaparte était destiné à mourir dans une île; après avoir dicté ses lois aux plus puissants souverains, mis en quelque sorte le pied sur l'échine de l'Europe asservie et vassale et s'être servi des trônes comme marche-pieds, le César vaincu dut, à son tour s'incliner devant un plus fort que lui et ce maître fut un geolier...



Il y a exactement, un siècle que la Fortune commença d'abandonner Napoléon; la 6e coalition formée de la Prusse, de l'Angleterre, de la Russie et, éventuellement de l'Autriche, s'acharna sur son armée, à la fin de l'année 1813 et l'accabla par le nombre.

Peu après, c'était l'abdication et l'île d'Elbe, puis le retour, Waterloo et enfin Ste-Hélène où l'illustre vaincu devait trouver son tombeau.

Ce fut le "Northumberland" qui transporta l'empereur déchu à l'île où il devait achever ses jours et l'embarquement eut lieu le lundi 7 août 1815 vers deux heures de l'après-midi.

Napoléon portait ce jour-là un uniforme vert avec épaulettes, un gilet et une culotte de casimir blanc, des bas et des souliers à boucles d'or; à voir sa compulgence, son cou court, les officiers anglais qui le reçurent eurent peine à croire qu'ils avaient devant les yeux celui qui peu de temps auparavant faisait trembler toute l'Europe.

Le voyage fut douloureux pour Napoléon; quelques jours après le départ, ce fut la célébration de son anniversaire (15 août); il reçut, à cette occasion, les félicitations de l'amiral Sir George Cockburn qui fit défiler sa suite en grand uniforme. Au dîner, ce jour-là, eut lieu une longue conversation sur l'invasion projetée en Angleterre et que Napoléon avoua regretter beaucoup de n'avoir pu tenter.

Un peu plus tard, causant encore avec

que la prospérité; Napoléon acquiesça, mais répondit cependant: "Ma part a tout de même été un peu dure!"

Ce fut enfin l'arrivée dans l'île Ste-Hélène, triste morceau de terre ou plutôt de roche n'ayant guère plus de dix milles de longueur sur sept environ de largeur.

L'aspect de sa résidence définitive n'avait rien qui pût charmer l'empereur; d'origine volcanique, l'île est enserrée par une ceinture de rochers presque inaborda-



Jamestown, principale ville de Ste-Hélène

l'amiral Cockburn, il lui dit: "A vingt-quatre ans j'étais à la tête d'une armée. A trente ans j'occupais la première charge de mon pays et j'avais autant de pouvoir, comme premier consul, que j'en eus plus tard comme empereur, j'aurais dû mourir le lendemain de mon entrée à Moscou, ma gloire eût alors été établie pour jamais."

L'amiral lui répondit qu'un grand homme devait supporter l'adversité aussi bien

bles. Le continent est éloigné; Ste-Hélène, perdue au milieu de l'Atlantique est à un millier de milles de la côte africaine et à dix-huit cent soixante-quinze milles de la terre américaine; pas d'évasion possible comme à l'île d'Elbe, d'ailleurs la surveillance sera rigoureuse et le port de Jamestown, puissamment armé, saurait bien déjouer toute tentative d'enlèvement.

L'aigle est bien définitivement prisonnier!

○

La vie fut bien monotone à Ste-Hélène; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Que paraissait ce coin de terre infime aux yeux de celui qui avait rêvé la possession du globe tout entier!

Néanmoins et c'est là où l'on retrouve l'incessant besoin d'activité de Napoléon, l'empereur ne se laissa pas envahir par le découragement ou du moins il n'en fit rien paraître et il s'intéressa fort à l'embellissement de sa prison.

de ses jardins en compagnie du général Montholon; le menu était simple: un potage, un plat de viande, un plat de légumes et du café. C'était ensuite une promenade très courte ou une sieste de quelques heures et parfois même l'empereur faisait grande toilette: veste et culotte blanches, habit vert, grande plaque de la Légion d'Honneur, bas de soie et souliers à boucles d'or.

Ce fut ainsi pendant près de six ans puis la maladie se manifesta sous forme d'intolérables douleurs d'estomac qui de-



Résidence du gouverneur de Ste-Hélène

Il employa tout un personnel de jardiniers et fit transformer complètement les alentours de sa demeure; des jardins apparurent comme par enchantement et de gros arbres, arrachés avec d'énormes mottes de terre furent replantés selon ses indications.

Parfois il voulut mettre lui-même la main à la besogne mais les ampoules le firent renoncer à ce travail nouveau pour lui.

A dix heures, régulièrement chaque jour, Napoléon déjeunait dans un bosquet

vinrent de plus en plus fréquentes. Celui que la mitraille avait toujours épargné devait mourir loin des champs de bataille, de la mort la plus banale; celui qui avait fait gronder les canons à Arcole, Iena, Austerlitz, qui avait sacrifié deux millions d'hommes au plus effréné désir de domination qui eût jamais germé dans un crâne humain, celui-là devait s'éteindre loin du bruit, loin des armées, loin de sa patrie qu'il avait voulu si grande. La mort l'attendait et le prit le 5 mai 1821 sur l'humble lit de fer de Longwood à

Ste-Hélène.

Dix-neuf ans s'écoulèrent avant le retour de ses cendres au milieu "de ce peuple qu'il avait tant aimé". Depuis 1840, la modeste pierre plate de son tombeau à Longwood ne recouvre plus son corps aujourd'hui déposé aux Invalides à Paris mais cependant le tombeau de l'île Ste-Hélène est toujours resté dans le même état que jadis.

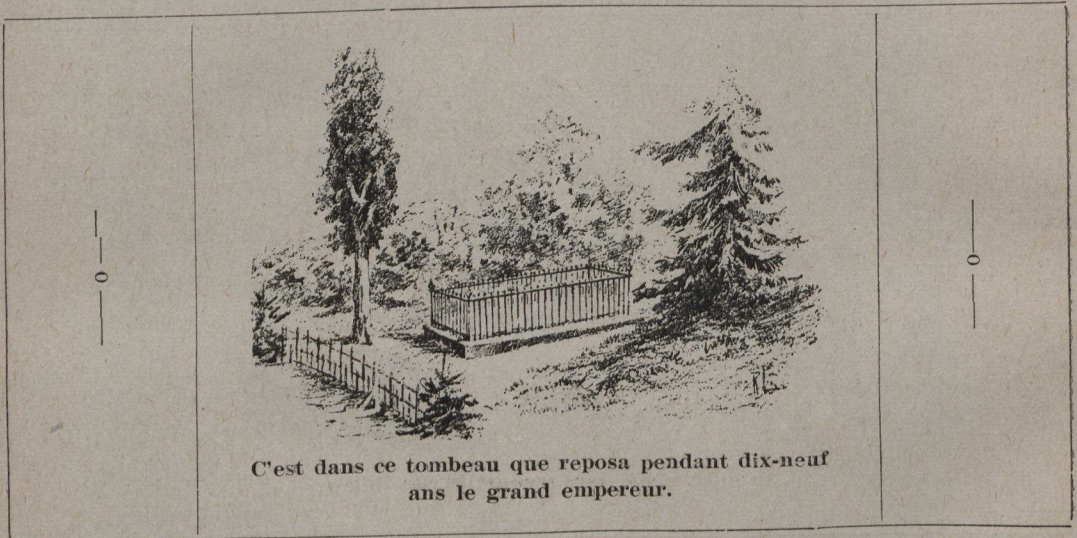
Le domaine de Longwood a été, en 1858, acheté par le gouvernement français qui y entretient un officier supérieur avec le

go les pressentit dans son sublime poème :
"Le retour de l'empereur".

.....
Sire, vous reviendrez dans votre capitale
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et
[sans fureur
Traîné par huit chevaux sous l'arche tri-
[omphale,

En habit d'empereur!

.....
Paris sur ses cent tours allumera des pha-
[res;



titre de "gardien-conservateur de l'habitation et du tombeau de Napoléon Ier" et les touristes qui viennent visiter ce lieu de pèlerinage retrouvent les choses dans le même état qu'elles étaient à la mort de l'empereur.

Quel sujet de méditation devant ce tombeau entouré d'un simple grillage, à la pensée que tant de gloire et de puissance aient abouti à ce misérable néant!

Les secondes funérailles que Paris réservait à son ancien Maître furent, par contre grandioses et telles que Victor Hu-

Paris fera parler toutes ses grandes voix ;
Les cloches, les tambours, les clairons, les
[fanfares,
Chanteront à la fois.

.....
Et le retour triomphal eut lieu, mais ce n'était plus celui de l'île d'Elbe où l'espoir pouvait encore illusionner le cerveau du grand conquérant; c'était le retour d'une ombre, l'évocation du passé, le souvenir des jours glorieux sans doute, mais

le souvenir lui seul. ...

En vous voyant passer, ô chef du grand
[empire,
Le peuple et les soldats tomberont à ge-
[noux;
Mais vous ne pourrez pas vous pencher
[pour leur dire:
Je suis content de vous!

De sombres grenadiers, vétérans qu'on ad-
[mire,
Muets, de vos chevaux viendront baiser
[les pas;
Ce spectacle sera touchant et beau mais,
[sire,
Vous ne le verrez pas.

Car, ô géant couché dans une ombre pro-
[fonde,
Pendant qu'autour de vous, comme au-
[tour d'un ami,
S'éveilleront Paris et la France, et le
[monde,
Vous serez endormi!

Ces strophes splendides de Victor Hugo sont l'image exacte de ce qui s'est passé le 15 décembre 1840. Les rives de la Seine étaient noires de monde pour voir passer le bateau qui ramenait le corps du grand général et tout ce monde s'agenouilla comme pour recevoir un être surhumain.

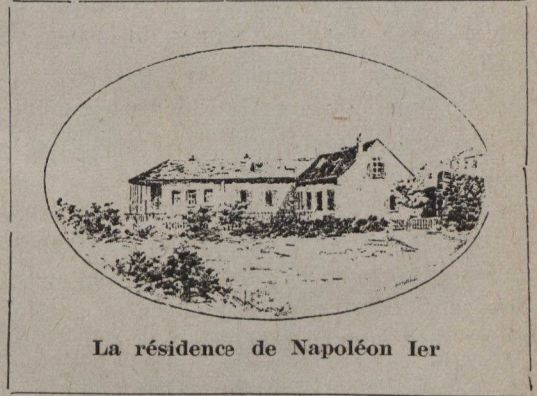
Chose extraordinaire et qui ferait croire à une intention dans les effets naturels, à l'instant même où le corps de Napoléon entra aux Invalides, un magnifique arc-en-ciel se forma au-dessus de ce monument.

Ce fut un véritable triomphe romain ; en cinq jours on lui éleva cent vingt statues, cent colonnes triomphales et des ur-

nes de vingt pieds de hauteur ; des tribunes furent construites qui pouvaient recevoir cent mille personnes et le monument des Invalides fut tout entier tendu de velours violet parsemé d'abeilles

Depuis ce jour le grand empereur repose sous le dôme doré des Invalides, dans un tombeau de marbre où il est couché en grand uniforme, à quelques pas s'ouvre la chapelle où sont accrochés, troués par les balles et la mitraille, brûlés et noircis par la poudre, des centaines et des centaines de drapeaux de toutes nations pris sur les champs de bataille par la Grande Armée.

Aucun autre homme n'a eu une existen-



La résidence de Napoléon Ier

ce comparable à celle de Napoléon Ier, peu de souverains ont un aussi grandiose tombeau mais les visiteurs qui se penchent au-dessus de l'entourage de marbre blanc pour considérer le lit de repos définitif de celui qui fut le plus actif des hommes ne s'étonnent pas de la magnificence des hommages rendus aux restes de l'Empereur.

Ils savent que des êtres formidables comme celui qui dort là ont droit à l'immortalité ; la chute de l'Aigle ne fait pas oublier la hauteur prodigieuse à laquelle il est monté.



FEMMES D'ORIENT

ALORS que récemment il a été tant question de Constantinople, il sera peut-être intéressant pour nos lecteurs de connaître, dans ses grandes lignes, l'existence des femmes de là-bas.

Non pas de la femme de l'aristocratie, qui vit dans le harem, et dont tout le monde entendit parler, mais de la femme du peuple et de la classe moyenne, sur laquelle les livres et les poètes restent muets; de celle dont les époux, les fiancés et les enfants se battent au loin et que beaucoup d'entre elles pleurent à cette heure derrière le voile.



Un soir, les parents de celui qui l'aime se sont présentés devant son père. Avec force révérences, ils lui ont dit, selon la formule: "Avec l'assentiment du Prophète, et pour obéir à Dieu, veuillez accorder à notre garçon votre fille "Dilrouba"—qui ravit le coeur..." Les siens ont consenti, et voilà les noces fixées à l'un des plus prochains jeudis. Car le Prophète fut conçu une nuit de jeudi et cela porte bonheur de s'unir ce jour-là.

On l'a donc mariée à grand renfort d'orchestre,—et quel orchestre!—de gâteaux, de liqueurs, de loukoums, et de

confitures... Lui ne la connaissait pas: car la loi de Mahomet interdit à la femme d'enlever son voile avant le soir nuptial. Aussi, au moment de la regarder pour la première fois sentait-il la peur étreindre sa gorge. Mais non. L'élue de son coeur est très belle, avec ses grands yeux allongés de "harir"; avec ses paupières assombries de "surmé", ses joues fardées de cillabre et de "madjoun" qui la rendent semblable aux roses ou à la grenade! Ils vivront heureux, et ils auront beaucoup d'enfants, puisqu'ils sont jeunes tous deux, très jeunes. Lui, dix-sept ans à peine. Elle, quatorze: ni obèse ni difforme,—les Turcs, quoi qu'on prétende, n'ont aucun goût pour les trop grosses femmes.

Elle se fait l'inférieure de son mari. Elle n'ignore pas qu'au paradis de Mahomet il goûtera d'ineffables joies: qu'ils se promènera dans des bosquets odorants, qu'il apaisera sa soif aux ruisseaux de lait, de vin et de miel; qu'il dormira sur des lits gemmés d'or fauve et de saphir. qu'il boira, servi par des "houris", des nectars musqués alors qu'elle—pauvre hanoum—aura droit tout juste à un petit coin retiré de l'éternel séjour... Mais que lui importe, s'il ne la querelle pas et s'il lui épargne les mauvais traitements?...

Au reste, pourquoi seraient-ils malheu-

reux?... Elle sait coudre, filer, tricoter. Pas un grain de poussière ne souillera son logis, ses rares meubles et ses nattes. Et gare au visiteur qui oubliera de laisser au bas de l'escalier ses "caloches" en cuir bruni!... Chez eux, pas de "sélamlyk"—côté de la maison réservé aux hommes—et pas de "harem",—retrain interdit destiné aux femmes—mais la bonne vie calme en commun.

Le matin, en se rendant au travail, son mari fera les achats nécessaires au ménage et les lui enverra par le commissionnaire. Puis ce sera le défilé des fournisseurs heurtant la porte... "Sudju!" (le laitier), "bakkal!" (l'épicier), "ekmed-ji!" (le boulanger), vite, passons la main par l'entre-bâillement; saisissons les paquets de victuailles et le lait! Et surtout ne montrons pas notre visage!... Que tout soit prêt à l'heure du repas! Ce repas, simple et cordial, se prend dans l'unique salle, sur une petite table. Un plat pour deux, où l'on puise avec ses doigts. Et, pour couronner ce balthazar, une tasse de café, et un petit verre de "raki" que l'on savoure assis sur des coussins, les jambes croisées à la façon de nos tailleurs.

Le maître est reparti. La voilà seule de nouveau. Que faire?... Mon Dieu, après avoir tout remis en ordre chez elle, pour quoi ne sortirait-elle pas?... Son mari le lui permet.

Le Ramazan—mois du jeûne—est passé. Par conséquent, impossible d'aller contempler les élégantes en équipage, du côté de Chehzadé; impossible d'aller flâner dans les mosquées; impossible encore, comme aux jours du Baïram, de partir avec les enfants vers la foire, de bâiller devant les marchands de pistaches, de balançoires et les marionnettes!...

le noble hanoum. Car les femmes de sa

Il faudra se contenter d'une visite chez vant les saltimbanques, les tziganes, les condition fréquentent assidûment chez de grandes danses, qui les aident de leur argent et de leur influence.

Justement, c'est le jour où l'on chauffe le hammam!... Il s'agit d'arriver au moment où la maîtresse de maison sort du bain! Son eau sera encore toute chaude; et je vous laisse à penser avec quel délice



En Turquie: Une femme de qualité.

elle s'y plongera et y débarbouillera sa progéniture...

Un dernier pli au "féradjé",—tunique d'alpaga,—un dernier coup d'oeil pour s'assurer que le "yachmak"—voile—est solidement attaché, et en route!...

Oh! bien lentement, car notre petite Turquie ignore la marche rapide! En s'arrêtant un peu, de-ci de-là, distraite par rien, éclatant de rire au spectacle le plus futile, mais toujours le voile sévèrement clos!... Car elle se sait jolie.

Les "giaours"— infidèles— de plus en plus nombreux dans la ville pourraient chercher à découvrir ses traits, et elle ne le veut à aucun prix...

Le "giaour"! voilà l'ennemi redouté des maris jaloux! Et le sien l'est tellement qu'elle se souvient l'avoir vu blêmir et porter la main à son poignard un jour où, malade d'une indigestion de pastèques, elle dut révéler au médecin mahomé-tan ses formes plantureuses!...

Elle ne craint rien pour son coeur: elle aime son maître. Mais, sans s'expliquer pourquoi, ce mot de "giaour" lui rappelle des histoires contées par des amies, qui la font un peu frissonner... Cet ambassadeur anglais cravaché par un eunuque parce qu'il s'était permis de dévisager les femmes du sérail qui passaient en voiture! Et cet officier français qui, cravaché lui aussi à la suite des mêmes circonstances, perça l'eunuque comme une outre, de sa flamberge!...

Mais la voici arrivée. La voici dans le grand jardin. Que de gazouillis! Que de révérences! Avec quelle grâce elle esquise son "temennah"—salut! Un peu penchée, elle frôle du bout des doigts les roses circonvoisines, relève sa main, la pose sur son coeur, puis sur sa bouche, et sur son front... Et l'on cause! Et l'on cause!...

Elle reste là jusqu'à la nuit. Après le "maz", vers neuf heures et demie, elle se retire, entourée de ses rejetons, et portant à la main une lanterne pour se guider dans les rues sombres.



La conversation des Turques d'aujourd'hui est certainement plus grave que les potins de Dilrouba,—et plus triste... Peut-être, à voix basse, évoquent-elles la mémoire de celles qui se distinguèrent par leur courage et leur audace.

Dauféda, "cadine", femme du sérail, qui convainquit son frère de haute trahison! Naïré, soeur de lait du sultan, qui fit chasser son mari de l'armée après lui avoir elle-même arraché ses insignes, parce qu'il avait abandonné ses troupes pour se cacher! Kamer, cette jeune fille qui se battit dans le rang, sous un costume masculin, jusqu'à la mort! Et ces femmes d'Herzeroum qui défendirent elles-mêmes la place, pendant la guerre russo-turque!...

Derrière le yachmak de mousseline, d'autres héroïnes se cachent peut-être, qui surgiront, aussi admirables que leurs aînées, au cours des sièges de demain!



LES TEMPLES DES INDES

Les temples du Radjpoutana, qui appartiennent à la religion djaïnn, sont bâtis du marbre blanc le plus pur et ornés de décorations dont la finesse tient du miracle.

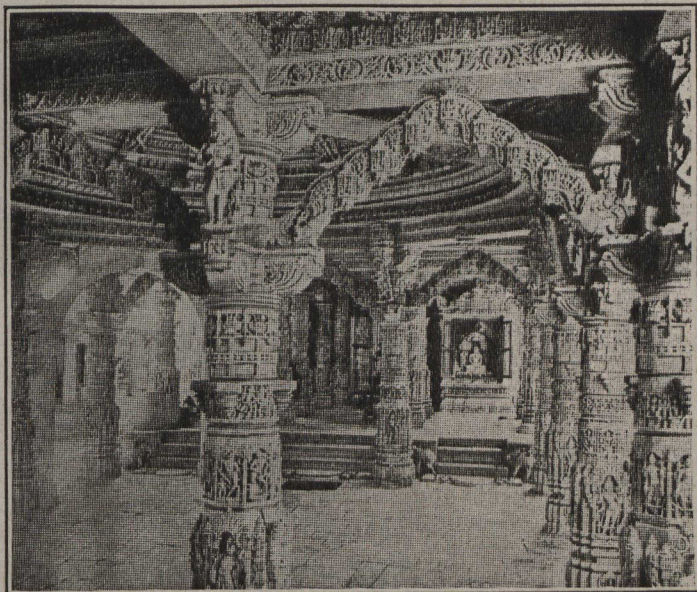
Construits aux XI^e et XII^e siècles, ils étaient tombés dans un tel état de délabrement qu'ils menaçaient ruine vers le milieu du XIX^e ; mais d'énergiques et habiles mesures écartèrent d'abord tout danger immédiat ; puis dans ces vingt dernières années, les

travaux de restauration ont été entrepris : feuille par feuille, fleur par fleur, couche par couche tout a été si bien remis au point que l'oeil est incapable de distinguer le vieux du neuf.

La religion djaïnn qu'illustrent ces bijoux d'albâtre se réclame—et peut-être à bon droit—d'une antiquité égale à celle du Bouddhisme ; elle y est du reste apparentée, soit dans son histoire, soit dans ses symboles.

Les Djaïnn poussent jusqu'aux dernières conséquences la doctrine de la transmigration des âmes : ils respectent même l'existence du plus chétif insecte, et un dévôt djaïnn a toujours soin, avant de s'asseoir sur le sol, d'en écarter doucement tout ce qui possède vie.

A certains égards, le Djaïnnisme tend à



Le merveilleux temple du Radjpoutana qui n'a coûté pas moins de 15 millions.

se rapprocher du Brahmanisme : il exagère encore la distinction des castes, l'adoration de la vache, et les lois hindoues réglant les successions.

Les Djaïnn sont divisés en sectes : les Digamboras ou "Vêtus du ciel", qui se déshabillent pour manger et—dans certains cas—vivent tout nus ; ces dévôts refusent aux femmes la grâce de pouvoir faire leur salut ; en second lieu, les Svetambaras, qui, eux, s'habillent et ne désespèrent point du salut du beau sexe ; enfin les Dhondiyas, qui portent des vêtements blancs, filtrent au travers d'un tissu l'air qu'ils respirent et adorent leurs "Gurrus" ou maîtres spirituels.



Par Louis Roland

QU'UNE épidémie foudroyante—et le cas est possible—se déclare à bord d'un navire et fasse périr le personnel compétent pour en assurer la marche, qu'une avarie survienne, par surcroît, aux machines et voilà un navire perdu sur l'immensité des océans, voguant au gré des courants et des tempêtes; dans ses flancs gémissent des malheureux qui sont dans une extraordinaire situation: prisonniers au milieu de l'infini... La mer comptera un vaisseau fantôme de plus.

Ce fut peut-être le sort de tant de navires dont on n'a plus jamais entendu parler et qui, redoutables épaves aujourd'hui, entrent en collision avec d'autres navires qu'ils entraînent à leur tour dans l'abîme.

Que sont devenus, par exemple, le Livland que l'on croit sombré près du Scaw sans en avoir cependant l'assurance; l'Orkney qui faisait le voyage de Hull à Trawline et dont on n'a jamais plus eu de nouvelles depuis février 1902; le Par-

thénon, navire grec, disparu mystérieusement la même année; le Guirany, le Senny Ling, le Stockport, l'Union, la Vienne et tant d'autres!

Ils sont nombreux ces bateaux abandonnés et ils constituent un sérieux danger pour la navigation; on en connaît avec certitude 57 dont quelques-uns de grande taille, mais il y en a certainement beaucoup plus. Le bureau maritime de Washington en a signalé, pendant l'espace de quatre ans, 957 simplement pour l'Atlantique.

Il y a quatre ans, un bateau de pêche islandais faillit entrer en collision avec l'un d'eux; ce vaisseau fantôme était un ancien voilier qui arrivait à toute vitesse en répandant une horrible odeur de putréfaction et sur le pont, les pêcheurs épouvantés, reconnurent une quantité de cadavres décharnés.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de les apercevoir la nuit, surtout quand ils flottent entre deux eaux. Ainsi s'expliquent d'étranges collisions

et des naufrages par temps calme.

C'est surtout dans l'Atlantique qu'on rencontre ces épaves. Du golfe du Mexique, le "gulf stream" les charrie vers le nord, les rabat vers l'Europe puis un autre courant les emmène du côté des Açores. De là, elles repartent vers la mer des Sargasses où la ronde recommence.

Un voilier que l'on fit sauter, il y a quelques années, du côté de Terre-Neuve, avait accompli deux fois et demie cette incroyable randonnée.

On comprendra facilement qu'un navire solide chargé de bois peut rester à la surface durant des années. C'est ainsi qu'en 1891, le Wyer G. Sargent, parti du Mexique avec un chargement d'acajou, démâté au cours d'une tempête et abandonné, fut aperçu à vingt-sept reprises et dans des parages très divers par des navires.

Le Fannie E. Wolston a erré pendant cinq ans. Le W. L. White a parcouru 7000 milles dans le nord de l'Atlantique, mais le record appartient certainement au Silicon rencontré dans les régions arctiques avec un chargement de fourrure qui remontait à 1848!...

L'une des épaves les plus curieuses

qu'on ait connues est celle d'un navire en bois acheté par les Espagnols au moment de la guerre de Cuba et armé à la diable pour tenir tête aux redoutables destroyers américains.

Foudroyé à la première attaque, il fut abandonné par son équipage et les courants l'emportèrent.

Après un long voyage mal défini à travers l'Atlantique il vint s'échouer en Afrique devant la colonie anglaise de la Côte-d'Or. Et c'est là que pourrit lentement cet ancien long courrier, dont la destinée fut si bizarre et qui eut une si courte carrière en qualité de navire de guerre.

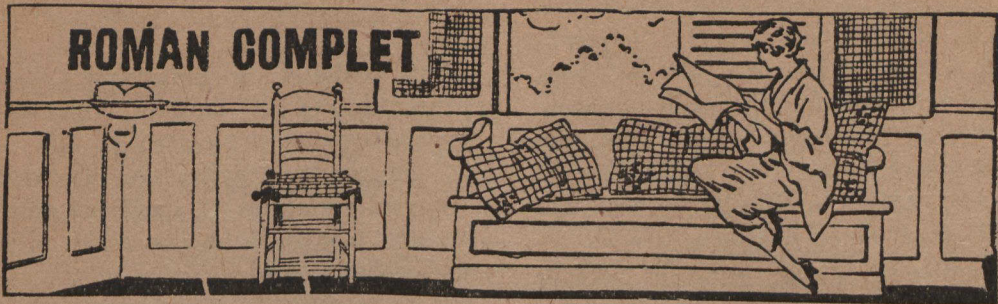
On a tout essayé pour détruire ces épaves dangereuses. Il est impossible de les anéantir par le feu. Les coups de canon n'ont pas grande action sur eux et la dynamite ne fait souvent que les diviser de sorte qu'une seule épave en forme plusieurs.

Il faut espérer, cependant, que les progrès de la science permettront de trouver un jour un procédé efficace de destruction pour anéantir ces navires fantômes, ce qui augmentera considérablement la sécurité des voyages sur mer.





Mélancolie d'automne.



Roman Inédit

L'EMOUCHET

PAR NORBERT SEVESTRE

PREMIERE PARTIE

I

Au clocher paroissial, le carillon des fêtes chantait allégrement. ses claires volées troublaient le recueillement des bonnes gens de Roqueville, agenouillées au pied des tombes de famille, comme chaque dimanche après la grand'messe. Les cloches se turent enfin et, autour des tertres fleuris de laurier-thym, tous à peu près les mêmes avec leur croix de chêne et leur bordure de coquillages, le vide se fit sans hâte. Un à un, les derniers fidèles traçaient le signe de la croix, se relevaient et s'éloignaient, de leur pas mesuré de terriens, par l'allée principale du cimetiè-

re dont une foule silencieuse avait déjà franchi la grille. Le soleil d'avril attiédissait l'air où vibraient seuls maintenant les cris d'une nuée de gamins en train de s'ébattre sur la route de Dieppe.

Cette route sépare l'église des quelque cinquante chaumières égayées et comme semées, en contre-bas de la forêt d'Arques, parmi les herbages de la vallée de l'Aulne.

Adossé au mur du presbytère, face à l'église, un homme observait, d'un air mi-curieux mi-narquois, le pieux défilé. Ce n'était certes point un enfant du pays. En passant, les villageois lui décochaient une oeillade oblique où luisait—la durée d'un éclair—toute la curiosité inquiète, toute la méfiance héréditaire du paysan cauchois. De fait, si l'homme, coiffé d'une casquette à pont, harnaché d'un pantalon

et d'une veste de velours hors d'usage, ne ressemblait guère aux honnêtes Roquevillais, il ne payait pas non plus de mine, avec sa barbe hirsute et grise de poussière sa face aux traits aigus, ses prunelles aux reflets fauves, son sinistre profil d'oiseau de proie, surtout sa musette de mendiant et son massif bâton d'opines.

Que diable ce grand escogriffe pouvait-il bien être et qu'avait-il à dévisager des chrétiens qui, Dieu merci, ne fréquentaient point ses pareils? On eût dit, ma foi, qu'il cherchait quelqu'un dans la foule.

Intrigués, un certain nombre de payans s'allèrent grouper un peu plus loin, sur la route, et attendirent, épiant eux-mêmes l'étranger. Deux vieilles femmes descendirent, au bras l'une de l'autre, les degrés du perron. Puis une soutane quitta le portail de l'église. M. le curé, son bréviaire à la main, cheminait gravement, entre les rangées des croix funéraires. Maigre, d'une maigreur attristante de malade ou d'anachorète, l'abbé Morge, curé de Roqueville, était un quadragénaire prématurément vieilli et voûté, aux yeux bruns, cernés de bistre et comme embusés de mélancolie. Il les reposait sur son livre d'heures, ses pauvres yeux, et il ne les releva que pour prendre garde de ne pas buter contre la grille. Dans cet instant, il aperçut l'étranger.

“Mon Dieu!” fit-il.

Il dut se soutenir aux barreaux pour ne pas chanceler. Son missel lui avait échappé des mains et, sans songer à le ramasser tout saisi, il répétait: “Mon Dieu! Mon Dieu!”, avec un regard ravivé par l'angoisse.

Tranquillement, l'étranger traversa la route, se baissa, prit le livre, le secoua et le tendit au prêtre.

“Eh bien, Georget!... Une rude surprise, hein?”

—Oui, balbutia l'ecclésiastique. Je ne m'attendais pas à te voir ici... Ah! Jacques, que me veux-tu encore?”

L'étranger, très maître de lui, pointa sa matraque vers les villageois massés à cinquante pas de là et que cette petite scène semblait ahurir.

“Entrons chez toi. Tes rustres m'agaçant, à force de me reluquer comme une bête curieuse.”

Un instant son émotion empêcha l'abbé Morge de répondre.

“Tu as quelque chose à me dire? finit-il par demander.

—Bien des choses. Depuis qu'on ne s'est vu, il a coulé de l'eau sous les ponts. Dix ans, Georget, tout près de dix ans... Ça ne nous rajeunit pas, hein?”

—Entrons, soit!”

L'étranger suivit le prêtre. La porte massive, percée dans le mur de briques qui défendait le jardin de la cure du côté de la route, se referma entre eux et les indiscrets. Ils franchirent une allée de menisiers en fleurs et pénétrèrent au presbytère, maisonnette à unique étage et à toit mansardé. L'abbé Morge introduisit l'homme dans une pièce pavée de carreaux rouges et chichement meublée de quelques chaises en paille, d'un fauteuil de cuir, d'une table ronde, d'un antique bahut en chêne et d'un lustre de gaze verte.

“Assieds-toi, dit-il en indiquant le meilleur siège.

—Merci”, dit l'homme, qui ôta sa casquette et jeta un regard curieux autour de lui, avant de se carrer dans le fauteuil.

Deux fenêtres ouvertes sur une courrette donnaient du jour à la pièce, dont les murs, fraîchement rechaudés, nets com-

me des pans de neige, étaient ornés de naïves enluminures représentant un Christ en croix, un saint Pierre, des anges; et la cheminée normande, au large revêtement de simili marbre noir et aux chenêts de cuivre, portait une Vierge en vieux Rouen, joyau d'art égaré dans l'humble demeure.

Peut-être intimidé et ne sachant trop quelle contenance faire, ni comment entamer ses confidences, l'homme se taisait. Le prêtre, encore toute pâle, vint se placer devant lui.

«Ainsi, te voilà, Jacques?... Malgré ta promesse?

—Que veux-tu? dit sombrement l'autre. Depuis dix ans que je roule ma bosse, je suis las de trimer.»

L'abbé Morge soupira. Cette manière de chemineau velu, sale, dépenaillé, c'était Jacques Morge, son frère cadet, et, de le trouver en si triste état, après tant d'années, mille souvenirs douloureux, qu'il croyait abolis dans les brumes du passé, ressuscissaient du fond de sa mémoire.

Né de parents plus que modestes — le père petit ébéniste rouennais, la mère simple ouvrière en lingerie—et qui n'avaient eu que le tort de ne pas réprimer assez sévèrement ses premières incartades, Jacques s'était toujours montré mauvais sujet. Dans son ascendance, si loin qu'on eût remonté, on n'aurait trouvé que des travailleurs probes et droits. Son père voulait faire de lui, comme de l'aîné, un homme d'une classe supérieure et sa mère ne lui avait inculqué que de vertueuses leçons. Mais cet enfant allait infliger un cruel démenti aux lois de l'hérédité et de l'atmosphère morale. Pétri de mauvais instincts, loin qu'il cherchât à les refréner, il les cultivait par gloriole, affirmant

qu'il était ce qu'on l'avait fait et qu'après tout la perfection n'est pas de ce monde.

Quoi qu'il en soit, tandis que Georges, l'aîné des deux frères, se préparait à la noble tâche qui devait remplir sa vie, Jacques commençait par se faire chasser du lycée, où son intelligence lui avait conquis une bourse d'externat. Placé ensuite chez un industriel de Rouen, par l'intermédiaire d'un ecclésiastique qui s'intéressait à la famille, et bien noté d'abord pour son zèle apparent, il se vit confier, tout jeune encore, un assez important service de comptabilité. Il avait de l'argent à sa disposition, forte tentation pour ce faible, car, un beau jour, il s'éclipsa avec la caisse de son patron. L'industriel fut désintéressé par les parents de l'indélicat employé et l'affaire n'eut pas de suites judiciaires, mais elle porta un coup terrible au bonhomme Morge, qui ne s'en releva pas. Maman Morge, désespérée de cette mort dont elle savait la cause, ne survécut que peu de temps à son mari. Ainsi le chenapan avait littéralement poussé les deux vieillards à la tombe et ils étaient partis sans avoir même eu la consolation d'assister aux succès de leur aîné, reçu docteur en théologie dans de brillantes conditions et nommé vicaire à Rouen même.

A leur mort, Georges pardonna pourtant. Après avoir été le meilleur des fils, le prêtre eut pitié du dévoyé et fut le meilleur des frères. Il se laissa tromper au feint repentir de Jacques, il lui ouvrit sa bourse, tout le temps que ce dernier passa au régiment, où sa conduite ne laissa pas moins à désirer, et, à sa libération, il parvint à lui procurer un nouvel emploi, bref, il fit tous ce qu'il put pour le ramener dans le droit chemin. Et il se félicitait de la prétendue conversion de son miséra-

ble frère, quand une nouvelle indécicatese rejeta celui-ci au pavé.

Devant un tel résultat, tout autre que ce vrai chrétien eût perdu courage. L'abbé Morge, lui, s'endetta pour rembourser les sommes soustraites et obtint qu'on ne portât pas plainte. Cependant, ne sachant plus par quel bout le prendre et comment réagir sur cette âme sans fond et sans ressort, sur ce coeur atrophie et pétrifié, il remit à Jacques quelques billets de cent francs—ses dernières ressources — puis l'embarqua pour l'Amérique, avec prière instante de ne plus revenir en France.

A peu de temps de là, l'abbé Morge quittait Rouen, appelé à la cure de Roqueville, petit village de la vallée de l'Aulne, aux environs de Dieppe. Dix années s'étaient écoulées sans qu'il eût reçu des nouvelles de l'expatrié. Qu'était devenu Jacques? S'était-il amendé enfin? Avait-il continué là-bas sa vie de chenapan? Même après tant d'années, l'ecclésiastique n'était point tranquille sur le compte de son frère. Non qu'en appréhendant le retour de ce dernier, il obéit à un sentiment d'égoïsme. Mais il ne pouvait évoquer sans terreur les exigences tyranniques de Jacques, ses emportements, ses coups de tête, son amour pour les plaisirs, son horreur pour le travail, toutes les tares dont cette nature à la fois faible et volontaire, molle et brutale, n'avait jamais tenté de se défaire, et toutes les fautes, toutes les vilénies qui avaient achevé de la dégrader. Aussi quel serrement de coeur, quelles appréhensions lorsqu'il l'avait reconnu en ce patibulaire chemineau!

Jacques reprit, d'une voix peut-être un peu trop pleurante :

«Écoute, fréro. Je t'ai désobéi, c'est vrai, je n'aurais pas dû venir te relancer

à Roqueville, mais si tu savais comme j'ai souffert.

—A qui la faute? remarqua malgré lui le prêtre.

—A moi, Georget... Oh! à moi seul!"

C'était dit, cette fois, d'un accent si triste, si soumis, si propre à toucher l'abbé Morge dans ses sentiments de chrétien et de frère, que l'aîné sentit tomber sa faible rancune et qu'il ouvrit ses bras au cadet.

«Allons, Jacques, n'en parlons plus ! Dis-moi seulement ce qui t'amène ici."

Le dévoyé eut un geste découragé :

«Eh! qu'est-ce que tu veux qui m'amène sinon la misère, le besoin?... Oui, je sais, j'aurais dû m'enrichir là-bas, n'est-ce pas?... Il vous semble, à vous autres qui n'avez jamais quitté le pays, qu'on n'a que la peine de s'embarquer pour faire sa pelote... Ah! bien ouitche. Ses capitaux, rien à frirer en Amérique. J'ai été vaincu dans le "struggle for life", dans la lutte pour la vie, comme disent les Yankees."

Et Jacques raconta une longue et pénible odyssee, peignit avec une verve amère ses efforts pour "arriver" et la guigne s'en mêlant, contrecarrant tous ses projets, le forçant de renoncer à la partie.

«Alors, j'ai songé à rentrer chez nous, parbleu! J'ai pensé encore à toi, fréro, qui es si bon, si obligeant. Rapatrié par les soins du consulat, j'ai gagné Rouen où je te croyais toujours. On m'a appris ton départ pour Roqueville. Voilà!"

L'abbé Morge l'écoutait en silence et, à ce récit, qui n'était pas tout d'invention, au résumé de tant d'épreuves et de déboires, une émotion l'avait secoué, un immense besoin de dévouement venait d'éclorre en lui.

«Pauvre garçon! Oui, tu as été bien puni de tes fautes, tu as assez souffert...

Voyons, que puis-je pour toi?... Que désires-tu?"

L'homme dissimula sous sa main un sourire équivoque, un vague retroussis des lèvres qui eût épouvanté le prêtre, si le prêtre avait pu en surprendre l'expression furtive.

"Bien peu de choses, va! Du travail, un gîte, du pain.

—Que sais-tu faire?

—Tout... et rien... dit évasivement le dévoyé. Je n'ai pas de métier bien défini, quoi, mais je suis plein de bonne volonté et, avec deux bras solides qui ne rechignent pas, à l'ouvrage, c'est bien le diable si je ne me tire pas d'embarras. Encore faut-il que tu me donnes un coup de main. Sans piston, on a beau y mettre du sien, les portes se ferment, les gens vous dénieient tout droit au travail."

L'abbé Morge réfléchit, tandis que son frère, la tête entre les poings, poussait un grand soupir.

"Dieppe est proche. Je m'y suis créé quelques relations. Il se pourrait que..."

Mais Jacques hochait la tête.

"Non! non! Je t'en prie, frerot, garde-moi près de toi. La campagne, vois-tu, c'est ce qu'il me faut. J'échapperai ici aux tentations mauvaises qui me guettaient à la ville."

L'image de ses parents traversa-t-elle à nouveau l'esprit de l'abbé et eut-il le pressentiment d'un danger? Il parut indécis.

"Tu n'es donc pas encore très sûr de toi? remarqua-t-il.

—Entre nous, je préfère ne pas être mis à l'épreuve.

—Bien parlé, mon ami, approuva le charitable ecclésiastique, dont la bonté l'emportait définitivement sur toute considération de sécurité personnelle. Tes in-

tentions sont honnêtes, c'est déjà quelque chose, ça!

—Alors, tu ne me chasses pas?

—Non, puisque j'ai ta parole que tu te conduiras bien et que tu ne me feras pas regretter d'avoir mis ma modeste influence à ton service. Je tâcherai de te procurer de l'ouvrage chez quelque voisin. En attendant, tu es ici chez toi."

II

Tu es ici chez toi, avait dit l'abbé Morge. Imprudente parole dont un gaillard aussi dénué de scrupules que Jacques ne pouvait manquer de faire son profit.

"J'aurais bien tort de me gêner, pensait le vagabond. Et puis, n'est-ce pas, on s'est assez éreinté sur le trimard!"

La première semaine, il alléguait la fatigue pour ne pas faire oeuvre de ses dix doigts. La table, le lit, le tabac, les livres, jusqu'à l'innocente partie de dominos qu'on engageait parfois le soir, tout était de son goût à la cure et, par A plus B, il démontrait au prêtre que ce petit temps de répit, ces quelques jours de farniente ne laisseraient pas de lui être avantageux à tous les points de vue. Il se refaisait des nerfs, du sang, expliquait-il, avec une inconscience déconcertante ou un aplomb imperturbable; il se retrempeait corps et âme dans cette douce atmosphère. Et il lui arrivait d'évoquer encore les mauvais jours d'Amérique, ses tribulations de pauvre hère, pour mieux s'attendrir sur la misérable existence qu'il eût menée, si le "frerot" avait été moins secourable. Ah! quelle reconnaissance ne lui garderait-il point! Jamais il n'oublierait ses bontés— protestait-il en essuyant une larme— et

que c'était à lui qu'il devrait d'avoir été touché de la grâce.

Ce lyrisme, pour sincère qu'il parut, gênait plutôt le prêtre. Coeur simple, l'abbé Morge eût de beaucoup préféré que Jacques lui prouvât sa gratitude autrement qu'en paroles. Il s'inquiétait un peu de voir les jours passer sans amener aucun changement chez son hôte. Jacques ne travaillait pas et mangeait, buvait comme quatre. L'entretien d'un pareil pensionnaire obérait lourdement son budget. Il eût voulu le faire comprendre à Jacques et que c'était dans le travail que celui-ci devait chercher son salut. Mais le moyen d'aborder ce chapitre? Jacques n'avait-il pas réponse à tout?

—Eh! oui, Georget, on mettra la main à la pâte, affirmait-il d'un air des plus résolus... Ah! ça, te figures-tu que ce soit bien amusant de demeurer les bras croisés? Seulement, laisse-moi respirer, que diantre!

—Tu parlais d'une semaine de repos, objectait timidement l'abbé.

—Savais-je?... Une semaine, c'est bien peu. Comment veux-tu qu'en une semaine un homme se retape de dix années de privations?"

Et, quoiqu'il sût par expérience que cette oisiveté était fatale au dévoyé et qu'elle pouvait le porter, d'un instant à l'autre, aux frasques les plus regrettables, l'abbé Morge patientait, remettait à plus tard le soin de revenir sur ce pénible sujet. Ainsi plusieurs occasions de placer Jacques lui échappèrent coup sur coup et, comme les personnes qui s'étaient offertes de prendre celui-ci à leur service s'étonnaient de ces dérobades, le prêtre devait se creuser la tête pour trouver une explication, une excuse.

Si Jacques, satisfait de cet état de cho-

ses, opérait de manière à le prolonger indéfiniment, Maria, la gouvernante du curé, n'acceptait qu'à contre-cœur le fait accompli. Deppis deux lustres que cette sexagénaire honnête et courageuse avait l'honneur de servir le saint homme, elle s'était attachée à lui et ses intérêts avaient fini par lui devenir aussi chers que les siens propres. Aussi n'avait-elle pas vu d'un très bon oeil l'installation de Jacques à la cure. Entre elle et lui, il y avait de trop criantes oppositions de caractère, de trop violents contrastes d'idées et de sentiments. Dès le premier jour, il s'était aliéné ses sympathies par l'hypocrite empressement qu'il avait mis à la cajoler. Elle avait eu tôt fait de le toiser et de le connaître à fond. Emaillé d'épithètes plus pittoresques que choisies, le bagout de ce "Roule ta bosse" n'obtenait point de succès près de la vieille, qui ne se laissait pas apprivoiser. Son robuste bon sens repoussait des avances dont elle devinait la signification. Ce que l'intrus voulait, c'était se faire une amie qui ne contrariât point l'expansion de son parasitisme. Il ne réussit qu'à se perdre tout à fait dans l'esprit de Maria. Elle n'aimait pas les paresseux, elle détestait les flatteurs, et ses réponses sèches, la froideur de son regard, certaine façon qu'elle avait de lui tourner brusquement le dos coupaient brutalement la faconde du drôle.

Jacques vit bien qu'elle le prenait en grippe, mais, n'imaginant pas qu'elle osât le discréditer près de son frère, il n'attachait point d'autre importance à la chose. C'était une de ces pâtes d'homme qui s'accoutument à toutes les sauces, un de ces caractères étranges qui n'ont aucune conception du bien ni de l'honneur et sur lesquels le mépris même n'a pas de prise. Pourvu que ses appétits fussent large-

ment satisfaits, il se moquait du reste. Sa tactique fut simple: éviter une querelle, filer doux devant la vieille, quitte, le cas échéant, à lui rabattre son caquet, avec ou sans l'autorisation de l'abbé.

En somme, le premier mois de son séjour au presbytère se passa convenablement. Maria, bien que très mécontente, puisait dans l'affection qu'elle avait pour son maître le courage d'avaler son dépit. Les soucis de M. le curé étaient assez graves sans qu'elle l'importunât encore de ses jérémiades. Après tout, il était bien libre d'accueillir chez lui tous venants et à plus forte raison son cadet. Si la vieille faisait grise mine à l'intrus, si elle bougonnait en recevant ses ordres, s'il lui arrivait même de le tancer vertement, c'était donc autant que possible en dehors de l'abbé Morge et, la majeure partie du temps, elle se contentait de le traiter comme une abstraction.

Mais, le second mois, la situation s'aggrava. Le vieil homme n'avait pu s'empêcher de reparaitre chez Jacques et, ce vieil homme, toute son habileté à feindre ne réussissait plus qu'imparfaitement à en cacher la laideur. Les exigences matérielles du fripon prirent des proportions alarmantes et il commença à se plaindre sans rime ni raison, le problème du ménage, alimentés de maigres recettes et obéré de multiples dépenses, étant le moindre de ses soucis. Devenu gros et gras comme un boeuf, à ce régime de cognac, il craignait apparemment qu'on ne le priât de déguerpier, car il se découvrit de douloureuses indispositions qui le retenaient couché des journées entières et qui obligeaient la gouvernante à lui servir ses repas au lit, puisque son appétit demeurait insatiable. Quand il se levait, c'était une autre affaire. Le manque d'air

et d'exercice l'avait épuisé, sa tête était lourde de migraine. Après un regard languissant vers la vallée, où les arbres, crevant de sève, ébauchaient leurs premières feuilles et où la tiédeur printanière voilait d'une gaze bleuâtre les rives herbues de l'Aulne, geignard. Il quittait la cure pour s'aller traîner dans les venelles du bourg, courbé sur un bâton d'épine. Il ne reparaisait qu'aux heures des repas, attiré par l'odeur du fricot, et le pas chancelant, la voix empâtée, le visage allumé par de copieuses libations.

Qui lui donnait de l'argent pour forcer la porte de l'auberge et tenir tête aux plus incorrigibles ivrognes du pays? Ce n'était ni Maria, ni M. le curé pourtant. Et la gouvernante flaira un odieux mystère. Ce grand vaurien n'était-il pas capable de tout? Elle ne souffla mot de ses soupçons au saint homme, bien entendu, mais elle résolut d'ouvrir l'oeil et d'intervenir au besoin.

Peu après, elle était édifiée complètement sur l'honnêteté du sire. Elle le surprit, un matin, étranglant le plus beau poulet de la basse-cour et le dissimulant sous la blouse bleue dont il s'était affublé à son arrivée au village. Voilà donc où passaient les volailles et les lapins de la cure et, depuis plusieurs semaines, clapier, poulailler étaient ravagés par le sacripant! A la fin, cela dépassait les bornes, et la colère de vieille éclata, une colère trop longtemps contenue et que gonflaient toutes ses rancunes de brave femme lasse d'entretenir ce parasite, de le servir à table, de lui ravauder son linge, de le soigner dans ses feintes indispositions. Au comble de l'indignation, Maria oublia tout, le chagrin qu'elle allait causer à M. le curé, le scandale qui pourrait s'ensuivre, et elle apostropha véhémentement

ment le malfaisant personnage. Qu'est-ce que ça voulait dire? Que comptait-il faire de ce poulet? Le vendre, n'est-ce pas, et se "boissonner" ensuite?

"Maria!... ma bonne! suppliait Jacques. Vous n'allez tout de même pas me brouiller avec mon frère pour une pareil-le bêtise, sacrebleu!"

Ennuyé, il cherchait à lui prendre les mains, il lui donnait les plus doux noms, il le conjurait de ne pas le trahir, il l'accablait de serments solennels:

"Puisque je vous promets qu'on ne m'y repincera plus. Il n'est pas de péché sans..."

—Taratata! dit énergiquement la vieille. Ah! vous volez M. le curé, à cette heure? Bien! bien! nous allons voir."

Et elle ne fit qu'un bond jusqu'à la salle où l'abbé Morge lisait son bréviaire. Cinq minutes après, les dernières illusions que le prêtre avait pu garder au sujet de son frère, et qu'elle n'avait pas eu le cœur de lui ôter jusque-là, s'étaient envolées. Une fois partie, Maria ne s'arrêtait pas facilement. Tout le chapelet des griefs que M. le curé et elle-même avaient contre Jacques y passa; elle le peignit sous ses vraies couleurs, "caleux" à ne pas se baisser pour ramasser son pain, gourmand, buveur, chapardeur, déséquilibré au moral et au physique, propre à rien en un mot. Déjà, le village jasait. Qui s'assemble se ressemble; M. le curé finirait par se compromettre à ce commerce-là. Non! non! ça ne pouvait pas durer. Pour sa part, Maria en avait par-dessus la tête. Plutôt mettre bas le tablier que d'endurer des misères pareilles!

L'abbé Morge secoua l'espèce de torpeur douloureuse où ces révélations l'avaient plongé. Décidément, Maria avait raison: caractère et moralité, tout était

détruit chez Jacques; il n'y avait plus de base chez lui pour étayer un bon sentiment, fixer une saine pensée. S'armant de tout son courage—il en fallait pour une telle explication—le prêtre dit:

"Appellez-le!"

Maria ne se fit pas prier pour obéir. Jacques, hélé d'un ton sec, comprit que la gouvernante ne l'avait pas menacé en vain. Le péril qu'il courait lui rendit toute son insolence. C'était la guerre? Soit! Il rejeta sa casquette sur la nuque, resserra sa ceinture d'un cran et marcha au danger d'une allure provocante.

"Qu'est-ce qu'il y a?" demanda-t-il durement, dès qu'il fut en présence du curé.

Très calme, l'ecclésiastique répondit en le regardant dans les yeux:

"Ne le sais-tu pas?"

—Ma foi non... A moins qu'il ne s'agisse de ce méchant poulet que je t'ai chipé sans réfléchir, se reprit cyniquement le drôle. La belle affaire! Faut-il t'en demander pardon à genoux?

—Si tes regrets étaient sincères, je les accepterais volontiers, répondit gravement le prêtre. Mais ton repentir n'est pas ce qu'il devrait être.

—Et les façons de la bonne, donc?

—Maria a fait son devoir en m'aver-tissant.

—Elle le faisait aussi en manquant à tous les égards que j'étais en droit d'attendre d'elle, riposta Jacques, avec aigreur. Tu me reproches mon larcin; mais si cette vieille chipie m'avait donné à manger tout mon saoul, est-ce que j'aurais eu besoin de le chaparder, ton poulet?

—Jacques! fit le prêtre, indigné. Peux-tu m'adresser un tel reproche?

—Ce n'est pas à toi non plus que je l'adresse, mais à elle. Tu n'y as vu que

du feu, toi. N'empêche que ta bonne me faisait crever de faim.

—A ma table?

—Parfaitement. Les bons morceaux, on sait qui se les réservait. Moi, j'avais les restes."

Et, plus violent, cherchant peut-être à brusquer les choses par un de ces coups de tête dont il avait le secret, et qui avaient fait de lui le triste individu qu'il était:

"Tout de même, voilà bien du bruit pour une pauvre volaille de vingt ronds. N'aie crainte, persifla-t-il, on t'en remboursera le prix, fréro, et tout ce qu'on te doit avec."

Sans doute l'abbé Morge eût-il encore passé l'éponge sur cette pécadille, si son cadet en avait manifesté quelque remords. L'impudence, l'ingratitude du drôle lui dictèrent une autre ligne de conduite.

"Cela revient à dire, n'est-ce pas, que tu es las d'être mon obligé? Libre à toi de penser ainsi. J'ai fait ce que je pouvais. Si tu ne te plais pas ici..."

—Tu me flanques à la porte?

—Non. Seulement..."

—Tu serais contente de me voir partir.

—Oui, dit simplement le prêtre.

—Et si ça ne me chante pas, à moi?"

La voix de Jacques s'enflait. Les bras croisés, les lèvres plissées, l'oeil fixe et dur, il accentuait son attitude de défi. L'abbé Morge répondit doucement, mais d'un ton résolu:

"Jacques, dans ton propre intérêt, ne m'oblige pas à me rappeler que je suis homme autant que prêtre.

—Bel homme! cria le gredin. Ah! on se rebiffe?... Prends garde, mon corbeau; je te rognrai serres et bec!"

Jamais telles paroles de menace et de

haine n'avaient troublé la paix de la pieuse maison. L'abbé Morge se redressa, de plus en plus pâle, quoique toujours calme, et étendit le bras vers la porte:

"Sors!"

—Oh! c'est bon. Pense-tu, par hasard, que j'aie envie de me cloîtrer en ta sainte compagnie! Grand merci! J'en ai assez, de ton hospitalité et de tes sermons. Je ne crois à rien, moi, et, plutôt que de mener une vie pareille, il y a longtemps que j'aurais dû te tirer ma révérence.

—C'est cela. Va-t'en!

—A ma convenance, dit Jacques.

—Immédiatement."

Jacques hésita, vit son frère décidé et leva dédaigneusement les épaules.

"Inutile de monter sur tes ergots. Le temps de prendre ses cliques et ses claques, et bonsoir!"

Il se rendit à la cuisine, où, sans doute par inadvertance, il raffla les croûtes qui séchaient dans la panetière.

"Quant à vous, la vieille, dit-il à Maria, je vous retrouverai. Vous ne me connaissiez pas encore.

—Oh! que si, répondit la brave femme, qui ne se laissait pas facilement intimider. Vous êtes assez canaille pour vous attaquer à une sexagénaire, mais prenez garde qu'il ne vous en cuise.

—Les gendarmes peut-être? ricana Jacques.

—Peut-être.

—Eh bien, je les attends."

Sur quoi, il remplit sa musette des quelques hardes qu'il devait à la charité de l'ecclésiastique et il quitta la cure, n'honorant pas même d'un dernier regard cette maison où on l'avait si chrétiennement accueilli.

III

Si l'abbé Morge et sa fidèle gouvernante espéraient en être quittes de la sorte avec ce sacripant de Jacques, grande fut leur découverte. Il ne s'éloigna pas de Roqueville. Le village avoisine la forêt d'Arques, dont la lisière forme même sa limite naturelle au sud-est. Au milieu du bourg, coquet, avec ses chaumes tapis sous des bosquets de chênes et de frênes, un che minicinal, fortement encaissé, bifurque de la route d'Archelles vers les bois dont il contourne l'orée pour rejoindre Saint-Nicolas-d'Aliermont. Ce chemin, Jacques l'enfila. Il connaissait, dans cette direction, à quelques hectomètres du presbytère, au milieu d'un pâtis, une cabane abandonnée qui pouvait lui offrir un abri provisoire.

L'été était précoce. Juin débutait par des chaleurs torrides. Vibrant de soleil, le fond de l'air prenait des transparences ambrées, et le ciel sans nuages tendait un dôme bleu crû entre les arbres de la vallée, dont les foins fraîchement coupée dégageaient d'âcres arômes. Le vagabond grimpa en soufflant la pente abrupte où le sentier courait entre deux talus crayeux piqués de "pieds d'alonette" et de liserons.

Au bout de quelques minutes de marche pénible, il arriva devant la barrière du pâtis; il l'ouvrit et foula les hautes herbes, vers la cabane à demi écroulée dans un hallier de ronces et d'orties, et s'étendit voluptueusement sous son chaume crevassé.

"Mais, c'est parfait! s'écria-t-il, comme pour raffermir sa conviction. Si le frerot voyait ça, il en aurait la jaunisse. Et puis, on est chez soi, ici, on est dans

ses meubles."

Déjà familiarisé avec sa condition ouvellée, et comme si rien d'insolite ne s'était passé il bourra sa pipe et se mit à fumer; l'oreille tendue au stridement des criquets.

Mais le soir même, sitôt que la température se fut rafraîchie, on le revit au village. Soit qu'il n'eût plus de tabac, soit qu'il lui manquât un Vendredi, notre Robinson s'était vite lassé de sa solitude et mettait quelque empressement à rentrer dans la civilisation. Impudemment, il alla de porte en porte raconter à sa façon l'histoire de sa rupture avec l'abbé. Un besoin de représailles fermentait en lui et il s'excitait à ses propres paroles. A l'en croire, cette peste de Maria était cause de tout. Jalouse non moins qu'autoritaire, hargneuse encore plus que sournoise, il y avait belle lurette qu'elle cherchait à le faire balancer de la cure, et la faiblesse coupable de son maître lui avait permis d'arriver à ses fins. Car il ne croyait à rien, lui, et on ne lui avait pas pardonné son refus d'entendre des homélies qui lui faisaient bouillir le sang.

"Ils me revaudront ça!" concluait-il avant de porter ses doléances plus loin.

Cette nuit-là, il eut quelque peine à rejoindre son nouveau gîte. Bien que M. le curé fût en très bons termes avec la majorité de ses paroissiens et qu'au fond on lui donnât raison contre Jacques, il est si agréable d'entendre médire du prochain que le chenapan parut emporter les honneurs de la guerre. Régalé de grand bols de "boisson" et de petits verres de "calva", il put croire, dans les fumées de l'ivresse, qu'il n'avait rien perdu en quittant les hôtes de la cure. Le lendemain, par exemple, lorsqu'il s'éveilla, les tempes en feu, le ventre et la bourse vide,

au creux du fossé où il avait roulé en voulant regagner sa cahute, il dut bien déchanter. Et pourtant, qui sait? La bête avait les dents longues et regrettait sa pitance, le fainéant sa vie désœuvrée. Mais c'était tout. Pour un empire, Jacques, à ce moment, n'aurait pas voulu convenir de ses torts. La haine s'infiltrait dans son cœur, la haine du gueux pour le riche, de l'obligé pour le bienfaiteur, la haine de ce curé et de cette femme qu'il imaginait heureux de son infortune, mangeant bien, buvant sec à cette table d'où son couvert avait disparu, tandis que lui, pauvre manant, infortuné prolétaire, crevait de faim et de soif.

L'âme gonflée de malveillance, il se dressa de toute sa taille sur le talus du pâtis, face au village. De cette hauteur, son œil de rapace, dur comme une bille d'or dont il avait l'éclat, embrassait toute la vallée. Le soleil qui débordait les vertes frondaisons de la forêt, étagée par gradins de chênes et de hêtres, tirait une brève des prairies humides de rosée, où des boeufs et des vaches, points roux sur cet immense damier d'émeraude, paisaient sans bouger. Et, sous le ciel où galopaient de bizarres nuages laiteux, chassés de la mer par un vent de grande altitude, des colonnes de fumée obliques et torres annonçaient les maisons perdues parmi l'envahissante végétation printanière. Jacques ne voyait pas la cure, mais l'église émergeait du feuillage et, le calme idyllique du tableau ne faisant qu'exaspérer sa rage, il montra le poing au clocher.

“Ah! repus! tartuffes! sales bourgeois! Pour sûr que vous me revaudrez ça!” cria-t-il.

Sa musette contenait encore la moitié des croutés escamotées la veille, derrière

le dos de Maria. Il les grignota et les arrosa d'eau claire, maigre déjeuner qu'un souper plus substantiel ne compensa point. Décidément, il fallait trouver une combinaison pour faire meilleure chère. Une fois leur curiosité satisfaite, les Roquevillais ne s'étaient pas mis longtemps en frais d'amabilité avec lui. Plus un pot de “boisson”, plus une “dorée” de pain et de beurre à espérer d'eux désormais. Jacques demanda de l'ouvrage: on se contenta de lever les épaules. Il s'avisa de tendre la main: en fait d'aumônes, on lui jeta des sottises. Et il aurait péri d'inanition, si les ruisseaux de la vallée eussent été moins poissonneux et les pentes boisées des collines moins giboyeuses.

La nécessité, dit-on, rend industrieux. Tardive, mais définitive, sinon enthousiaste, la vocation du chenapan venait de se décider. Et, puisque le métier de mendigot ne lui réussissait non plus que ceux de parasite et de Robinson, baste! il ferait autre chose. Dès lors, il s'adonna au braconnage et, après d'assez laborieux débuts, les mille et une petites misères et déceptions de tout apprentissage, il finit par joindre tant bien que mal les deux bouts. A Roqueville, on savait bien, pardine! qu'il faisait des hécatombes nocturnes de lapins et de truites, mais il opérait si adroitement qu'on désespérait de le pincer jamais en flagrant délit.

Ce que voyant, chasseurs et pêcheurs maugrèrent, et les fermiers, les propriétaires, toute la partie honnête du village l'eut en abomination. Avec sa haute casquette, sa blouse loqueteuse et vaseuse, son nez crochu à la façon d'un bec, ses yeux jaunes, sa face redevenue sèche, et ce je ne sais quoi d'efflanqué et de tanné qui caractérise les batteurs de routes et de bois, il terrorisait les vieilles femmes et

IV

les marmots qui se sauvaient à son approche, comme des poules que menace le vol circulaire d'un oiseau de proie. Le sobriquet lui en resta même: on ne l'appela plus que l'"Emouchet" et, sur le thème de ses prouesses, la légende broda des contes peu rassurants.

Les choses en arrivèrent au point que le conseil municipal de Roqueville commença à se préoccuper sérieusement de ce dangereux voisinage. Sans tabler sur les cancanes des commères, on savait, par Maria, que M. le curé redoutait que son frère ne se livrât, tôt ou tard, à quelque tentative criminelle contre sa gouvernante ou contre l'un ou l'autre de ses paroissiens. Et, pour prévenir un malheur, le maire convoque Jacques Morge et l'invite poliment à chercher fortune plus loin. L'Emouchet, qui, pour des raisons mystérieuses, avait obtenu un bail en règle du propriétaire de sa cahute, refusa net. S'en aller? Et pourquoi? Et où donc? Il s'était acclimaté ici et ne faisait tort ni mal à personne. On chasse les chiens errants et l'on expulse les interdits de séjour, mais lui n'était-il pas en règle avec la loi?

"Monsieur le maire, dit-il arrogant, je partirai quand ça me plaira, pas avant.

—C'est votre dernier mot?

—Oui, et, vous savez, inutile d'insister. Je suis un gueux, un meurt-de-faim, un pauvre diable, tout ce que vous voudrez, sauf un malhonnête homme.

—Bien. A nous deux, mon gars!" décida François Michaud, le garde champêtre, au reçu des ordres du maire qui le chargeait de surveiller tout spécialement l'énergumène.

Les hostilités ouvertes par Jacques contre les hôtes de la cure entrèrent de ce fait dans une nouvelle phase.

Jusque-là, on peut dire que Jacques ne comptait que des ennemis au village. Mais, du jour où il fut en butte à ce qu'il appelait les "persécutions" de Michaud, il y gagna quelques douteuses sympathies.

Il y avait à Roqueville, comme il y en a un peu partout, une demi-douzaine de mauvais sujets, buveurs, maraudeurs et querelleurs, près desquels le garde champêtre n'était point en odeur de sainteté.

Michaud, type du brave sous-officier retraité, portait crânement le poids de ses vingt ans de service et de ses dix ans de campagnes. Il suffisait de le voir sanglé dans sa tunique, les jambes moulées dans son étroit pantalon bleu à passe-poil rouge, le képi sur l'oreille, la moustache en bataille, le regard clair et la démarche assurée, pour comprendre que ce vieux grognard-là ne transigeait jamais avec le devoir. Les fauteurs de désordre le craignaient comme la foudre et le détestaient cordialement pour l'acharnement qu'il mettait à les traquer. Quand il tenait son homme au collet, c'était une affaire réglée: tel un bouledogue, on l'eût assommé sans lui faire lâcher prise. Aussi les pires chenapans de l'endroit hésitaient-ils à lui chercher noise.

Toute cette racaille fréquentait au "Café de l'Enigme", patron Boquignolle, dit l'"Albinos", à cause de son poil blond, de sa peau blafarde et de ses paupières enflammées par une conjonctive incurable.

Ce cabaret, à maints signes, dénotait un tour d'esprit assez original chez son teneur. Pour y accéder, il fallait prendre le chemin vicinal de la forêt. On franchissait un ponceau en dos d'âne, sans garde-

fou, sous lequel coulait un filet d'eau détourné de l'Aulne et qui la rejoignait cent mètres plus bas en formant îlot avec elle. Derrière la muraille aux murailles de grès et de pisé qu'était ce cabaret, une partie de l'îlot était occupée par un jardin, un pavillon champêtre et un bassin d'où émergeaient des touffes de glaïeul. Sur la façade enguirlandée de roses, une enseigne ne laissait pas d'intriguer les promeneurs non avertis. On y lisait, en "gothique" pompeuses: "A l'île de l'Enigme" et, en petits caractères: "Etablissement de pisciculture".

Au vrai, l'"énigme" était plutôt transparente et un amateur de rébus en eût trouvé la clé dans le sous-titre de l'enseigne. Avec son commerce de mastroquet, le sieur Boquignolle cumulait l'élevage des truites. C'est-à-dire que, comme Jacques Morge, il alail jeter l'épervier dans la rivière, pour garnir son vivier. L'établissement de pisciculture n'était qu'un réservoir de braconnier et le malicieux bonhomme avait trouvé là matières à plaisanteries faciles.

D'ailleurs, les aspirations d'un braconnier comme Boquignolle relevaient d'un autre idéal que celles d'un braconnier comme Jacques. La pêche prohibée a ses mercenaires et ses dilettantes. L'Emouchet était des premiers. Avec toute son astuce et tout le brio qu'il mettait à son jeu, il n'en personnifiait pas moins le braconnier vulgaire, qui ne cherche qu'à gagner son pain et qui ne viole la loi qu'à son corps défendant. Tandis qu'avec le tenancier de l'"Enigme", c'était une autre affaire. Lui braconnait, non seulement pour doubler ses revenus, mais surtout par goût, par instinct, par gloriole.

"Qui que vous voulez? J'ons ça dans le sang," disait-il.

Et le fait est que toutes les gardes champêtres, tous les gendarmes du monde n'y eussent rien pu. Depuis vingt ans qu'il exerçait cette "industrie", Boquignolle ne comptait plus ses condamnations. Au début, il avait suivi l'exemple de ses confrères, parbleu! il s'était garé du danger. Moins avisé ou moins chanceux que Jacques Morge, ce jeu de ruse avait usé sa patience. Sans plus se soucier des conséquences, il fit donc preuve d'une extraordinaire audace qui, disons-le, se traduisit par d'assez bons résultats. Verbalisait-on contre lui? Rubis sur l'ongle, il payait l'amende, sachant comment se dédommager. Lui confisquait-on ses filets? Il en fabriquait d'autres. L'emmenait-on en prison? Il y subissait très philosophiquement sa peine. A la fin, il passa pour incorrigible et il connut les avantages d'une réputation bien établie. De dix lieues à la ronde, on venait voir ce fameux braconnier et se disputer sa marchandise. Cuisinier à ses heures, il avait une recette à lui pour préparer le "salmo fario", comme il avait un procédé à lui pour le prendre. Grillé à point, savamment assaisonné de beurre, de crème et de fines herbes, relevé en outre d'un filet de vinaigre, cela faisait un plat de roi. D'avance on s'en pourléchait les lèvres et, pour y goûter, il n'était point de ladre qui ne mit volontiers la main au gousset. Dans la cour de l'"Enigme", autour du vivier, sous des tonnelles drapées de volubilis et de vigne vierge, une foule de citadins venaient s'attabler, chaque dimanche, devant de rustiques guéridons. Ils passaient sur le cidre douteux et le vin détestable de Boquignolle pour savourer ses truites. Délectation quasi religieuse, rehaussée d'un spectacle qu'offrait "gratis pro Deo à sa clientèle l'aimable com-

mercant. Tandis que nos fines bouches jouaient amoureusement des dents, l'Albinos, son filet sur l'épaule, s'approchait du bassin tout foisonnant de truites. Bien campé sur ses jambes, le buste un peu de biais, il ramenait le bras droit en arrière et, soudain, d'un vigoureux élan, jetait l'épervier qui se déployait en cercle sur la nappe liquide et, entraîné par le poids des plombs, coulait à pic, formant nasse et capturant du même coup dix ou douze livres de poisson. On applaudissait à l'exploit et l'on se levait de table pour admirer de plus près ses prises, dont les écailles pailletaient d'argent l'herbe éclaboussée d'eau et de soleil. Quant aux gourmets qui désiraient emporter une bourriché de truites fraîches, force leur était de prévenir leur homme au moins huit jours à l'avance, tant les commandes affluaient. Aussi, d'avril en septembre, on faisait queue à sa porte, comme jadis les Parisiens à celles des boulangers du siège. Aussi ses juges de la correctionnelle s'intéressaient à lui et le faisaient bénéficier d'une flatteuse indulgence. En tout cas, c'était l'âge d'or de son établissement. On le laissait maître de la rivière qu'il mettait en coupe réglée; on aspirait à pénétrer dans son intimité, à lui serrer la main, à recueillir ses impressions de braconnier, ses histoires de pêche nocturne... Que dis-je! On l'érigait à la hauteur d'une gloire locale; on le considérait comme un bienfaiteur de Roqueville, où affluaient les étrangers, où sa présence triplait, quintuplait le chiffre des affaires. N'eût été son casier judiciaire, les électeurs auraient été capables de lui décerner les honneurs municipaux.

Malheureusement, François Michaud, nommé garde champêtre sur ces entrefaites, ne l'entendit pas de cette oreille. Pre-

nant ses devoirs au sérieux, ce diable d'homme refusa de partager l'engouement général pour le cafetier-braconnier. Une grêle de procès-verbaux s'abattit sur l'Albinos et, coûte que coûte, les bons juges de Dieppe durent se rappeler l'esprit de la loi et appliquer à l'incurable récidiviste des peines de plus en plus sévères.

La déception du sieur Boquignolle fut réelle. Certes, il n'était pas homme à jeter le manche après la cognée. Il avait la foi qui sauve et il devait à sa réputation de mépriser ces vécilles. Néanmoins, une impatience croissante, une certaine amertume perçait sous son volontaire stoïcisme. Un dimanche, entre autres, où son vivier était à sec et où il attendait une bande de gourmets dieppois, il se crut déshonoré parce que Michaud, ayant pris vent de l'expédition projetée, le cueillit au beau moment où il emtrait avec un plein seau de truites. Comme Vatel, il se serait bien transpercé la poitrine. En tout cas, Michaud fut à jamais perdu dans son esprit. N'ayant pas le choix des armes et sachant le vieux chevronné on ne peut plus susceptible sur le chapitre de sa dignité, il chercha à le ridiculiser, le surnomma "Couche-Debout" en raison de ses factions nocturnes et, tout en continuant d'affecter un beau mépris à son égard, il manoeuvra de manière à monter les têtes contre lui.

Jacques était tout ensemble un client assidu de l'"Enigme" et l'un de ses fournisseurs attitrés. C'est là, en effet, qu'il écoulait le produit de ses rapines. Les volailles et les lapins de Maria avaient été fort bien accueillis par le cabaretier et les truites du drôle ne l'étaient pas moins. Mais tout service réclame une récompense. En échange donc, Boquignolle, pro-

priétaire de l'héragé et de la mesure où se terrait Jacques, l'exemptait de loyer, lui graissait la patte et lui rinçait le bec. Le soir, à l'heure du "jonquin" et des dominos, dans la salle enfumée du cabaret, l'Emouchet, attablé en compagnie d'une élite d'ivrognes, le grand Pelcot, le petit Giffard, Malesherbes dit Fil-en-six et Piquavet dit le Pompier, écoutait le cafetier qui raillait cette vieille baderne de Couche-Debout. Il y avait quelque chose d'admirable dans la façon dont Boquignolle s'y prenait pour exciter son auditoire contre le garde champêtre. En bon ironiste, il se gardait bien de dire du mal de lui. Au contraire, il semblait découvrir à François des qualités qu'on ne lui soupçonnait pas.

"A tout prendre, expliquait-il—et à peine l'éclat plus dur de ses prunelles, enfoncées et comme vrillées entre les bords écarlatés de ses paupières, décelait-il la ténacité de sa rancune — je m'demande pourquoi vous y en voulez tant, à ce pauvre homme. Il fait s'n'affaire, épas? A sa place, vous ne siez guère plus commodes et, y a point, Couche-Debout tant qu'on voudra, fierot, grogneux, déplaisant, est un rude gars tout de même et qui vous fait la nique à tous."

Jacques, naïf en cela, se laissait prendre au piège.

"A tous, excepté bibi!" s'écriait-il.

Et, fièrement, li rappelait ses prouesses et qu'après tant de nuits passées à le traquer, Michaud était encore bredouille.

"Espère! T'y passeras comme l's'autres, mon fils", répondait Boquignolle.

Là-dessus l'Emouchet s'emballait. Il racontait comment s'y prenait pour dépister le garde, les tours pendables qu'il lui jouait, ses feintes, ses stratagèmes. Par exemple, voulait-il pêcher sans crain-

te d'être dérangé? Pendant la journée, il s'occupait ostensiblement de confectionner des collets, comme avec l'intention de fait la guerre à Jeannot-Lapin. Michaud courait aussitôt s'embusquer dans les garennes confiées à sa surveillance et, au moment psychologique, la rivière était libre. Du reste, Jacques avait plus d'une ficelle dans son sac. Quand on le serrait de trop près, il piquait une tête de la rive, nageait entre deux eaux, reparaisait sous une souche et, là, hors d'atteinte, sauvé, respirait.

Les buveurs s'égayaient de ces anecdotes. Des éclats de rire, des battements de mains saluaient les effets oratoires de Jacques. Quel matois, quel finaud! Et qu'il était donc farce! Avec une bonne grâce, calculée de manière à n'être point suspecte, Boquignolle lui-même s'avouait battu par ce virtuose du braconnage.

"Gît, mon fils! disait-il en remplissant d'eau-de-vie de cidre la tasse du héros. Un petit gloria pou ta peine. Tu l'as point volé, da! et cha te donnera du soufflé.

—A la vôtre, les copains!" criait Jacques en trinquant avec le carafon du cabaretier.

Mis en verve, ivre d'orgueil autant que d'alcool, l'Emouchet cherchait à renchérir. Gonflant ses biceps de discobole, bombant sa vaste poitrine, il déclarait qu'aussi vrai que son hypocrite de frère et cette vieille chipie de Maria auraient affaire à lui, le garde passerait l'arme à gauche un de ces quatre matins. Il n'était pas méchant, mais fallait pas qu'on l'embêtât ou il cognait dur. A ce moment Boquignolle resserrait sa tactique. Il devenait sceptique, il réservait son approbation.

"Mon fils, cha se dit, ces choses-là. Cha se fait point.

— Eh bien, qui vivra verra!" harlait

Jacques. Penses-tu qu'il me fait peur, ton Couche-Debout ?

—Je ne dis point et l'on sait que t'es solide. Tout de même il est d'aplomb étout.

—N'empêche que si je le chope dans un coin..."

Et, rageant d'être contredit, Jacques martelait la table du poing, s'empoyait en menaces terribles.

“Je te dis que j'aurai sa peau, entends-tu, vieux ?

—Gare qu'il n'ait la tienne.”

Le bonhomme, à califourchon sur une chaise, les coudes appuyés au dossier, plongeait sa face blafarde pour dissimuler un équivoque sourire et parlait si froidement, si posément, que l'Emouchet écumait comme un hydrophobe.

“Méfie-tè, lui dit Boquignolle, un jour où ils étaient seuls. J'ignore qui, mais sûr qu'y a un cafard parmi les gars. Tes propos ont été elabaudés à Couche-Debout. Il ne sort censément plus sans s'n arsenal. S'il t'accapè...”

—C'est ainsi ? gronda l'Emouchet. Bon ! Je lui rendrai la monnaie de sa pièce.”

Boquignolle répondit qu'il n'aimait pas

Boquignolle répondit qu'il n'aimait pas seulement d'arme ! Et puis à quoi sert d'en avoir lorsqu'on ne peut s'en servir ? Mais l'Emouchet ne l'écoutait pas, l'oeil dans le vague.

“Ah ! dit-il, si j'avais un flingot, un bon flingot !

—Pour aller à lapins?... Cha fait trop de raffut, tiens-t'en aux fils de laiton.

—Il s'agit bien de lapins.

—De quoi alors ?

—De Couche-Debout...”

Boquignolle éclata de rire.

“Comme t'y vas !

—Eh bien, passe-moi seulement de quoi me payer un “lefaucheux”.

—Comme t'y vas ! répéta le bonhomme. Un lefaucheux, sapré matin ! Il te faudrait dans les cinq pistoles et t'aurais pas core grand'chose de fameux à ce prix-là.

—Alboules-en quatre et n'en parlons plus.

—Heu ! heu !... Et tu crès que t'auras un lefaucheux avec quatre pistoles ?

—Je m'arrangerai toujours bien, dit Jacques. S'il le faut, j'arrondirai la somme.”

Boquignolle hésita encore un peu.

“Heu ! heu ! quatre pistoles, quatre pistoles, je sions point près d'en revèr la couleur... Enfin, attendu comme cha et j'veux bien t'obliger, mè... Seulement, point de coup d'tête. On cause, on cause, mais plus on z'en fait, moins on z'en dit. Sieu je crèyais que tu vises le garde, t'aurais point un liard.

—Mettons que je blague. Alboulez !”

Boquignolle cessa de se faire tirer l'oreille.

“Merci ! fit l'Emouchet en empochant la somme. Quarante balles, mon flingot ne vaudra pas cher, mais Couche-Debout n'est pas difficile.”

Le cabaretier ne répondit rien. Toute la journée, il demeura taciturne, avec le regret peut-être de ses quatre pistoles, une grosse somme dans les mains de ce soifard de Jacques qui était bien capable d'en faire une bonne beuverie au lieu d'acheter un fusil. Mais, le lendemain, il se dérida : l'Emouchet était allé à Dieppe, d'où il avait ramené subrepticement une arme de chasse et des cartouches chargées de chevrotines.

V

Durant quelques semaines, rien ne vint défrayer la chronique de Roqueville. François Michaud avait beau redoubler de vigilance, Jacques lui glissait littéralement entre les doigts. Et le garde n'avait pas les rieurs pour lui depuis certaine mésaventure: sciée en deux par l'Emouquet, une planche qui lui servait à franchir le ruisseau s'était effondrée sous son poids. On imagine la joie de Boquignolle et de sa clique qui, prévenus, s'étaient embusqués un peu plus loin pour ne pas rater ce beau spectacle.

— Ben! Couche-Debout, qui que tu fais à barbotter là-dedans? Est-i que tu veux mettre de l'iâ dans ton cidre?

— I se crè aux bains de mè, dit le grand Pelcot.

— Excusez, dit le petit Giffard. I arrose ses galons, c't'homme.

— Non, dit Fil-en-six. I lave son moucheux. Epas, le Pompier?

— Mè, répondit spirituellement Piquavet, je pensais qu'y mettait l'feu à la rivière et je galopais pou l'éteindre.

— Vous n'y êtes point core, dit Boquignolle. François se dérange. Il nous fait cocurrence, à nous deusse l'Emouquet."

Et, trempé, furieux, le garde-champêtre avait regagné le bourg sous une pluie de quolibets. Mais cet échec, cette humiliation, loin de refroidir son zèle, le stimulèrent tellement qu'on put s'attendre à un proche dénouement de la lutte où les deux hommes s'obstinaient.

L'attente ne fut pas trompée. Encore n'avait-on rien prévu de si tragique: un matin, dès les premières lueurs de l'aube, quelques bambins, qui allaient cueillir des fraises sous bois, trottaient gaiement

par le chemin vicinal lorsque, à un coude de la cavée, ils crurent apercevoir un cadavre. Epouvantés, ils se rabattirent vers le village pour y répandre la nouvelle. Le maire et son secrétaire, l'instituteur communal, furent les premiers avertis. Ils coururent d'abord chez le garde champêtre, ne le trouvèrent pas, le crurent déjà parti et se précipitèrent vers la cavée, suivis d'un groupe de villageois qui, en route, faisait boule de neige.

On espérait encore que les enfants s'étaient mépris. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. A cent mètres du bois, le chemin vire à gauche et s'encaisse profondément. Sur la droite, un talus presque à pic le domine d'une vingtaine de pieds. Or, un cadavre gisait bel et bien au pied du talus et ce cadavre, sanglant, défiguré: c'était celui de Michaud. Le malheureux avait reçu une double charge de chevrotines dans la tête. Son képi, sa tunique étaient éclaboussés de débris de cervelles et d'esquilles. Autour de lui une large flaque de sang noirâtre achevait de se coaguler.

M. Antaume, le maire, était un homme de décision. D'un geste, il cloua sur place les paysans qui l'escortaient et, aidé de l'instituteur, procéda aux premières constatations, après avoir rédigé à l'adresse du parquet de Dieppe, sur une feuille de son calepin, un bref télégramme qu'un des témoins se chargea de porter rapidement à la poste.

Les coups de fusil avaient été tirés de haut en bas, certainement de la crête du talus. Les bourres furent retrouvées, accrochées à une touffe d'herbe, à mi-hauteur de cette rampe. Au sommet, des buissons d'épine portaient trace de brisures. L'assassin avait dû s'embusquer entre deux fourrés, de manière à commander la

route, tout en restant lui-même invisible.

Il s'agissait donc d'un guet-apens.

Ce premier point établi, le maire s'approcha avec précaution du cadavre. Le gazon, la terre, humides de rosée, étaient foulés dans un rayon de plusieurs mètres. Son coup fait, l'assassin était venu se pencher sur sa victime. Des empreintes se relevaient, très nettes. Les unes provenaient évidemment des bottes du garde-champêtre; elles s'arrêtaient à ses pieds et leur pointe était tournée vers la forêt. Les autres, au contraire, se dirigeaient sur Roqueville et ne pouvaient avoir été faites que par une personne chaussée de sabots. C'était là un précieux indice. M. Antaume prit le décalque de ces dernières empreintes, de crainte que quelqu'un ne les effaçât, intentionnellement ou non. Après quoi, il posta des factionnaires autour et à une certaine distance du cadavre, avec ordre de laisser tout en état jusqu'à l'arrivée de la justice, et se retira, toujours suivi de ses deux ou trois quarterons de badauds.

Le premier moment de stupeur passé, un grondement de colère était monté de la foule:

«Est l'Emouquet!»

Et, brusquement, comme on arrivait devant le bouge de Jacques, des cris de mort furent poussés; une houle humaine que M. Antaume et le maître d'école cherchèrent vainement à endiguer déferla sur l'herbage.

Par bonheur, la bête n'était pas au gîte. Les recherches des paysans, toutefois, ne demeurèrent point sans résultat. Ils découvrirent, sous des fagots entassés à l'intérieur de la bicoque, un fusil de chasse, le lefaucheux acheté par Jacques avec l'argent du tenancier de l'«Enigme». L'arme était déchargée, le canon encore

noir de poudre, les soupçons des Roquevillais se trouvèrent amplement justifiés. En outre, les cartouches ramassées près du fusil étaient à chevrotines.

«Plus de doute! Est ben l'Emouquet! s'écrièrent en chœur les paysans.

—L'Emouquet? fit une grosse femme qui venait du village et ignorait encore la cause de ce rassemblement. Mais je sors quasiment de le vèr.

—Té, la Rose? Et oyou que tu l'as vu? Vivement, M. Antaume glissa à l'oreille de la paysanne:

«Dites: dans la forêt.

—Dans la forêt», répéta machinalement la commère.

La foule se rua de ce côté.

«Ouf! soupira M. Antaume. Maintenant que nous voilà tranquilles, expliquez-vous, Rose. Où Jacques Morge est-il réellement?

—Chez Boquignolle. Je viens de le vèr en passant.

—Vite! dit M. Antaume à l'instituteur. Il faut s'assurer de sa personne avant qu'on ne puisse lui faire un mauvais parti.»

Le cabaretier était devant sa porte; grimpé sur une échelle, un sécateur à la main, il émondait les rosiers qui égayaient la façade du «Café de l'Enigme».

«Qui qu'y a done? demanda-t-il en mettant pied à terre.

—Jacques Morge est ici?»

Boquignolle, l'air embarrassé, tortilla sa casquette entre ses doigts, sans se décider à desserrer les lèvres.

«Je sais qu'il est chez vous, dit M. Antaume, et je tiens à le voir immédiatement.

—Faites excuse, monsieur le maire. On n'dit point non. Seulement, sieu vous ai besoin d'y causer, i n'est guère en état.»

Sans répondre, M. Antaume écarta Bo-

quignolle, pénétra en compagnie de l'instituteur dans la salle de l'établissement.

“Pardi!” fit-il.

Ivre-mort, Jacques Morge ronflait à poings fermés sur une table, et les plaques de boue, les taches sanglantes qui mouchetaient ses loques n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

VI

Sur le coup de deux heures, c'est-à-dire deux heures à peine après l'envoi de la dépêche du maire, cinq gendarmes à cheval, dont un brigadier, entrèrent au galop dans Roqueville. Dès qu'ils eurent attaché leurs montures dans la cour de l'unique hôtellerie de la localité, M. Antaume en détacha deux vers la cavée et fit garder le “Café de l'Enigme” par les autres. L'Emouchet dormait toujours. Il dormait encore quand le procureur de la République, le juge d'instruction et son greffier débarquèrent du train, le premier qu'ils avaient pu prendre. Le maire les mena immédiatement sur le lieu du crime. Leur rapide enquête ne fit que corroborer ses déductions personnelles : la préméditation était nettement établie. Et, dès qu'ils connurent l'histoire des démêlés de Jacques avec Michaud, leurs derniers doutes tombèrent.

De retour à Roqueville, où le cadavre du garde avait été transporté aux fins d'autopsie, le parquet prit ses dispositions pour interroger Jacques, enfin réveillé. Les gendarmes lui avaient mis les menottes pendant son sommeil et il était assis entre eux, dans la salle du cabaret. Le brigadier, d'ailleurs, l'avait déjà sondé. Surpris ou feignant la surprise, il s'était frotté les yeux en bredouillant de

vagues dénégations. Comme ses idées n'étaient pas encore bien lucides, ses gardes lui avaient fait prendre quelques gouttes d'ammoniaque étendue d'eau. Il paraissait maintenant en état de s'expliquer, mais l'interrogatoire n'en alla pas beaucoup mieux pour cela. Le fait est qu'on n'avait jamais vu d'inculpé plus récalcitrant. Il récusait toutes les charges accumulées sur lui, il n'avait pas vu Michaud, il ne savait rien de l'attentat, il était innocent comme l'enfant qui vient de naître...

“Où avez-vous passé votre nuit? coupe le procureur.

—J'ai tendu des collets. Mais pas dans la forêt, non, pas par là, je vous jure! De l'autre côté de la vallée, dans les bois de Thibermont. Même que j'ai pris six lapins de garenne et que je les ai cédés à Boquignolle qui peut vous le certifier.”

Ces messieurs sourirent: le système de défense adopté par l'inculpé ne tenait pas debout. Pour la forme, le procureur demanda au cabaretier ce qu'il y avait de vrai dans cette allégation de Morge.

“Ma foi, dit à mi-voix Boquignolle, pour m'avoir apporté des lapins, y a point, il m'n'a ben apporté. Mais, pour dire où qu'il les a pris, est malaisé, attendu que j'étions point ensemble c'tte nuit et que j'ignore censément s'il a braconné sur Arques ou sur Thibermont.

—Parbleu!” murmura le brigadier.

Le procureur se retourna vers Jacques, qui regardait son ami l'Albinos d'un air mi-furieux, mi-hébété.

“D'où proviennent ces taches de sang que je remarque sur vos habits?”

L'Emouchet montra ses mains zébrées de récentes écorchures.

“C'est bien simple, je me suis déchiré aux ronces du bois et j'ai essuyé le sang à ma blouse.

—Il a réponse à tout, dit un gendarme à l'oreille du maire.

—Et, poursuivit le procureur, comment expliquez-vous la présence chez vous d'un paquet de cartouches et d'un fusil fraîchement déchargé?"

Cette fois Jacques se troubla. Il ne s'attendait pas à cette question dont la gravité ne pouvait lui échapper. Ses yeux cherchèrent ceux de Boquignolle, mais celui-ci se détourna, peu soucieux apparemment de lui suggérer une réponse plausible.

"Qu'attendez-vous?" intervint le juge d'instruction.

L'Emouchet, mis au pied du mur, convint que l'arme lui appartenait, mais il eut soin d'ajouter qu'il l'avait acquise pour tirer des chevreaux dans la forêt, et qu'il ne s'en était jamais servi.

"Allons donc! dit le juge, l'âme du canon et la batterie sont encore encrassées par les deux cartouches que vous avez brûlées hier au soir.

—Voilà qui est raide! protesta le misérable. Avant de prétendre que j'ai brûlé des cartouches vous pourriez bien vous renseigner. Les avez-vous comptées, mes cartouches? Je prouverai que je n'en ai acheté que vingt.

—Nous sommes d'accord, répondit le procureur. Le paquet n'en contient plus que dix-huit.

—Où sont les deux autres?

—Ce n'est pas à vous de le demander.

—Bon sang! S'il n'y a pas de quoi perdre la boule!" dit rageusement l'Emouchet.

Le procureur avait fait transporter le cadavre du garde chez Boquignolle. Sur un signe de lui, les gendarmes obligèrent Jacques à se lever et le conduisirent devant la table où gisait Michaud.

"Reconnaissez-vous la victime?

—Oui, monsieur le procureur.

—Et vous niez toute participation au crime?

—Pour sûr que je nie! s'écria Morge avec un tressaillement vite réprimé et en considérant sans trop d'émoi la sanglante dépouille. Je ne suis pour rien dans cette affaire-là et je n'y comprends goutte. C'est par le brigadier que j'ai appris la mort de ce pauvre Michaud.

—Misérable! fit M. Antaume, indigné de tant de cynisme. Ce pauvre Michaud! Vous étiez moins indulgent pour lui de son vivant. Niez-vous aussi avoir proféré des menaces de mort contre le garde champêtre?

—On dit tant de choses quand on est en ribote ou même un peu en colère! Voyons! si j'avais voulu le tuer, ce Michaud, je ne serais pas allé le crier sur les toits.

—Savoir, dit M. Antaume. Tous les criminels commettent des imprudences. Et c'est heureux pour la justice!

—Allons! dit Jacques d'un ton farouche. Je vois ce qui en est. Mon frère vous a monté le coup."

M. Antaume dédaigna de relever l'insinuation. Il fit du champ aux magistrats qui, devant le résultat négatif de la confrontation, donnèrent l'ordre d'emporter le corps à la maison, où le médecin-légiste devait l'autopsier.

Pendant que deux gendarmes s'occupaient de ce transport, juge et procureur se livraient à un examen méticuleux de l'inculpé. Le second paraissait légèrement perplexé. Il prit à part M. Antaume.

"Pardon, monsieur le maire. Ne m'aviez-vous pas dit que l'assassin devait avoir des sabots?"

M. Antaume jeta les yeux sur Jacques: Jacques avait des souliers.

"Ah! ça, mais..."

—Ne concluons pas trop vite, dit en

souriant le magistrat. Il a pu changer de chaussures. Nous allons bien voir, d'ailleurs..." Et, s'adressant à l'Emouchet : "Où sont vos sabots?"

La justice avait décidément affaire à forte partie.

"Mes sabots?... Quels sabots? dit le misérable, avec une expression de surprise qui, si elle n'était pas sincère, témoignait d'un prodigieux don de comédien. Je n'ai jamais eu de sabots, moi! Demandez plutôt à mon frangin.

—Diable! murmura M. Antaume, je finis par m'y perdre.

—A moins, dit tout bas le procureur, qui poursuivait son idée... A moins que l'inculpé n'ait... emprunté les sabots d'un voisin pour égarer nos soupçons.

—Possible, dit gravement le brigadier. On a vu des "alébis" de cette force-là.

—Oh! c'est une simple hypothèse, dit le procureur. Encore n'y attachè-je qu'une importance toute relative. Nous avons, en effet, M. le Juge et moi, une autre idée en tête, acheva-t-il, en regardant fixement Boquignolle.

—On pourrait toujours la vérifier, cette hypothèse?

—Certes. Rassemblez les habitants, brigadier. Il s'agit de savoir, Monsieur le maire, si l'un de vos administrés n'a pas perdu, depuis peu, une paire de sabots.

—Mon Dieu, dit M. Antaume, le rassemblement de mes administrés ne sera pas long à faire, car ils sont tous massés devant le cabaret."

VIII

Jacques, du fond de la salle, n'avait pu surprendre une syllabe de ce colloque. Plus calme, il en attendait patiemment la

fin. Sans doute songeait-il que ces messieurs n'étaient point aussi sûrs de sa culpabilité qu'ils le voulaient bien dire, puisqu'ils éprouvaient le besoin de délibérer. Et au brigadier qui lui conseillait de se rendre à l'évidence, il répondit rudement qu'il n'avait rien à retrancher ni à ajouter à ses premières déclarations et qu'il ne soufflerait plus mot avant d'avoir obtenu l'assistance d'un avocat. Par contre, Boquignolle ne semblait pas du tout dans son assiette. Il avait tendu l'oreille et quelque chose devait le tracasser, car ses mâchoires en mouvement, la nervosité de ses gestes indiquaient un vif désir de prendre part à l'entretien. A la fin, voyant le brigadier gagner la porte, il le tira par la manche.

"Vous donnez donc point la peine, mon brigadier."

Et, allant au procureur :

"Mon président, dit-il, tout en coulant un regard inquiet vers le prisonnier, j'accusons personne, non da. Mais, y a point, on m'a volé mes sabots.

—Bah! fit le magistrat vivement intéressé. Vous ne pouviez pas nous dire ça tout de suite?"

De nouveau, le cabaretier lança du côté de Jacques un regard étrange, et sa voix s'assourdit davantage.

"J'savons-t'y? Vous êtes ben bon d'vous occuper de c'tte misère.

—Quand vous les a-t-on volés, vos sabots?

—Hier au soir.

—Où étaient-ils?

—Su le pas de ma porte.

—Et vous vous êtes aperçu de leur disparition?...

—Au moment de fermer boutique.

—Il faisait nuit?

—Censément.

—Qui aurait pu les prendre?

—Oha!... dit évasivement Boquignolle.

—Vous ne soupçonnez personne?

—Personne.

—Pas même... Jacques Morge?

—Non, da.

—Bizarre!" murmura le procureur.

Il ouvrit la porte du café. Une clameur salua son apparition; des gourdins, des fourches, des fléaux, des faucilles frémirent en l'air: les Roquevillais, retour de leur battue inutile et mis au courant de l'arrestation de l'Emouchet, s'attendaient à la sortie prochaine de leur ennemi.

"Silence! ordonna le procureur. Mes amis, le sieur Boquignolle se plaint d'avoir été victime d'un larcin..."

Les clameurs, loin de s'apaiser, s'exaltèrent, couvrirent la voix du magistrat.

"S'agit ben de cha! L'Emouquet! L'Emouquet! A mort!

—Silence!... Ses sabots lui ont été volés hier au soir, assure Boquignolle. Quelqu'un aurait-il eu vent de l'affaire?... Mais écoutez donc, sapristi! Il faut que la lumière se fasse sur ce point. Autrement, nous serons obligés de relâcher Jacques Morge.

—Est lui l'assassin! A mort! A mort!

—Entendu! Mais je vous le répète, j'ai besoin de savoir ce que sont devenus ces sabots.

—Oui, il y va de votre intérêt, croyez-en M. le procureur, ajouta M. Antaume. Allez fouiller vos haies, vos granges, vos jardins... Tenez! fit-il en tirant deux pièces de cinq francs de sa poche. J'offre une prime de deux écus à qui les rapportera.

—Deux écus! glapita un enfant. Alors, c'est pour moi.

—Hein! dit le procureur, c'est toi qui as volé les sabots?"

Rouge jusqu'aux oreilles, l'enfant protesta:

"Oh! non, monsieur. Pour ça non! je les ai trouvés.

—Où?"

Evidemment sincère, le gamin s'expliqua. Il était enfant de chœur. En se présentant au presbytère de bonne heure, il avait remarqué qu'une plate-bande du jardin était en piteux état. Intrigué, il s'était penché sur les mottes fraîchement remuées, avait perçu la pointe d'un sabot et déterré la paire. Sans rien dire à personne, il les avait apportés à la maison; trop grands pour lui, il avait l'intention de les offrir plus tard à son frère aîné qui était soldat.

"Va vite les chercher!" commanda le procureur.

L'enfant revint au bout de cinq minutes avec les sabots.

"Est-ce à vous, Boquignolle?"

Le cabaretier, très pâle, saisi d'un tremblement nerveux, examina rapidement les sabots.

"Da-oui... Est ben les miens.

—Monsieur le maire, dit le magistrat, passez-moi donc votre décalque."

M. Antaume déplia le journal où il avait pris les empreintes de pas laissées par l'assassin, près du cadavre. Les sabots s'adaptèrent exactement au dessin.

"Brigadier! dit le procureur en désignant Boquignolle. Arrêtez aussi cet homme!"

VIII

Pendant cette scène dramatique, l'église du village offrait un refuge à deux pauvres âmes.

L'écho des événements de la matinée avait troublé jusqu'à la paix de la cure. Maria sortie pour faire quelques emplet-

tes, avait appris le crime et la capture de Jacques Morge. Affolée, la gouvernante était précipitamment rentrée au presbytère, pour empêcher que la nouvelle ne surprit trop brusquement M. le curé, et, avec tous les ménagements nécessaires, elle lui en avait fait part. L'abbé Morge, en cette circonstance douloureuse, n'avait pas montré son courage habituel. C'était tout juste s'il avait eu la force de se traîner jusqu'à l'église, où Maria s'était rendue avec lui.

Ils priaient tous les deux, agenouillés sur le carrelage, dont ils ne paraissaient sentir ni la dureté ni la fraîcheur. Un rais de soleil, échappé des vitraux, traversait timidement, sans l'égayer, l'ombre qui pesait sur leurs épaules voûtées, et de ces deux corps prosternés rien ne bougeait que les doigts égrenant un rosaire.

Vers midi, alors que le curé et la gouvernante continuaient de prier, un homme se glissa dans l'église et toussa, comme pour attirer l'attention des deux fidèles. Abîmés dans leur désolation, ils n'entendaient pas. L'homme s'était décoiffé et signé. Il s'avança sur la pointe des pieds, entre la double rangée de stalles, fit une génuflexion devant la grille close du chœur et toucha l'abbé Morge au bras.

—Mille pardons, monsieur le curé, mais je voudrais vous dire un mot.

—Ah! c'est vous, Benoit!" balbutia l'abbé Morge en reconnaissant son sacristain.

Benoit savait pourquoi le prêtre et sa gouvernante étaient à l'église. Que s'était-il donc passé depuis leur départ de la cure? Une lueur d'espoir revint à Maria. Quelque miracle de la sainte Vierge peut-être?

—Nous sortons, dit-elle. Vous pourrez mieux vous expliquer dehors avec M. le curé."

Sous le porche tous trois s'arrêtèrent.

—Voici, monsieur le curé, dit vivement Benoit. Vous vous êtes tourné le sang, trop vite. Ceux de Dieppe viennent d'arrêter Boquignolle. Il paraît que ces messieurs sont d'avis que le cafetier n'a point la conscience nette. Vous savez que votre frère continue à nier. Possible en somme que ce soit l'autre qui ait fait le coup."

Et, sans remarquer l'extrême pâleur du prêtre, ni son air égaré, tout à la joie d'apporter de meilleures nouvelles, le sacristain raconta l'histoire des sabots soûlés au cabaretier et retrouvés par l'enfant de chœur. Devant l'attitude incompréhensiblement embarrassée du bonhomme, le magistrat, expliqua-t-il, avait résolu de le faire écrouer... Ah! la tournure imprévue de l'affaire ne plaisait pas à tout le monde! Parmi les Roquevillais, le cafetier comptait autant d'amis que Jacques d'ennemis. L'Albinos braconnait, c'est vrai, mais on le croyait incapable de lever la main sur un homme et, revenue de sa surprise, la foule s'était fâchée, hurlant que l'Emouchet était le seul coupable, que les preuves de son crime étaient patentes. Il n'en restait pas moins que les gendarmes se disposaient à emmener Boquignolle et que le procureur semblait prendre parti pour Jacques. Benoit, laissant ses concitoyens mener leur beau tapage, était donc accouru à l'église pour rassurer un peu l'abbé Morge.

Le mutisme, la sombre expression de celui-ci finissaient par déconcerter le sacristain qui se tut. Maria non plus ne comprenait pas pourquoi le rapport de Benoit ne recevait pas un meilleur accueil de son maître.

—Monsieur le curé?" dit-elle.

Mais, comme se débattant contre un affreux cauchemar, l'abbé Morge serra

son front dans ses mains.

“Laissez-moi! gémit-il. Ah! mon Dieu, c'est trop souffrir!”

IX

Benoit, dans son récit, n'avait fait qu'une allusion très discrète à l'intervention des paysans en faveur de Boquignolle. En réalité, il s'agissait d'une véritable révolte contre la loi. M. Antaume, pourtant bien vu de ses administrés, avait échoué dans son essai de médiation, et la situation du procureur et des gendarmes, enfermés avec leurs captifs au “Café de l'Enigme” et assiégés par une bande furieuse, ne tarda pas à devenir critique. Les ruraux insultèrent le brigadier et ses hommes qui gardaient les issues du cabaret. Ils lancèrent même des pierres dans les vitres; puis, ils parlèrent de prendre la maison d'assaut.

“Boquignolle!... Rendez-vous Boquignolle! criaient-ils... L'Emouquet! A mort, l'Emouquet!”

Fourches et faux étaient déjà pointées vers la porte. Un élan se dessina dans la foule hurlante. La poignée de chenapans qui hantait le cabaret menait le branle-bas, entraînant de paisibles Roquevillais par la contagion de l'exemple.

“Hardi, les gars! braillait le grand Pelcot. Pousse dessus!

—Pousse dessus!” répéta d'une seule voix la cohue moutonnaire.

Cent paires de galoches tapaient rageusement le sol, et les glapissements des femmes, les faussets des enfants se mêlaient aux rauques hurlements des hommes.

A l'intérieur de l'établissement, un vif dialogue s'engagea:

“Je vous dis qu'il faut le relâcher, monsieur le procureur.

—Non, monsieur le maire. Je le tiens, il ne m'échappera pas.

—Tans pis! je ne réponds plus de rien.

—Force restera à la loi.

—Allons! c'est bien et vous avez raison: je vais faire une dernière tentative.”

La porte s'entre-bâilla pour se refermer aussitôt derrière M. Antaume.

“Mes braves concitoyens...” commença le maire.

Mais la colère brouillait les cerveaux et, en ce moment, toute sa popularité ne pesait guère. Pelcot fit un geste. Aussitôt Giffard, Malesherbes, Piquavet, dix autres s'élançèrent. Brutalement empiogné, arraché du seuil de la boutique, passé de mains en mains, comme une simple botte de paille, M. Antaume se trouva rejeté au dernier rang des manifestants. Et ce fut l'assaut. Les dents des fourches mordirent les planches, l'huis se disloqua, les panneaux cédèrent.

“Faites les sommations, brigadier!” dit froidement le procureur.

Le brigadier obéit. Barrant la brèche, les soldats pointaient leurs revolvers. Une seconde, la brusque vision des armes braquées contre eux arrêta les assaillants. Mais le grand Pelcot qui s'était mis à leur tête ricana cyniquement:

“Bast! c'est de la frime: ils n'oseront point faire feu.

Aussitôt la clameur s'arrêta, une invillais.

Le brigadier, croyant intimider les assaillants, leva le bras, déchargea son arme en l'air. Cette démonstration platonique ne fit que les encourager.

“Boquignolle! Boquignolle!

—Attention! fit tout à coup quelqu'un. V'là l'abbé Morge!”

Aussitôt la clameur s'arrêta, une in-

quiétude se lut sur les visages tournés vers la grand'route.

“Mes chers paroissiens!” supplia l'ecclésiastique, qui accourait, tout bouleversé.

Profitant de la diversion, les gendarmes empilèrent des bancs, des chaises, des tables, en travers de la porte et se retranchèrent à l'abri de cette barrière improvisée.

“Ecartez-vous, de grâce! continuait l'abbé Morge, dont la pâleur était effrayante. Il faut que je parle au procureur.”

De plus en plus farouche et libérée de cette crainte respectueuse qui fait souvent toute la douceur du paysan, la foule, au lieu d'obéir, serra les coudes, avec des remous de tête, sous le dangereux étincellement de ses armes improvisées. Le premier moment de surprise passé, elle croyait comprendre que le curé voulait sauver son frère. Eh bien, non, non, non et non! L'Emouquet était coupable, l'Emouquet paierait la casse. Et, malgré le procureur, les gendarmes, le prêtre, le bon Dieu ou le diable, Boquignolle innocent, Boquignolle victime d'un malentendu, ce brave Boquignolle, honneur et gloire de la localité, ne quitterait pas ignominieusement Roqueville, poucettes aux poings.

En vain l'abbé Morge essayait-il de parlementer. Sa voix, hachée par l'émotion, se perdait dans le tumulte grandissant.

“Mes chers paroissiens... Ecoutez-moi, je vous en conjure!... Mon Dieu, si vous saviez!...”

—Assez! cria insolemment le meneur de la bande.

—Enlevez-le! dit Fil-en-Six.

—Est-i s'n'affaire? ajouta le Pompier.

—A la rivière, oué”, dit le petit Giffard.

Et une grosse commère, celle-là même qui avait dénoncé la présence de Jacques à l'“Enigme”, se campant, les mains aux hanches, devant l'ecclésiastique, glapit:

“Allors, quoi! N'y a plus de justice!

—Si, Rose, dit le prêtre.

—Oué, oué, cause toujours! Je t'en donnerons, de la justice! hurla la mégère qui, dans sa rage, leva la main.

—Chiche, la Rose!” fit Pelcot.

L'abbé Morge ne reçut pas le soufflet, car il se trouva quelqu'un pour s'interposer. Et, comme si la menace lui avait rendu tout son sang-froid, il croisa ses bras sur sa poitrine et dit à la mégère:

“Vous n'avez pas honte, malheureuse femme?”

Et sa contenance, à ce moment, était à la fois si douce et si touchante que le virago se détourna, éramoisie de confusion.

“Si vous saviez ce que je veux dire au procureur! reprit le prêtre.

—Connue, la chanson! raila le grand Pelcot qui, lui, ne lâchait pas pied. Si on vous laisse emberlificoter les gendarmes, vous aurez tôt fait de tirer l'Emouquet de leurs pattes.

—Hélas! voilà justement ce qui vous trompé.

—Qui que vous voulez sauver, alors?

—Boquignolle”, répondit l'abbé Morge d'une voix si faible que ses plus proches voisins seuls l'entendirent.

Maria et Benoit, dans l'intervalle, avaient rejoint leur maître et ils cherchaient à s'interposer. La vieille gouvernante, après avoir houspillé d'importance cette harpie de Rose, s'en prenait aux autres manifestants, leur expliquait avec de grands gestes qu'il y avait erreur, que M. le curé ne devait plus avoir la tête à lui.

“Voulez-vous bien le laisser, tas de vermines! Si c'est possible, Seigneur Jésus!”

Par malheur, personne ne l'écoutait, pas même l'abbé Morge qui se tordait les bras d'impuissance et qui continuait d'implorer les paysans.

"Il pend les sens!" dit la gouvernante à Benoit.

Mais, convaincus enfin de la véracité du prêtre ou touchés par le spectacle de sa douleur, car l'âme des foules est pitoyable et prompte aux revirements, les villageois hésitèrent, reculèrent, se divisèrent en deux bandes dont la plus forte repoussa l'autre, qui ne comprenait guère que Pelcot et ses acolytes.

X

L'abbé Morge s'avança. Tout son corps tremblait, une fièvre effrayante brûlait au fond de ses yeux, et, dans le silence rétabli, un silence de mort, que ne troublait même plus le bruit des respirations, sa voix éclata comme un sanglot trop longtemps retenu:

"Dieu merci, je puis enfin vous parler, monsieur le procureur!"

À son approche, le magistrat avait écarté les gendarmes et s'était penché sur la barricade.

"Qu'y a-t-il donc, monsieur l'abbé ? s'enquit-il.

—Il faut relâcher M. Boquignolle. Il faut le remettre en liberté tout de suite.

—Comment!"

Le prêtre, épongeant ses tempes moites, parut faire un effort pour s'exprimer clairement:

"C'était cette nuit, balbutia-t-il... Je crois qu'il pouvait être deux heures du matin... Un bruit qui venait de mon jardin m'éveilla en sursaut... Je voulus me rendre compte; j'allai à la fenêtre de ma

chambre qui donne de ce côté... Le clair de lune me fit voir une silhouette humaine accroupie sur une plate-bande...

—Un malfaiteur, peut-être? interrogea le magistrat, tandis que l'abbé Morge tâchait de surmonter sa violente émotion.

—Ce fut ma première idée, monsieur le procureur... Pour l'effrayer, je poussai bruyamment le volet. L'homme se releva d'un bond et disparut dans l'ombre épaisse d'une rangée d'arbres... Mais je l'entendais frôler le mur de la route dans sa fuite et je savais que ce mur est beaucoup trop élevé pour se prêter à l'escalade... A l'est, au contraire, le jardin touche à la cour d'une ferme dont une haie basse le sépare. La haie était placée en pleine lumière. Je reportai les yeux dans cette direction et je vis l'homme franchir la haie.

—Et vous l'avez reconnu?" demanda le procureur, devenu nerveux.

L'abbé fit signe que oui.

"Il portait une blouse de toile bleue et nue haute casquette... Je ne l'ai vu que de dos... mais, articula péniblement le prêtre, il n'y avait pas d'erreur possible... Je vous dois la vérité, monsieur le procureur: Jacques Morge... mon frère... coiffe seul ici une casquette comme celle-là."

La foule ne perdait pas une syllabe de sa déposition.

"Est vrai!" approuva-t-elle.

Un instant, le prêtre dut se raidir contre la défaillance qui menaçait de le terrasser. Il était plus blanc que son rabat et cette pâleur de cire avait quelque chose d'effrayant sous le rayonnement du soleil. Maître de lui-même, il poursuivit:

"Sur le moment je n'ai pas attaché d'autre importance à l'incident... Qu'est-ce que Jacques venait faire chez moi? Je ne voulus même pas me le demander... Malheureusement, monsieur le procureur, on vient de m'apprendre que mon enfant

de choeur a déterré, ce matin, deux sabots de la plate-bande où j'ai entrevu Jacques pour la première fois.

—Ces sabots ont servi à l'assassin, dit le magistrat. Si vous avez vu Jacques Morge à l'endroit où on les a enterrés cette nuit, ma religion est fixée."

En effet, le dernier mystère qui pesait encore sur le drame se trouvait éclairci par la déclaration spontanée de l'ecclésiastique: la première hypothèse du procureur était bien celle à laquelle on devait définitivement se rallier. Boquignolle, quelle que fût la cause de son trouble, n'avait pas donné d'entorse à la vérité: ses sabots lui avaient bien été volés et par qui, sinon par Jacques? Gredin d'Emouchet! Quel incomparable mélange de cruauté et d'astuce chez ce drôle. Un peu plus, il lançait la justice sur une fausse piste.

"N'importe, monsieur le curé, reprit le procureur, en songeant à l'erreur qu'il avait failli commettre, Boquignolle vous doit une fière chandelle. Je vous avoue que je ne croyais pas le moins du monde à ce larcin. De là à conclure que le bonhomme pouvait, tout aussi bien que votre frère, avoir assassiné le garde champêtre, il n'y avait qu'un pas. A l'en croire, Jacques braconait cette nuit sur Thibermont. Le fait que vous l'avez vu dans votre jardin nous montre clairement la fausseté de ses assertions.

—Lâchez Boquignolle, alors! cria la foule.

—Il est libre.

—Vive l'Albinos!" beuglèrent les paysans.

Quelques voix ajoutèrent même:

"Vive Mossieu le curé!"

L'abbé Morge n'entendait plus rien, ne voyait plus rien. Le courage surhumain dont il avait fait preuve en venant pro-

clamer l'innocence du cabaretier et la culpabilité de son frère l'abandonnait tout d'un coup. Il s'affaissa dans les bras de Benoît, qui l'emmena au presbytère avec l'aide de Maria.

Cependant, les deux prisonniers avaient passé, l'un après l'autre, par toutes les alternatives de la crainte et de l'espoir. D'abord, comme assommé par le changement de front du magistrat, Boquignolle s'était effondré sur un banc, tandis que Jacques ne parvenait pas à dissimuler sa joie. Puis, aux premiers mots de l'abbé, Boquignolle avait relevé la tête, repris possession de lui-même, retrouvé tout son flegme, alors que Jacques entrait dans un accès de rage épouvantable.

"C'est faux!... archifaux! hurlait-il, en se débattant entre les gendarmes. Peut-on mentir avec un aplomb pareil? Je n'ai pas mis les pieds dans son jardin, au curé!... Faux frère! Judas!"

On dut le bâillonner et le ligoter.

La foule, apaisée, satisfaite, s'écarta sur un mot du magistrat. Les gendarmes parurent, portant Jacques par les bras et par les jambes. Quelques cris hostiles retentirent encore, mais sans éveiller l'écho. Le groupe se dirigea lestement vers l'hôtellerie, où les chevaux des soldats avaient été mis au piquet. on attacha le prisonnier entre deux montures et on l'emmena par la route de Dieppe, pendant que magistrats et greffier se hâtaient à pied vers la gare.

Le reste de la journée, le "Café de l'Enigme" ne désemplit pas. On y commenta l'aventure de l'Emouchet, en vidant force pots de cidre et petits verres de "calva". Et Boquignolle fut doublement heureux; sa popularité avait atteint l'apogée, sa recette le maximum.

XI

Trois mois plus tard, sur envoi de la Chambre des mises en accusation, l'affaire Michaud vint aux assises de la Seine-Inférieure. Elle ne donna pas lieu aux mêmes péripéties que certaines causes plus ou moins énigmatiques, et dont le mystère même est fait pour passionner l'opinion. Nonobstant un public assez nombreux, le public des "belles audiences", s'écrasait dans la salle, où l'avait attiré l'espoir d'une forte émotion.

L'émotion fut nulle, sauf quand le président donna lecture de la déposition écrite de l'abbé Morge qui, terrassé par une fièvre violente après l'arrestation de son frère, n'avait pu faire le voyage de Rouen. L'attitude de l'Emouchet lui aliéna les sympathies de la cour et du public, car, malgré les conseils de son avocat, convaincu du mauvais état de sa cause et accablé sous une tâche impossible, il se retrancha obstinément dans son système de dénégations, récusant la plupart des témoignages, surtout celui de son frère, affirmant même n'avoir jamais voulu de mal à Michaud. Et la haine féroce qu'il avait vouée au garde champêtre, son louche passé, les charges accablantes rassemblées contre lui s'ajoutant à sa défense maladroite, expliquèrent la sévérité du jury qui le condamna à mort, sur un grave et sobre réquisitoire du ministère public, auquel, tant il était mesuré, des applaudissements vite réprimés firent un accueil presque tragique.

Néanmoins, le pourvoi en grâce de Jacques Morge ne fut pas rejeté. On sait l'habileté du barreau à tirer parti des moindres incidents d'audience. L'avocat de l'Emouchet se souvint à point que le

procureur général avait dû convenir que la conduite de l'assassin, la nuit du crime, n'était pas celle d'un homme jouissant de toute sa raison. Car pourquoi l'Emouchet était-il allé cacher les sabots du cabaretier dans le jardin de la cure, au lieu de les rapporter tout simplement sur le seuil du "Café de l'Enigme?" Pourquoi avait-il négligé de recharger ou tout au moins de nettoyer son fusil, de laver sa blouse et de préparer un plus plausible alibi avec la complicité de ses camarades? Tous les témoins s'accordaient cependant pour dessiner de lui un autre portrait que celui d'un imbécile.

Et, dans la supplique habituelle au Président de la République, l'avocat avait soutenu cette thèse que, si Jacques Morge était réellement coupable, ce dont en somme il serait permis de douter tant qu'on n'aurait pas ses aveux, son forfait ne pouvait être imputé qu'à l'ivresse.

L'ivresse, qui, d'après l'esprit et le texte même de la loi, devrait être une aggravation, excuse tout en réalité dans notre pays. L'Emouchet put bénir l'alcool, sans lequel il n'eût pas échappé à la guillotine.

"Bast! dirent les Roquevillais. I n'portera point son crime en paradis, ce mauvais gueux!... Le bagne ou la guillotine, est noir et blanc, blanc et noir."

Mais Boquignolle, qui gardait une dent à son ancien ami, Boquignolle encore tout pantois de sa mésaventure et qu'une erreur judiciaire avait failli envoyer en prison à la place de Jacques Morge, Boquignolle ripostait hargneusement:

"Pas toujours... On revient du bagne da! tandis que du couperet..."

DEUXIEME PARTIE

I

Done, malgré l'horreur de son crime, longuement prémédité et froidement exécuté; malgré son pitoyable système, dont l'avocat général, après le procureur, avait déclaré qu'il ne tenait pas debout, l'assassin du garde champêtre Michaud avait vu sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité.

De son côté, l'abbé Morge avait sollicité et obtenu son changement. En cherchant à fuir des lieux où tout lui rappelait le crime de son frère, l'infortuné prêtre cédait non pas même à un sentiment de respect humain, mais à une douloureuse nécessité.

Car, depuis le jour du drame, cette belle et pure conscience de serviteur de Dieu avait passé par toutes les affres du doute. Un instant, un seul, au moment de l'arrestation arbitraire de Boquignolle, son devoir lui était apparu dans toute sa netteté: ce qu'il fallait faire, c'était sauver le cabaretier innocent. Mais par la suite?... A peine avait-il entendu les dénégations de Jacques qu'une pensée affreuse s'était imposée à lui: si, contre toute vraisemblance, son frère ne mentait pas? Si, victime d'une fatale ressemblance, ce n'était point l'Emouchet, mais un autre homme qu'il avait surpris enterrant les sabots de Boquignolle dans son jardin! Folie sans doute! Et, pourtant, avec quelle énergie Jacques s'était toujours élevé contre l'accusation!

L'abbé Morge, qui, on le sait, avait dû s'aditer en rentrant chez lui, vécu dans les larmes les dernières péripéties de l'"affaire". Outre qu'il craignait obscu-

rement d'avoir commis une monstrueuse erreur, il n'était plus si sûr d'avoir bien agi en renvoyant son cadet de la cure, et cet acte nécessaire lui laissait un violent chagrin et comme un cuisant remords.

"J'ai manqué de persévérance, pensait-il. Si j'avais patienté, Jacques aurait peut-être fini par se convertir sérieusement. En tout cas, il ne se serait pas égaré dans la funeste compagnie qui l'a poussé au crime."

Et la fièvre rongait le malheureux, creusait encore ses joues, enfonçait ses yeux, blanchissait ses tempes, de sorte qu'au bout de quelques mois dix années semblaient avoir passé sur sa tête.

Sa jeunesse relative et cette curieuse force de résistance que les constitutions les plus chétives peuvent puiser dans une vie exempte d'excès le sauvèrent seules. Il se remit lentement et, d'ailleurs, les preuves d'attachement et de sympathie ne lui manquèrent point au cours de cette épreuve. Les braves gens qui l'entouraient et qui le chérissaient, Maria, Benoit, les Roquevillais le réconfortèrent surtout par leurs bonnes paroles. A Rouen les juges n'avaient eu qu'une seule voix pour dire qu'il s'était conduit héroïquement; et son archevêque, dans une lettre confidentielle, lui montra en quelle estime on continuait à le tenir en haut lieu.

"J'apprends, mon cher abbé, lui avait écrit le prélat, qu'il vous est venu de douloureux scrupules pour avoir prêté l'appui de votre témoignage à la justice humaine. Réfléchissez, cependant. Si Dieu vous a permis de voir l'assassin, la nuit du crime, n'était-ce pas dans le dessein de vous employer à sa confusion, d'empêcher un nouveau crime peut-être, en tout cas de faire en sorte qu'un innocent ne payât pour le coupable?"

"Rassurez-vous donc; vos scrupules

vous honorent, mais vous auriez tort de confondre les gémissements de votre âme compatissante et torturée avec les cris de votre conscience, que vous avez pour vous, comme vous avez l'appui moral de tous les honnêtes gens. Et, à la pénible démarche que vous avez faite en faveur d'un de vos paroissiens, contre un parent indigne et contre les propres aspirations de votre amour fraternel, je ne puis que répondre par une approbation sans réserve et toutes les consolations, tous les encouragements dont vous avez besoin et que je serai toujours heureux de vous prodiguer."

La nouvelle cure de l'abbé Morge était Banville-la-Rivière. Campé sur la route du Havre, non loin de Dieppe et dans une des larges vallées du pays de Caux, Banville a bien la physionomie classique des bourgs haut-normands. C'est l'église, pivot de l'agglomération communale qui englobe la mairie, la gendarmerie, la maison d'école, deux ou trois auberges et quelques immeubles de boutiquiers. Puis, c'est l'éparpillement périphérique des fermes sur un territoire assez vaste pour y loger une grande ville.

Le cadre s'harmonise au tableau. Colines barbelées d'ajoncs, pommeraies florissantes, gais ruisseaux, séculaires allées de peupliers et d'ormes: quiconque a parcouru la Seine-Inférieure pourrait évoquer la fraîche et pittoresque impression que reçoit le touriste en arrivant dans ce village.

Maria et Benoit tinrent à suivre leur maître. Qu'il y ait une relation puissante entre les choses et nous, cela s'affirme au déchirement de tout exil. Et ce fut certes un gros crève-cœur pour la vieille gouvernante que de s'arracher à Roqueville où elle était née et où elle espérait bien mourir. Mais le moyen d'abandonner M.

le curé dans cette cruelle épreuve? L'abbé Morge eut beau la supplier de prendre le repos auquel son âge et ses services passés lui donnaient droit, elle boucla son baluchon et le jeta dans le cabriolet où s'entassaient les malles et les colis du saint homme.

Arrivée à Banville, Maria ne regretta pas sa détermination. Ce n'était pas le moment de désertier le poste qu'elle occupait depuis tant d'années à la satisfaction entière de son maître; et, d'autre part, le village et ses environs lui plurent. Sa première visite fut pour l'église. Claire, spacieuse et confortable, si l'on peut dire, l'église de Banville-la-Rivière couronne la crête d'une butte et se voit de très loin dans la vallée. Blotti au pied de cette butte, dont l'escarpement a nécessité la construction d'un escalier de quatre étages, le presbytère semble plus mesquin qu'il ne l'est en réalité. Maria compta cinq pièces—deux belles chambres, une salle à manger, une salle de réception, un cabinet de travail—et se montra satisfaite de leur ameublement. Elle donna un coup d'oeil aux mansardes, où Benoit pourrait élire domicile; à la cour, vaste, ombragée par un bouquet de cèdres; enfin, aux dépendances: écurie-remise, poulailler-clapier, buanderie, celle-ci attenante au mur de la route. La barrière de la cour s'ouvrant sur cette route, du côté opposé à l'église, quand on sortait de la cure, on n'avait pas devant soi, comme à Roqueville, la funèbre perspective du cimetière.

"Ça nous suffira largement, monsieur le curé, dit la bonne vieille, sitôt son inspection achevée. A cette heure, nous voilà tranquilles. Il faudra se faire une raison, n'est-ce pas?"

—J'essaierai, Maria', répondit le prêtre avec un pâle sourire.

Cependant Benoit se chargeait de l'eménagement. Comme le presbytère était à peu près en état de recevoir ses hôtes, quelques jours devaient lui suffire pour ce travail. A vrai dire, Benoit s'y employa avec son zèle habituel. C'était bien la perle des sacristains. Légèrement contrefait, sa difformité ne l'empêchait pas d'être fort, vif et adroit. D'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, d'une inlassable activité et d'un dévouement à toute épreuve, assez instruit en outre pour remplir, si la destinée n'en avait décidé autrement, l'emploi de premier clerc de notaire, il ne se contentait pas de tenir les registres de la sacristie, de servir la messe, de sonner les cloches et de faire la toilette quotidienne de l'église. Menuisier, jardinier, vitrier, peintre, cordonnier, valet de pied et d'écurie, il résumait les innombrables perfections du domestique à tout faire.

Eglise et cure furent prêtes pour le dimanche suivant. L'abbé Morge espérait lier connaissance avec ses paroissiens ce jour-là, mais à son grand regret il officia devant des stalles aux trois quarts vides.

Le fait est que, si les Roquevillais avaient été navrés de voir partir l'abbé Morge, les Banvillois n'étaient rien moins qu'enchantés de l'avoir reçu parmi eux. Le bruit fait autour du crime de Jacques les indisposait contre le frère de l'assassin; ils inclinaient à l'envelopper dans la même réprobation, et le pauvre homme finit par s'en apercevoir.

Il est des coeurs tout ensemble si doux et si vaillants que nul n'en peut soupçonner la souffrance. L'abbé accepta cette nouvelle épreuve, et jamais une plainte, une récrimination ne lui échappant, on aurait pu croire qu'il ne s'apercevait pas de l'indifférence outrageante d'une partie de ses paroissiens et de l'hostilité ou-

verte que lui témoignaient les autres. La vérité est que, d'un simple coup d'oeil, il avait pris la mesure des Banvillois, qui n'étaient point de méchantes gens dans l'ensemble. Ces rudes et méfiantes âmes de ruraux ne trompent que l'observateur superficiel. Mais qui en connaît quelques-unes les connaît toutes et, à Roqueville, l'abbé avait déjà vécu dans leur intimité, soulevé leur écorce, mesuré ce qu'elles peuvent recéler au fond d'affection et de dévouement pour ceux qui, comme lui, vont au-devant d'elles, armés de bonté et d'indulgence. Maria et Benoit voulaient rabrouer d'importance les mécontents: il s'y opposa, et son affabilité, sa résignation suffirent à retourner partiellement l'opinion publique. Sa charité, son abnégation firent le reste. Quoiqu'il relevât lui-même de maladie, il prodigua des visites et des soins aux égotants, secourut les besogneux, soulagea maintes misères. Bientôt, Banville put apprécier tout ce qu'il y avait de généreux dans ce grave et mélancolique caractère de prêtre. Et n'était-ce point le prélude d'un accord parfait entre ses ouailles et lui?

II

Les années succédèrent aux années. La vie de l'abbé Morge avait repris son cours habituel et il aurait pu se croire encore à Roqueville, sans la tristesse opiniâtre dont il ne parvenait pas à se débarrasser. Car, l'affaire Michaud terminée, le verdict rendu, le calme n'avait pu naître en lui, et son existence, nonobstant le viatique de la foi et les absorbantes préoccupations de son sacerdoce, restait comme suspendue au passé. Il s'hallucinaït sur ces lamentables souvenirs, s'y

déchirait le cœur, et en gardait une inquiétude, un trouble, un malaise indéfinissables.

L'abbé, en un mot, ne cessait de penser à Jacques. Avant même que le condamné n'eût débarqué en Nouvelle-Calédonie, ses lettres l'avaient recommandé au Père Dominique, l'aumônier du bagne. Il avait eu le courage de ne pas renier l'assassin qui était son frère et qui, grâce à lui, n'allait pas même subir dans toute sa rigueur le châtement qu'il méritait. L'aumônier, tant par sympathie que par un effet de l'étroite solidarité qui unit tous les membres de l'Église, consentit à couvrir Jacques d'une protection efficace et, de la troisième classe des forçats, la plus pénible, le fit élever promptement à la seconde classe, où certains avantages matériels lui étaient concédés.

Entre l'abbé Morge et le Père Dominique, une correspondance régulière s'établit. L'un s'y confondait en remerciements émus, l'autre y répétait que le sort de Jacques allait s'améliorant et que, s'il observait une conduite exemplaire, il finirait par jouir des privilèges accordés aux libérés conditionnels.

Mais Jacques se conduisait-il bien? Au bout de quelque temps, les lettres de son protecteur permirent d'en douter. Malgré le voile qui l'atténuait, la vérité apparaissait entre les lignes, sautait aux yeux de l'abbé Morge. Il sentait, chez son correspondant, une lassitude grandissante, du découragement, presque un regret d'avoir entrepris un tâche trop ingrate. Sans le dire, l'aumônier laissait entendre que la nature de Jacques était foncièrement mauvaise et qu'il était impossible de l'amender. Ce qui paraissait désespérer le Père Dominique, c'était surtout la farouche obstination du forçat à protester de son innocence, à se prétendre victime

d'une sorte de conspiration, organisée par l'abbé Morge lui-même et destinée à le perdre. Volontiers, le misérable eût renvoyé l'accusation à son frère et l'eût traité d'assassin. Les bontés de l'abbé Morge? Pures hypocrisies! Ses secours pécuniaires? Réparations trop tardives et insignifiantes!

Pour l'aumônier, ces dénégations et ces calomnies du forçat étaient d'autant plus révoltantes qu'il avait compulsé son dossier et acquis la certitude de sa culpabilité: l'évidence de son crime n'était-elle pas éclatante? A quoi songeait Jacques, en s'entêtant dans son inconcevable attitude et qu'en espérait-il? Voilà ce que son protecteur ne pouvait imaginer.

L'abbé Morge, maintenant, attendait avec angoisse des nouvelles de l'île Nou. Lui qui n'avait jamais cessé d'être tourmenté par le doute ne s'étonnait qu'à demi de l'obstination farouche de son frère. Mais il en souffrait affreusement. C'est que le devoir est si complexe parfois que la conscience la plus droite et la mieux éclairée ne sait comment l'interpréter; et la pensée que Jacques avait le droit de le haïr, s'il était innocent, était de plus en plus pénible au prêtre. Même coupable, d'ailleurs, Jacques ne pouvait-il lui reprocher de s'être érigé en justicier, après l'avoir privé, par un renvoi brutal, du dernier moyen qu'il avait de rentrer dans le bon chemin? Le prêtre avait beau lire et relire la lettre épiscopale, il passait des nuits d'insomnies et de larmes où l'obsession de l'idée fixe atteignait une effrayante acuité. Il revivait les jours tragiques de Roqueville et, devant ses yeux clos, comme une cinématographie, les épisodes du drame se déroulaient sans discontinuer. Était-ce bien l'Emouchet, cet homme qui fuyait là-bas, dans l'ombre du mur et des arbres du

jardin? Même taille, même blouse, même casquette, oui, c'était lui. Mais pourquoi le coeur du prêtre se serrait-il à crier en évoquant ensuite les scènes du cabaret, l'épouvantable scène où Jacques le traitait de menteur, de faux frère, de Judas?

—Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur le curé, disait le matin Maria, consternée de voir les traits tirés, les paupières battues, l'air si profondément malheureux de son maître. A quoi bon penser toujours à ça?

—Pardonnez-moi, ma fille", répondait le pauvre homme.

Un lundi, à l'heure du courrier— jamais la gouvernante n'oublia ces détails—l'abbé Morge, qui dépouillait sa correspondance, appela si brusquement sa servante qu'elle crut d'abord qu'il se trouvait mal. Elle accourut au bureau et le trouva en proie à une exaltation anormale, debout, les cils battants, les pommettes enfiévrées.

—Lisez! dit-il en lui tendant une lettre.

—Qu'y a-t-il encore, mon Dieu? balbutia la vieille.

—Lisez! Lisez!" répéta nerveusement le prêtre.

Maria fixa ses lunettes sur son nez d'une main que l'émotion faisait trembler et, à la manière des vieillards, leva la lettre entre ses yeux et la lumière du jour, avant de lire à mi-voix:

“Pénitencier de l'île Nou.

“Mon cher abbé,

“Dieu soit loué! Cette fois, j'ai de meilleures nouvelles à vous offrir. Vous avouerez-je qu'il était temps? L'homme est faible et j'ai souvent éprouvé combien il me manque à moi-même pour être un

modèle de patience. Mais, étant donné que les éléments de régénération existent chez tout pêcheur, si bas tombé soit-il, et puisqu'il n'avait ici que de bons exemples sous les yeux qu'il ne recevait que de salutaires conseils, que personne ne cherchait à l'écraser sous le double poids de ses fautes et d'une implacable réprobation, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi votre frère ne se repentait pas. Je ne savais comment parvenir à lui arracher l'aveu de son crime, comment amener ce pêcheur endurci au tribunal de la pénitence. Et je désespérais presque, quand, hier matin, il vint à moi et, spontanément—j'insiste sur le mot—me dit: :

“Eh bien! oui, mon père, c'est moi qui ai tué le garde Michaud! Autant que je vous avoue carrément la chose, puisque vous paraissez tant y tenir... Mais c'est bien à cause de vous, ce que j'en dis, et, si vous n'aviez pas été si bon pour moi...”

—Je n'ai fait que mon devoir, Jacques, lui répondis-je, tout bouleversé.

“Vos aveux sont pour moi la plus belle des récompenses. Permettez-moi seulement, pour que ma satisfaction soit complète, de les rapporter à M. l'abbé Morge.”

“Il hésita. Evidemment il lui en coûtait de me céder. L'aveu qu'il faisait à son confesseur n'était qu'un secret partagé, et il est impossible de se dire coupable devant les hommes sans en ressentir une honte, une souffrance qui se lisait sur son visage contracté, dans ses yeux assombrés.

“Allons! un bon mouvement, Jacques! insistai-je. Vous connaissez la conscience scrupuleuse de l'abbé Morge et que, dans sa bonté, il va jusqu'à se reprocher d'avoir témoigné contre vous. Ne jugez-vous point qu'il ait assez souffert

“et que vous deviez lui rendre la paix de l'âme?”

“Son visage était encore si tourmenté, son regard s'obstinait tellement à fuir le mien que je craignis un refus. Mais enfin, au prix des plus vives insistances, je vins à bout de son entêtement et il se résigna.

“Écrivez donc à mon frère, murmura-t-il, et n'en parlons plus.”

“Dans l'intérêt de la justice, j'obtins en outre qu'il renouvelât sa déclaration devant le directeur du pénitencier. Aucun doute ne subsiste donc plus, mon cher abbé. Vous voilà désormais tranquille. Jacques, tant que je serai ici, ne manquera de rien, et j'ai le meilleur espoir de lui faire obtenir, d'ici quelques années, une remise de peine.

“Veuillez croire, mon cher abbé, à mes plus dévoués sentiments.

“P. Dominique,

“Aumônier pénitentiaire”.

Maria reporta son regard sur l'abbé Morge et vit qu'il pleurait. Mais la bonne vieille ne le gronda pas, car elle pleurerait aussi. Et, dans un même élan d'infinie reconnaissance envers Dieu qui venait d'exaucer leur vœu le plus cher, tous deux allèrent se jeter au pied des autels.

III

Maria vécut encore plusieurs années près de son maître. Ce ne fut qu'aux approches de l'extrême vieillesse que la goutte eut raison de sa vaillance. Elle se retira dans son cher Roqueville, où ses économies, jointes aux mensualités de

l'abbé Morge, mirent ses derniers jours à l'abri du besoin, M. le curé avait parlé d'aller la voir, mais l'idée seule de ce voyage lui causait tant de peine qu'elle ne voulut pas lui rappeler sa promesse.

L'abbé Morge, qui allait atteindre sa cinquante-quatrième année et dont la santé ne s'était jamais bien rétablie, ne prit pas de nouvelle servante. Les secours qu'il envoyait à Jacques et à la vieille Maria le réduisaient à la portion congrue. Par bonheur, Benoît, maître Benoît comme on disait à Banville, restait fidèle au poste. L'excellent garçon se chargea volontiers de faire le ménage du curé.

Cinquante-quatre ans! Quatorze ans que l'Emouchet était en cage!

“Mon Dieu, pensait souvent le prêtre, faites que Jacques se repente et qu'il obtienne une remise de peine.”

La foi seule jusqu'alors avait soutenu l'abbé Morge. L'idée de Dieu était en lui sous sa forme la plus simple et la plus pure. Pour ce petit curé de campagne, Dieu était le bon Dieu, l'être d'infinie miséricorde. Sans doute, chacun devait payer sa dette de souffrance ici-bas et cette dette semblait quelquefois plus lourde à certaines épaules qu'à d'autres. Dans ses crises de désespoir, n'avait-il pas paraphrasé lui-même ce sombre passage de l'Évangile: “Seigneur, que votre droite est terrible!” Mais cette plainte s'était échappé des lèvres de l'homme, et le chrétien s'était vite résigné, car il savait que les voies de la Providence sont mystérieuses et que l'adversité est une école de vertus. Si nous trouvions la félicité ici-bas, songerions-nous seulement à regarder là-haut? Seuls les grands renoncements, les grands devoirs, par ce qu'ils ont de tragique et de cruel, élèvent l'âme, l'épurent, la fortifient, en font quelque chose dont la douleur n'est plus maîtresse.

A force de méditer sur les Ecritures, l'abbé Morge reprenait courage. S'il avait eu tort de livrer Jacques à la justice des hommes, Dieu lui pardonnerait sa faute dont il avait été assez puni. Jacques aussi devait expier son crime et, d'après l'aumônier, cette expiation n'avait rien d'effroyable. Aussi la peine du saint homme s'atténuait un peu chaque jour; avec le temps, les souvenirs de Roqueville perdaient de leur amertume et, rassuré sur le compte de son frère, réconcilié avec sa conscience, respecté et aimé maintenant de ses paroissiens, le curé de Banville-la-Rivière n'eut qu'un gros chagrin à cette époque et ce fut la mort de Maria qui le lui causa. Le pieux désir de rendre les derniers devoirs à sa gouvernante décida l'abbé Morge à faire le voyage de son ancienne paroisse.

Bien de l'eau avait coulé sous les ponts du village depuis le départ de l'abbé. Agrandi, transformé, Roqueville était méconnaissable. Par cette torride journée d'août, une languissante cavalcade d'excursionnistes dieppois s'en allait chercher dans la forêt d'Arques l'ombre parfumée et vivifiante des hailliers. Le prêtre se remogna sous la capote de son cabriolet et fouetta son bidet pour passer inaperçu. Il avait prié son successeur de tenir sa visite secrète, et l'enterrement de Maria eut lieu dans la plus stricte intimité. Puis, après une prière sur la tombe de la regrettée gouvernante et sur celle de François Michaud, il accepta de partager le repas de son confrère.

Ah! quel tressaillement intime, quel serrement de coeur en se retrouvant au presbytère de Roqueville, en repassant, sous la discrète conduite de son hôte, par cette allée de merisiers, fleuris comme dix ans plus tôt, alors qu'il avait introduit

Jacques chez lui! Là, du moins, rien n'avait changé. C'était la même maisonnette humble et tranquille, le même jardin enclos de murs, le même intérieur où chaque objet familier gardait jalousement sa place, à croire que l'abbé Morge et la vieille Maria n'en avaient pas bougé.

Il revit la petite salle aux parois de neige, au carrelage rouge, le fauteuil où Jacques se prélassait, le bahut de chêne, le lustre tendu de gaze verte, et les naïves enluminures de la pièce, et la cheminée normande revêtue de simili-marbre noir, et les chenets de cuivre—tout enfin, sauf la Vierge en vieux-Rouen, qui lui appartenait et que son confrère avait du reste remplacée par une madone presque semblable.

Les deux ecclésiastiques, on le conçoit, parlèrent beaucoup à table. Dans cette atmosphère, pour lui toute imprégnée de souvenirs, l'abbé Morge se sentait comme rajeuni et il ne se lassait pas d'interroger le desservant de son ancienne paroisse. Et des nouvelles, dont le timide écho n'avait pu parvenir jusqu'à Banville, excitaient sa surprise; décès de vieilles connaissances, mariages de jeunes gens qu'il avait catéchisés, succès des uns, déconfitures des autres, toute la kyrielle des menus faits de la vie paroissiale. Non, rien n'avait changé à la cure, mais trois lustres avaient suffi pour bouleverser Roqueville de fond en comble.

Cependant, il était un chapitre que les deux prêtres évitaient d'entamer parce qu'il touchait au drame. L'abbé Morge avait appris que Boquignolle s'était éclipié de Roqueville. Encore qu'il pressentit je ne sais quoi d'étrange dans cette disparition du fameux braconnier, il n'osait questionner son hôte. Le hasard voulut que celui-ci nommât Boquignolle.

Alors il risqua :

“Pourquoi est-il parti d'ici, savez-vous?”

Le curé de Roqueville se faisait scrupule de répondre : c'était toute une histoire, et il craignait de gêner l'abbé Morge en remettant l'affaire Michaud sur le tapis. Il ne s'y décida que sur les instances de son confrère, vaguement inquiet.

Au lendemain du crime, avant le départ de l'abbé Morge, le “Café de l'Enigme” avait connu un regain de prospérité. D'avoir été compromis un instant dans l'“affaire”, Boquignolle était devenu tout à fait célèbre. Il fallait l'entendre raconter les péripéties de l'inoubliable journée où le cadavre du garde avait été découvert dans la cavée de la forêt. Accoudé sur son comptoir, il rappelait sombrement les troublantes circonstances à la suite desquelles le procureur de la République lui avait fait mettre la main au collet. Appréhender un brave homme comme lui, n'était-ce pas abominable? Et pourquoi, grand Dieu? Parce que l'Emouchet avait eu l'astuce de lui voler ses sabots!

Les auditeurs du cabaretier buvaient littéralement ses paroles, le plaignaient tout en l'admirant et, pour le dédommager de sa mésaventure, remplissaient sa caisse de pistoles.

Mais tout ce monde-là avait des exigences harassantes. On lui vidait son fameux vivier en un jour; on lui réclamait des truites à cor et à cri. Or, ce n'était rien que de puiser dans le réservoir, il fallait le remplir et Boquignolle perdait le goût de la maraude, Boquignolle—qui l'aurait prévu?—ne jetait plus l'épervier qu'en rechignant. Chat échaudé craint l'eau froide. Le raconnier ne se fait plus à dame Thémis depuis certaine erreur des gens de justice. Puis, décidément, le suc-

cesseur de Michaud, un Corse du nom de Gianetti, lui donnait trop de fil à retordre. Ce Corse ne connaissait ni Dieu ni diable, mais seulement sa consigne. Toute considération d'ordre sentimental le laissait froid comme marbre. A l'instar de Michaud, il s'était tracé un programme; à l'instar de Michaud, il entendait l'exécuter. Les mauvais sujets de Roqueville n'avaient rien gagné au change.

“Qu'ils y viennent donc me flanquer des coups de fusil, à moi!” grondait le terrible Gianetti.

Et, tout de suite, Boquignolle-braconnier fut traqué sans merci, tandis que Boquignolle-cafetier perdait sa pratique qui voulait des truites et à laquelle il ne pouvait plus offrir que de piètres excuses.

Un autre événement précipita sa ruine. L'installation, non loin de chez lui, d'un véritable établissement de pisciculture ôta tout piquant à son enseigne et détourna les derniers clients du chemin de son île. Les malheurs qui fondirent sur lui le poussèrent à boire outre mesure. Et, quand il eut liquidé ses fonds de cette manière, qu'il fut perdu de dettes, il tira sa révérence à ses créanciers.

“Où est-il allé? Pourriez-vous me le dire? insista l'abbé Morge.

—Ma foi non”, répondit son hôte.

Les deux prêtres changèrent de conversation et, comme il se faisait tard, que le dernier soleil de cette belle journée grisonnait sur les arbres de la cure, ils se quittèrent peu après, l'abbé Morge tenant à regagner Banville avant la nuit.

IV

Voici l'hiver. Dans le pays de Caux, on commençait à perdre l'habitude des

grands froids. Les dernières années n'avaient été gâtées que par quelques jours de bise. De novembre à mars, on jouissait d'une température pour ainsi dire printanière qui fleurissait les pommiers beaucoup trop tôt, car avril et mai, moins éléments, amenaient de ces gelées désastreuses dont la brûlure ruine en une nuit l'espoir des bonnes récoltes. N'eussent été les vents de mer, les terribles rafales de "noroit" qui, de fois à autre, escadaient les falaises, enfilèrent les vallées, balayaient plaines et coteaux et qui, chargée d'embruns, semaient comme un frisson mortel dans les terres, on se serait cru transporté sous le ciel de Provence.

Mais, cette année-là, les profondes perturbations atmosphériques qui signalèrent l'équinoxe et force passages précités d'oiseaux migrants présagèrent des froids précoces et hyperboréens. Il fallut hâter les labours, reculer les semailles et se casemater dans les fermes que bloquèrent des chutes fréquentes et lourdes de neige.

Par une de ces blanches tourmentes qui poudrait la campagne et rétrécissait singulièrement la vue, un poissonnier ambulante, un "cachottin", disent les Cauchois, poussait péniblement sa "balladeuse" sur la route du Havre à Dieppe. Il était à peine trois heures de l'après-midi et, déjà, la lumière du jour, ouatée par les flocons, blêmissait, vacillait, près de s'éteindre, eût-on dit. Une inexprimable impression de solitude émanait du paysage morne, qu'aucune vie animale ni végétale ne paraissait animer. L'homme venait de Luneray, où il était allé, comme chaque samedi, vendre son poisson, et s'approchait de Banville. C'était un vieillard, mais, soit la fatigue, le froid, soit qu'il eût absorbé de trop copieuses rasades d'alcool avant de se mettre en route, peut-être à cause de tout cela à la fois, son vi-

sage grimaçant et violacé, sa démarche incertaine, ses paupières rougies et larmoyantes, ne prédisposaient pas en sa faveur. Une casquette de loutre le coiffait jusqu'aux oreilles, et une vaste limousine tombait de ses épaules voûtées, bien que toujours robustes. Aveuglé par le blizzard, il avançait par saccades, zigzaguant sur la route nivelée, où c'était miracle qu'il pût se maintenir, et jurant d'une voix aigre, coupée de hoquets, contre le chien qui tirait son véhicule, lequel consistait tout simplement en un châssis plat, fixé sur le moyeu d'une paire de roues et garni de brancards à l'arrière. Trois hottes d'osier, couvertes d'une toile d'emballage blanche de neige comme tout le reste, étaient calées dans les interstices du châssis, et le chien—un épagneul efflanqué, pêle, boueux—rabotait de son échine les fonds des corbeilles à chaque coup de collier.

L'homme geignait contre le sort impitoyable au "pauvre monde", hoquetait, quintait, courbé sur ses brancards. Il arriva cahin-caha près d'un petit bois que la route contourne avant de s'enfoncer dans la vallée de Banville. Les arbres défeuillés et blanchis, pareils à de grands squelettes piqués en filles, craquaient sous l'amoncellement de la neige et un vol de corbeaux tourbillonnait en l'air. A ce moment, le chien s'arrêta net, un hurlement plaintif répondit aux croassements des oiseaux.

"Hue donc, Baricot! grommela le cachottin. Qui qui te prend, à relander comme ça? Est-i que tu veux nous fai'e coucher icite?"

L'épagneul, chassé du pied, tendit le col, fit quelques mètres et s'arrêta derechef.

"Cristi, hoqueta l'ivrogne. Vas-tu t'es-couer, caleux?"

Un gémissement plus lamentable sortit de dessous la balladeuse. Baricot s'était comme terré dans la neige, le nez entre les pattes, les oreilles rabattues, et l'avalanche de coups de souliers qui lui labourait les reins n'arrivait pas à le tirer de son immobilité.

“Cristi!... Cristi! répétait l'homme, mi-rageur, mi-stupide. N'y a point, il est buté, le failli quien.”

La carriole avait piqué une tête dans le fossé et levait ses brancards au ciel. Le cachottin jeta un regard inquiet autour de lui et, brusquement, s'arma d'un fort gourdin, glissé entre les hottes, le brandit...

Les flocons tombaient moins dru, mais une grande ombre opaque, une sorte de nuée noire, traversée de cris rauques, s'abattait sur la route. C'étaient les corbeaux, des milliers de corbeaux. Il en venait de partout, du ciel, de la plaine, du bois. Ils arrivaient par bandes décrivaient quelques spirales au-dessus de l'homme et se posaient autour de sa voiture, à la même distance. Cela forma bientôt, sur la neige, un large anneau de jais, où les petits yeux des rapaces mettaient des rangs de perles jaunes, et leurs becs des dentelures de scie. Et cela s'avança prudemment, sournoisement, d'une avance sautillante et mécanique.

Tapi sous la carriole, l'épagueul ne hurlait plus. Une épouvante plus grande émanait du silence subit de la bête. L'homme, adossé aux hottes, fit un moulinet rapide et cria. Alors, l'anneau cessa de se contracter, les becs des corneilles s'ouvrirent et toutes ces boules de plumes pelotonnées les unes contre les autres se hérissèrent.

Pendant quelques minutes, le cachottin et les corbeaux s'observèrent sans bouger. L'ivresse du vieux avait trouvé un antidote dans la peur. Il avait laissé re-

tomber ses mains le long de sa limousine et, sur son visage gaufré de rides, en ses claires prunelles de Normand, une angoisse atroce se lisait, car il comprenait que ces oiseaux, chassés de leurs aires par la faim, n'attendaient qu'un signe de défaillance pour l'assaillir, et il s'abandonnait malgré lui à sa terreur grandissante, sans savoir à quel saint se vouer.

La neige ne tombait plus. Un pâle soleil, au disque déjà rayé par la ligne blafarde de l'horizon, jetait des lueurs mourantes sur la plaine où un chêne solitaire érigeait sa silhouette, semblable à un double gibet dont ses maîtresses branches simulaient les bras.

“Sieu la nuit me prend...”, fit l'homme, d'un accent de désespoir et sans oser conclure.

Une corneille se détacha de la bande, puis une seconde, puis une troisième. Le cachottin frémit. Mais les oiseaux se méfiaient. Il se signa, ballutia une vague prière, et, tout à coup, comme si le voeur qu'il formulait était exaucé, il appela :

“Baricot!... Icite, failli quien!”

La bête s'obstinait dans sa morne attitude. Alors une rage prit l'homme, ensanglanta ses paupières sans cils, le soutint tandis qu'il cherchait quelque chose dans sa houppelande.

“Espère!” fit-il, courbé en deux.

Il avait tiré un couteau de sa poche. Il l'ouvrit avec ses dents pour ne pas lâcher son gourdin et, l'oeil toujours aux aguets, il allongea le bras sous la balladeuse. Happé au collier, l'épagueul se laissa traîner. Son maître trancha le licou qui l'attachait au châssis, l'enleva d'une poigne solide, lui plongea furieusement sa lame dans la gorge, le balança à bras tendu et le jeta le plus loin possible. Dans cet instant, un furieux battement d'ailes, une assourdissante cacophonie de croas-

sements emplirent l'air. Les corbeaux s'élevaient enlevés au geste du cachottin et fondaient en masse serrée sur la bête qui, râlant, pantelant, se débattait dans la neige, étoilée de son sang tiède et vermeil.

Le poissonnier n'eut pas un regard de pitié pour son chien, dont les serres et les becs des oiseaux foulaient déjà la carcasse. Avec une agilité extraordinaire chez un homme de son âge et que l'effroi pouvait seul expliquer, il s'était élancé sur la côte de Banville, abandonnant sa carriole pour que rien n'entravât la rapidité de sa fuite.

L'ivresse, la fatigue, tout était oublié. Quelques cornelles le pourehassient. Il s'en débarrassa à coups de trique, sans ralentir l'allure. Ce ne fut qu'à l'entrée du village qu'il respira.

La route y faisait un coude brusque. Ça et là, dans les ténèbres naissantes, au fond des clos, une lueur s'allumait, indiquant l'emplacement d'une chaumière. Blanchies de givres, les cépées d'une saulaie bordaient le chemin et servaient à guider l'homme. Harassé, il se traînait en geignant. Il traversa un pont. Au glouglou de l'eau se mêlait le tic-tac d'un moulin invisible. Il s'arrêta, puis repartit.

Plus loin, après avoir longé la grille d'un châtelet inhabité, il s'arrêta encore devant une boutique dont la façade étincelante se remarquait entre quelques maisonnettes non éclairées. C'était la pharmacie du bourg, avenante avec ses bords vert et rouge qui fascinaient le cachottin. Il s'attarda un instant en face de cette boutique. A la lumière, sa barbe fleurie, sa large houppe, son bonnet de fourrure lui communiquaient un faux air de bonhomme Noël cauteleux et sordide. Il fut même sur le point d'entrer, mais il changea d'avis; il passa, longeant le mur

d'un pane aux allées de marronniers, franchissant un deuxième pont.

Maintenant, les maisons bordaient la route, sans autre espace entre elles que des bouts du jardin. Le poissonnier, avisant une auberge, s'apprêtait à s'y réfugier, mais, au seuil d'une bâtisse voisine, il aperçut un uniforme et il se rejeta en arrière. Cette bâtisse était une caserne de gendarmes et, à la vue du soldat, le cachottin n'avait pu retenir un geste effarouché.

Que craignait donc le cachottin? Pourquoi se remettait-il à fuir? Il fallait bien en finir nonobstant, s'abriter quelque part, dans une auberge ou ailleurs, au chaud. La nuit était venue et ses forces ne tarderaient pas à l'abandonner tout à fait. Il sembla prendre une décision. Sans hésiter, il enfila la route d'Offranville. Au bout de quelques minutes, il sonnait au presbytère.

V

Si le cachottin était arrivé à la cure une demi-heure plus tôt, il s'y serait croisé avec le médecin de la localité. La santé de plus en plus chancelante de l'abbé Morge, atteint d'une péricardite d'origine rhumatismale et devenue chronique à la suite d'un long surmenage, ne laissait pas d'inquiéter le docteur. D'après lui, la faute en était à l'ecclésiastique qui, en dépit d'avis réitérés, s'était doucement obstiné dans l'exercice de son apostolat. Il y avait en effet plusieurs années qu'il traînait cette affection dangereuse qui lui coupait le souffle et tachait de rouge ses joues anémiques d'anachorète, et il ne faisait rien pour en arrêter les progrès.

«Vous avez besoin de repos, monsieur

l'abbé! grommelait le médecin, très mécontent.

—Et mes ouailles, docteur?

—Belle avance quand vous ne pourrez plus bouger de votre chambre!

—Je n'en suis pas encore là, j'espère.

Ça viendra vite, si vous n'y prenez garde. Vous devriez pourtant bien comprendre que vous êtes à la merci d'une émotion violente ou de tout autre accident.

—Quelle émotion voulez-vous que j'aie maintenant? soupirait un peu mélancoliquement l'abbé Morge. Ne suis-je pas habitué au contact de toutes les misères, de toutes les douleurs?

—Vous êtes intraitable, tenez, et je ferais mieux de ne plus m'occuper d'un malade si déraisonnable."

L'abbé Morge se contentait de sourire et le praticien n'avait pas plutôt tourné les talons qu'il montait en cabriolet et qu'il s'en allait Dieu sait où, sous la pluie, sous le vent, sous la neige. Il était bon, le docteur! N'est-ce pas le devoir du prêtre de se pencher sur l'âme et d'en guérir les plaies secrètes, comme c'est le devoir du médecin de se pencher sur les corps? Finalement, le pronostic de l'homme de l'art s'était réalisé. Depuis plusieurs jours M. le curé gardait le lit avec des symptômes non équivoques d'une aggravation de son mal.

"Défense de sortir, avait encore dit, cet après-midi là, le docteur à maître Benoit. Et pas d'émotions surtout, pas de tintouin!

—Compris, monsieur le docteur."

Le poissonnier tombait donc mal en venant déranger les hôtes de la cure. Prévenu par les coups de sonnette et les aboiements du chien de garde, le sacristain se disposa à éconduire l'importun. Il prit une lanterne, se fit accompagner d'Azor au cas où son visiteur serait un de ces

vagabonds qui infestent nos campagnes, puis il alla coller l'oeil à la barrière. Il entrevit une forme vague qui trépigait dans la neige et il interrogea:

"Qui va là!

Mè.

—Vous! vous! bougonna le sacristain. Nommez-vous au moins!

—Pisque vous me connaissez point.

—Qu'est-ce que vous voulez?

—M. le curé.

—Ah bah! Et pourquoi donc?

—I verra ben."

Le chien grognait, tendait sa chaîne, prêt à écharper l'étranger. D'une main, maître Benoit le musela.

"Mon brave homme, je n'ai pas de temps à perdre. Si vous refusez de répondre à mes questions, pfiutt! bonsoir!

—Vous êtes ben honnête, murmura le vagabond. Est-i vous, le maître?

—Non, mais comme M. le curé est souffrant..."

Le poissonnier étouffa un juron.

"On la connaît, celle-là!

—Je suis au service de M. le curé, précisa fièrement maître Benoit. Libre à vous de ne pas me croire, mais alors, tant pis, je n'ouvre pas."

Un violent coup de sonnette le rappela comme il s'éloignait.

"Maître Benoit... vèyons!... J'veus di qsu'i faut que je cause à l'abbé Morge.

—Vous nous connaissez donc?" remarqua le sacristain, tout stupéfait.

L'étranger paraissait regretter d'en avoir trop dit. Il garda le silence.

"Si vous nous connaissez, poursuivit Benoit, je dois vous connaître aussi. Pourquoi ne voulez-vous pas dire votre nom?

—Parce que... Et pis, je vous connais sans vous connaître. On m'a dit comment vous vous appelez, voilà.

—Écoutez, fit le sacristain, après avoir réfléchi. Il est tard, repassez demain matin.

—Ben le merci. Et où voulez-vous que j'allions?

—Au diable! fut tenté de crier Benoit. Mais, se contenant, il demanda encore: Vous n'êtes pas du pays?

—Oui et non. J'sieus de passage."

Et, avec des réticences insupportables, le vieux expliqua sa mésaventure, ajoutant qu'il n'avait pas un liard vaillant et que, si on ne lui accordait pas l'hospitalité pour la nuit, il "claquerait" de froid et de faim dehors.

Maître Benoit, aux bons sentiments de qui l'inconnu n'avait pas vainement fait appel, entr'ouvrit la barrière, après avoir attaché son chien aux barreaux.

"Soit," dit-il. Je vais vous loger dans la buanderie. Vous aurez de la soupe et une botte de paille. Et nous verrons demain.

—Est tout vu", murmura l'entêté.

Il entra et maître Benoit le conduisit dans un local tout proche où l'air tiède sentait la lessive. Le sacristain lui apporta de la paille, une pleine écuelle de bouillon, du pain, un pot de cidre, et se retira en lui laissant la lanterne et en lui recommandant de bien prendre garde au feu et au chien.

"Cette tête-là ne me evient point, monologuait le brave garçon. Ah çà, diantre, où donc ai-je bien pu la voir déjà? Car je l'ai déjà vue, il a beau prétendre le contraire, j'en mettrais ma main au feu."

De retour au chevet du malade, il dut subir les interrogations de l'abbé Morge, qui avait entendu le coup de sonnette.

"Qui était-ce, Benoit?

—Un cachottin en quête d'un repas et d'un gîte.

—Vous vous êtes occupé de lui, n'est-ce

pas?

—N'ayez pas peur, monsieur le curé", répondit-il laconiquement.

Le lendemain, qui était un dimanche, quand maître Benoit, frissonnant sous la grise lumière de cette aube d'hiver, ouvrit la porte de la buanderie, il trouva son homme assis sur la paille la tête entre les poings.

"Eh bien, mon brave?

—M. le curé va mieux?"

Maître Benoit eût pu dire oui, car l'abbé Morge avait passé une très bonne nuit et tenait absolument à servir la grand'messe. Toutefois, le sacristain voulait lui laisser faire la grasse matinée et sa réponse fut négative.

"Cristi! faut que j'espère, dit le poisonnier.

—Pas ici, dans tous les cas.

—Si donc.

—Voulez-vous bien sortir? dit maître Benoit qui perdait patience. Prenez garde! La gendarmerie n'est pas loin."

La menace produisit tout son effet. En entendant parler des gendarmes, le cachottin s'était dressé; il claquait des dents et sa figure sournoise, qui continuait d'intriguer maître Benoit, se décomposait d'une façon si effrayante que le premier mouvement du sacristain fut de battre en retraite.

"Quoi?... Qu'est-ce qui vous prend?

—Permettez!... J'vas vous dire, mon bon messieu, bégaya le vieux avec une humilité soudaine. Vous êtes un brave homme, vous aurez pitié. J'ons péché, faut que j'allions à confesse."

Il baissait la tête et des larmes roulaient aux coins de ses paupières rongées. Une fois de plus, Benoit se laissa attendrir.

"Ça ne va pas comme vous voulez! de-

manda-t-il.

—Non, dit l'homme... J'en peu pus... J'étouffe... Est censément comme une boule qui me reste là.

—Bien! bien! dit maître Benoit. Je vois ce que c'est. Patientez un peu. Je vais prévenir M. le curé.

—Est cha'', dit l'homme dont la tête se rabattit entre ses poings.

Le sacristain revint au bout de quelques minutes. Il avait trouvé l'abbé Morge debout et se hâtant de mettre la dernière main à sa toilette.

—Suivez-moi à l'église, dit-il au cachottin. M. le curé vous y rejoindra."

Ils traversèrent la cour du presbytère et prirent par le sentier de chèvre qui conduit directement de la cure au cimetière. Du nord, le vent avait sauté au sud et la température s'était adoucie. La neige fondue engluait les chaussures des deux hommes qui grimpaient lentement, sans parler.

Maître Benoit ouvrit à deux battants la porte de l'église. Elle avait un air propre, presque riant, cette pauvre église communale, avec ces chaises bien rangées dans le transept, ses stalles vernies, ses statues époussetées tous les matins, ses bannières de procession et ses croix soigneusement ensachées de toile bise. Des vitraux peints, aux inscriptions latines: "Sanctus, Apollinus, Salvator Mundi, Sanctus Aegidus", tombait une lumière d'arc-en-ciel qui veloutait de ses reflets irisés la blancheur mate de la nef.

Derrière maître Benoit, coiffé de sa calotte, le cachottin marchait gauchement, tête nue, et coulait vers l'autel un oeil inquiet. Accrochée à la voûte, la lampe éternelle l'éblouissait de son clignotement d'étoile. Des statues de saints qu'il ne connaissait pas le regardaient passer

du haut de leurs niches. Elles avaient des figures bien différentes de la sienne, roses, poupines, célestes. Une Vierge entre autres, belle comme on ne l'est qu'au paradis, lui souriait, d'un sourire infiniment doux. Il cessa de s'effrayer et ne rappela pas le sacristain qui le quittait pour faire la toilette de l'église.

Il s'approcha de l'unique confessionnal, poussé au fond d'une des deux chapelles qui occupaient le transept, près du chœur. C'était un vieux meuble de chêne sculpté à jour et dont les panneaux bruns tranchaient sur le mur clair. Le cachottin s'agenouilla. Il n'osait porter les yeux vers le grillage, mais une gravure du Christ expirant, qui ornait le refend du confessionnal, le captivait étrangement. Et, dans l'église, on entendit, avec le grincement des chaises que maître Benoit alignait pour l'office, le murmure du pénitent, tâchant à rassembler les bribes d'oraison éparses en sa cervelle...

V

Certes, ce n'était point les conseils de la prudence que l'abbé Morge avait suivis ce dimanche-là, en se levant à une heure si matinale. Mais il n'admettait pas que ses ouailles pussent se morfondre à l'église tandis qu'il était couché. Il avait endossé sa soutane, passé un blanc rabat, pris son bréviaire et sa canne d'invalides, puis, tout doucement, à cause de ses palpitations cardiaques et de l'enflure de ses jambes, il s'achemina vers le saint lieu.

—Mon pénitent est là? demanda-t-il à maître Benoit, qui l'attendait dans la sacristie.

—Je crois bien, monsieur le curé, répondit le sacristain, en l'aidant à défaire sa soutane et à revêtir son surplis. Il vous attend même avec impatience.”

Le prêtre se dirigea immédiatement vers le confessionnal où il disparut. À l'intérieur du pieux réduit, un discret glissement de pieds et de tabouret se fit entendre, puis le dé clic du guichet réveilla le cachottin, perdu dans sa contemplation du Christ expirant.

“Récitez le “Confiteor”, mon fils.”

Il ne se rappelait plus le premier mot de cette prière. Le prêtre dut lui venir en aide avant de l'inviter à dire ses péchés.

Très ému, semblait-il, le pénitent entama sa confession. Il avait péché envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même. Il avait volontairement négligé ses devoirs de piété, résisté à la grâce, renié Jésus-Christ, la Sainte Vierge et les saints. Il avait mené une vie malhonnête, jaloué, haï ses semblables, menti, maraudé. Mais tout cela n'était rien au regard du reste. Ce qui l'amenait à la barre du haut tribunal, c'était la hantise d'un crime dont il s'était rendu coupable quinze années auparavant.

“Un crime?”

Le prêtre avait eu un haut-le-corps et sa voix tremblante était chargée de frayeur et d'appréhension. Au contraire, celle du cachottin se raffermait un peu.

“Da-oui, dit-il. J'ons tué un homme et j'ons laissé les juges condamner un autre en place ed'mè.”

Le vieux passa la main sur son front et, avec cette étrange aberration des mal-fauteurs qui s'attendrissent plus volontiers sur leur sort que sur celui de leurs victimes, il traça le tableau de sa vie brisée. Depuis ce crime, rien ne lui avait

réussi. D'une aisance relative, il était tombé dans la misère, obligé, sur la fin, de pratiquer l'ingrate profession de poissonnier ambulante. Même alors la guigne s'était acharnée contre lui—une guigne affolante qui ne lui laissait ni repos ni trêve, qui, hier encore, sur la grande route, avait failli le livrer comme une charogne à des myriades de corbeaux. Et dans cet instant tragique, où la mort lui était apparue si proche et si affreuse, comment ne se serait-il pas souvenu qu'il y a un Dieu au ciel et qu'il est prudent parfois de l'implorer?

“Le bon Dieu m'a écouté, dit d'un accent exalté le pénitent. Et je n'ons point voulu être en reste avec li: j'sieus venu à confesse, messieu l'abbé Morge.

—Appelez-moi mon père, rectifia machinalement l'ecclésiastique.

—A vot'idée, dit le cachottin... Enfin, épas, y a point, me v'là, j'ons tenu parole...

—Il ne suffit pas d'avouer ses fautes, il faut s'en repentir. Vous repentez-vous seulement?

—Sieu j'me repens?... Ah! monsieur l'abbé... mon pé, que j'veux dire, créez-vous donc que j'regrette point d'avoir tué Michaud et laissé condamner l'Emouquet?

—Boquignolle!... Mon Dieu, c'est Boquignolle!”

À ce cri d'horreur, provoqué chez l'abbé par la terrible révélation, succéda un de ces silences qui étreignent les gorges, serrent les poitrines, emplissent les coeurs d'un sentiment inexprimable. Rien ne bougeait plus à l'intérieur du confessionnal. En même temps que le cri Boquignolle—nous pouvons lui rendre son nom maintenant—avait ouï un craquement sec, com-

me si le prêtre s'était cogné aux panneaux de chêne, puis l'étrange silence s'était fait. Le misérable, aux écoutes, n'entendait plus que maître Benoit qui achevait d'aligner les chaises à l'autre bout de l'église.

Alors, cherchant à s'étourdir par un flot de paroles, puisant dans sa mémoire animale le vivant souvenir des faits, convaincu, d'autre part, que son confesseur l'écoutait toujours, l'ex-cabaretier raconta tout au long son histoire.

Michaud était son ennemi mortel. Depuis longtemps, il guettait, avec la patience d'un fauve à l'affût, l'occasion propice de le supprimer. Lorsque Jacques, chassé de la cure, s'était pris à son tour de haine pour le garde, il avait tenté de faire de lui l'instrument de sa vengeance. Mais l'Emouchet, après tout, n'était qu'un fanfaron doublé d'un pleutre et Boquignolle le voyant reculer devant un crime, résolu d'agir lui-même. Il profita donc d'une nuit où Jacques et Michaud étaient tous deux dehors pour assassiner le garde champêtre. Les soupçons ne pouvaient manquer de s'égarer sur l'Emouchet, pensait-il, et, par le fait, il s'était entouré d'un tel luxe de précautions, s'affublant d'une blouse et d'une casquette exactement pareilles à celles de Jacques, se servant de ses cartouches, de son fusil, que les Roquevillais d'abord, puis la justice se laissèrent prendre au piège.

Cependant, une anicroche faillit tout perdre. Boquignolle n'avait oublié qu'une chose, c'est que Jacques chaussait des brodequins. Après s'être assuré de la mort de sa victime, il vit ses sabots maculés de sang et il s'affola. Tout en courant reporter le fusil de Jacques à la cahute de l'herbage, il se demandait avec effroi ce qu'il ferait de cette terrible pièce à con-

viction. Laver les sabots à la rivière, les jeter ou les brûler, il y songeait bien, mais ils avaient laissé des traces, des empreintes qu'il n'avait pas eu le temps ni la présence d'esprit d'effacer. Un instant, il crut tenir la solution : cacher les sabots, sous le tas de coterets, près de l'arme déchargée. On les retrouverait et il accuserait l'Emouchet de les lui avoir pris. Mais dans cette âme retorse, méfiante, hésitante, la peur l'emporta : les magistrats ne liraient-ils pas dans son jeu ? La ruse ne serait-elle pas trop grossière, trop cousue de fil blanc ?

Pour rentrer chez lui, il avait eu soin de faire un large détour, car il importait surtout qu'on ne pût suivre les traces de ses pas jusqu'à sa demeure. Prudemment, il se coula au ras des haies, dans les pans d'ombre des maisons endormies. Il marchait pieds nus, ses maudits sabots à la main, sans crainte de rencontrer quelqu'un à cette heure de la nuit et d'ailleurs prêt à s'enfuir en pleine campagne au moindre danger. Et il contournait prudemment le presbytère quand l'idée, à la fois insensée et machiavélique, lui vint d'enfourer les sabots dans le jardin du curé. Décidément, il ne pouvait les conserver par devers soi ; d'autre part, il n'osait toujours pas les détruire et il revenait à son premier projet de mettre leur disparition sur le compte d'un vol. En les cachant dans cet endroit, où Jacques seul aurait pu vraisemblablement les cacher et où on ne les découvrirait très vraisemblablement pas avant plusieurs jours, Boquignolle disposerait du temps nécessaire pour dresser ses batteries, et alors la culpabilité de l'Emouchet éclaterait d'elle-même. Car gagner du temps, voilà ce qu'il cherchait. Il voulait reprendre ses esprits, troublés par la peur, se cuirasser peu à peu contre toute émotion, ruminer

dans le calme un plan plausible de défense.

Le calcul n'était point si sot. Encore eût-il fallu que personne ne le dérangeât dans sa besogne. Mais ce qui devait le perdre fut au contraire ce qui le sauva : l'abbé Morge lui avait sans doute causé une fière frayeur par son intervention subite. Il se crut "fichu". En réalité, voyant à Boquignolle une blouse et une casquette comme en portait d'habitude son frère, l'abbé Morge crut reconnaître celui-ci et, le lendemain, sa déposition vint à point pour tirer le vrai coupable des griffes du perspicace procureur...

Boquignolle parlait, parlait. Et à mesure qu'il parlait, réconforté par l'espoir d'obtenir l'absolution, sa gêne diminuait, il se dégelait, perdait ces airs contrits du malheureux dont les supplications avaient touché maître Benoit et qui redoutait les foudres de la colère divine. Plus encore que le souci d'instruire le ministre de Dieu, il éprouvait le désir de dire son histoire, de se décharger de son terrible secret. Bientôt il eut retrouvé toute sa quiétude morale, avec on ne sait quelle vivacité juvénile de la voix et du geste. A chaque "mea culpa", son poing battait presque allègrement sa poitrine. L'idée que son salut était dans l'accomplissement d'un rite, cette monstrueuse erreur d'un homme qui connaissait le remords mais non le repentir, lui faisait oublier jusqu'à la qualité de son confesseur. Il ne comprenait pas que, derrière ce grillage, se tenait une de ses victimes, la plus pitoyable certes, car par quelques tortures l'abbé Morge ne devait-il pas passer durant cette abominable confession ?

Boquignolle parlait toujours. A présent, il disait ses regrets, ses espoirs et, fatalement, il cherchait à se justifier. Il déplorait bien qu'un autre fût au bague à

sa place, mais quoi ! Jacques était jeune, robuste, capable de s'acclimater là-bas, tandis qu'un pauvre vieux comme lui eût vite laissé ses os à la "Nouvelle". Et puis n'était-ce pas une vraie bénédiction que cette erreur judiciaire qui avait débarrassé le pays d'un vaurien et l'abbé d'un parent indigne ? Boquignolle s'était converti, Boquignolle jurait de ne plus recommencer. On pouvait bien sans crainte lui donner l'absolution. L'Emouchet, par exemple, en voilà un qui ne se fût point corrigé de si tôt, pas vrai, messieu l'abbé ?

M. l'abbé ne répondit pas. Et Boquignolle eût peut-être repris quand même son insipide litanie, si un bruit sourd, qui ressemblait à celui d'une culbute, n'avait résonné de l'autre côté du grillage. Suos le choc, qui fit osciller le confessionnal, Boquignolle se rappela que, depuis dix minutes au moins, l'abbé Morge ne lui donnait plus signe de vie. Pris d'inquiétude, il colla l'oeil au guichet. Il ne distingua pas le surplis du prêtre.

"Mon pé !" cria-t-il en frappant à la cloison.

Et, l'abbé Morge demeurant toujours sans voix, une angoisse enfin lui serra le coeur, le jeta hors du confessionnal, au-devant du sacristain qui accourait à ses appels.

"Ah ! Benoit... Vite ! vite !

— Miséricorde ! mais je te remets, maintenant... Tu es l'Albinos", fit le sacristain, qui devina une partie de la vérité et qui ouvrit la porte du confessionnal.

Le silence obstiné de l'abbé Morge s'expliquait. Une rupture d'anévrisme consécutive à l'aveu du crime commis par son pénitent, avait foudroyé l'ecclésiastique. Tombé d'un bloc contre le guichet, son corps avait glissé de la banquette sur le parquet.

Un instant, maître Benoit demeura comme paralysé de douleur et d'horreur devant le cadavre du saint homme. La détente qu'il vit sur ses traits exsangues, dans ses yeux ouverts lui rendit un peu de courage. Cette détente disait que l'abbé Morge avait enfin franchi les limites des régions bouleversées par les orages et les tempêtes. Un reflet de la paix éternelle se peignait sur sa face, empreinte d'une sérénité qu'elle n'avait jamais connue peut-être de son vivant. Alors Benoit s'agenouilla pour abaisser sur ces deux prunelles sans vie ces deux paupières encore tièdes et souples. Et il s'appropriait à relever le cadavre, quand il sentit autour de son cou la pression de deux mains frénétiques. Il se dégagait vivement, fit un bond en arrière : Boquignolle venait d'être saisi d'un brusque accès de démence ; ses yeux, voilés d'une brume de sang, son front contracté, la bave qui coulait de ses lèvres rendaient encore plus horrible son faciès d'alcoolique.

Benoit n'eut que le temps de s'emparer d'une chaise dont il se servait comme d'un bouclier. A ce geste instinctif de défense, Boquignolle poussa un rugissement :

“ Couche-Debout!... Est Couche-Debout!... Ah! canaille, espère qu'on te canarde!”

Devant lui, le fantôme de sa victime se dressait et il revivait l'assassinat de jadis, s'arc-boutant sur ses jambes écartées, allongeant le bras gauche, le coude droit comme pour épauler une arme imaginaire.

“ Au secours ” lamenta maître Benoit qui, seul dans cette église avec ce fou et ce cadavre, sentait son sang se glacer.

Boquignolle lui barrait la retraite du côté du cimetière ; mais par bonheur la sacristie, qui communiquait avec le clocher, était ouverte. Il s'y jeta, repoussa

la porte derrière lui, entassa meubles sur meubles contre les battants verrouillés, décrocha la corde de la grosse cloche et se mit à sonner le glas, dont les notes sinistres allaient mettre Banville en rumeur et attirer sur les lieux une foule inquiète.

VII

A quelques mois de là, seize ans jour pour jour après la rencontre, sur la route de Roqueville, de l'abbé Morge et de son cadet, un individu de haute taille, maigre d'échine et minable d'aspect, entra au cimetière de Banville. Et comme ces petits cimetières cauchois se ressemblent tous avec leurs tertres fleuris de laurier-thym, bordés de coquillages et surmontés de croix de chêne, on aurait pu se croire encore là-bas, n'eût été la position différente de l'église par rapport au champ de repos.

“ Tiens ! fit l'individu en apercevant, agenouillé devant une tombe, un autre homme, Benoit ! ”

Le sacristain tourna la tête, tressaillit. Cette blouse en loques, cette haute casquette et cette trique d'épine ; ces inquiétantes prunelles jaunes, ce nez recourbé en bec d'oiseau et ces dents aiguës dans cette brousse de poils poussiéreux — pas d'erreur, c'était bien Jacques Morge, le condamné à mort de la Cour d'assises, le bagnard de l'île Nou.

“ L'Elmouchet ! ”

— En chair et en os, dit tranquillement l'homme en s'approchant du tertre... C'est la tombe de mon frère ? ” ajouta-t-il.

Le sacristain fit signe que oui. Un moment, Jacques Morge parut réfléchir et il y avait quelque gêne dans son attitude,

quoiqu'une ardente rancune fit luire plus sauvagement ses yeux d'or. Les longues années du pénitencier ne semblaient pas l'avoir trop accablé. Il avait les cheveux gris et, sur ses traits saillants, marqués à l'estampille des tropiques, un nouveau hâle s'était superposé à l'ancien, plus terreux, quasi blafard. Mais on voyait qu'un sang riche pouvait encore monter à ses joues, que ses membres conservaient leur souplesse et leur vigueur et sa physionomie restait affligée de cette expression gouailleuse qui, jadis, l'avait tout de suite rendu antipathique à la vieille Maria.

—Voyons, Benoit, après tout ce que j'ai enduré, vous ne me refuserez pas un petit service?

—Non, monsieur Jacques. Je suis à votre disposition. Parlez.

—Eh bien, dites-moi comment l'abbé est mort?"

Benoit fit son récit et une contrainte pesa entre les deux interlocuteurs. Ce fut la voix faubourienne de Jacques qui rompit le silence.

—Et après? interrogea-t-il. On ne s'amuse pas ici. Dépêchez-vous."

Benoit fit mine de n'avoir entendu que les deux premiers mots. Il soupira:

—Quand Boquignolle m'eut forcé à me barricader dans la sacristie?

—Eh! oui.

—Ma foi, mon pauvre monsieur, ce ne fut pas drôle. Le bandit saccagea l'église avant qu'on vint me délivrer. On s'empara de lui. Il écumaît, il divaguait, il voyait partout le garde Michaud, M. le curé, vous, feue Maria, et puis des gendarmes, des corneilles, un tas de choses, quoi!... Ah! pour sûr que ce n'était pas drôle!

—Comment sut-on la vérité?

—Le plus simplement du monde. Dans son délire, il décrivait le drame, il s'accu-

sait. Votre innocence nous sauta aux yeux.

—Un peu tard, fichtre!

—Sans aucun doute, monsieur Jacques, et je ne voudrais pour rien au monde vous mécontenter aujourd'hui. Mais comment aurait-on pu supposer?... Vous-même, est-ce que vous n'aviez pas fini par vous dire coupable?... Par exemple, voilà ce que je n'ai jamais compris!"

L'Emouchet haussa les épaules.

—J'aurais bien voulu vous y voir, Benoit. Avec ça que vous n'en auriez pas fait autant à me place. Tout le monde me harcelait, le père Dominique plus que les autres. J'avais buté Michaud et j'avais buté Michaud; il n'y avait pas à sortir de là. Moi, vous pensez bien, j'en avais plein le dos à la langue! Je me rendais compte que ma libération était à ce prix et que, si je ne voulais pas laisser mes os au bagne, il s'agissait de jaeter. La seule chose qui m'étonne, c'est d'avoir résisté si longtemps. Fallait-il que ça me coûtât de m'accuser, hein? Mais j'y arrivai tout naturellement et, à ce moment-là, on m'aurait demandé si j'avais volé la tour Eiffel que j'aurais dit oui... De cette façon du moins j'avais la paix; on me faisait risette, on me comblait de douceurs... Quinze ans de bagne, il n'y a rien qui vous forme le caractère comme ça... Tenez, Benoit, j'ai appris à vivre là-bas. J'ai enregistré plus d'une observation. Eh bien, je vous assure qu'en pareil cas il n'y a que les coupables qui tiennent bon jusqu'à la gauche. Puis, blague à part, j'en étais arrivé à me demander si je n'avais réellement pas tué Couche-Debout sans le savoir. Rappelez-vous que j'avais pinté le soir, pinté le matin et, ma foi, entre deux ribottes, qui sait ce qui peut se passer?... Enfin! acheva-t-il d'un air dégagé, la route est libre, le ciel est large

et, après tout, je ne m'en porte pas plus mal.

—Tandis que M. le curé...” dit gravement maître Benoit.

L'ex-forçat fronça les sourcils. Il ne croyait à rien, lui, et ce n'était point pour prier sur la tombe de son frère qu'il avait entrepris ce pèlerinage. Mais, après tout, il n'avait pas encore le cœur

si endunci qu'à ce moment, et en cet endroit la réflexion du sacristain le laissât complètement insensible. Et, considérant la tombe, avec un hochement de tête et peut-être un brin d'émotion à fleur de peau:

“C'est vrai, tout de même! soupira-t-il. Pauvre frérot, va!”

La Vie Drôle

LES FUSEAUX DE LA MERE PATURIN

Oscar Latrupette, Paul Cornavet et Eusèbe Marcherel étaient trois amis qui s'entendaient comme des larrons en foire.

Quand il y avait un mauvais coup à commettre, quelque dupe à faire, on pouvait être sûr de les voir ensemble.

Un jour, ils firent une promenade.

Ils se rendirent tous à la campagne où ils commencèrent à faire une débauche de fruits qu'ils dérochèrent dans les propriétés que n'entourait aucun mur.

Toutefois cela ne leur suffit pas.

Ils savaient qu'une pauvre vieille, nommée Mme Paturin, qui habitait toute seule dans une maisonnette à l'extrémité du village, possédait un cochon.

C'était sa seule fortune, mais ce cochon était des plus beaux qu'on put voir.

—Si qu'on allait voler le cochon à la mère Paturin? proposa Oscar Latrupette.

—C'est une idée, approuva Marcherel. On pourrait le vendre.

—Et se régaler ensuite avec l'argent, compléta Cornavet.

Ils attendirent le soir pour faire le coup.

Quand ils furent près de la maisonnette, Latrupette dit:

—Avant tout, il faut savoir ce que fait la mère Paturin. Attendez-moi un moment là, que je voye ce qui se passe.

Et il s'approcha tout doucement, à pas de loup, et arriva auprès de la porte.

En regardant par le trou du loquet, il vit la bonne vieille toute seule qui filait au coin du feu.

Mme Paturin, en effet, filait toujours trois fuseaux chaque soir, jamais plus, jamais moins, c'était sa tâche avant de se mettre au lit.

En outre, elle avait contracté l'habitude d'éternuer chaque fois qu'elle avait rempli un fuseau.

Il se trouva justement qu'elle posait le premier au moment où Oscar Latrupette

arriva devant sa porte.

Elle éternua, puis comme elle avait la manie coutumière à bien des vieilles de parler à voix haute, elle s'écria :

—Ah bon! de trois il en est venu un!

Le gaillard, en percevant ces mots, recula effrayé.

—Comment! la mère Paturin est avisée de ma présence?



C'étaient trois amis...

Et croyant que la vieille le savait là, il s'enfuit précipitamment et alla retrouver ses camarades en donnant les marques de la plus grande surprise.

—Qu'y a-t-il? interrogèrent les deux autres qui croyaient la police aux trousses de leur camarade.

—Y a que la mère Paturin est sorcière! expliqua Latrupette. J'avais pas plutôt mis mon oeil au trou de la serrure qu'elle a dit: "Bon! de trois il en est venu un!" Aussi, je ne me risque pas à tenter l'aventure.

—Quel froussard! se moqua Paul Cornavet. T'as mal compris ce que disait l'aïeule! Elle devait marmotter entre ses dents.

—Puisque t'es si malin, vas-y donc voir un peu, riposta Latrupette, qui était bien sûr d'avoir bien entendu.

Laisant alors les deux autres aux aguets, Paul Cornavet se dirigea vers la maisonnette.

Comme il approchait de la porte, la mère Paturin, qui achevait de remplir un autre fuseau, eut besoin d'éternuer pour la seconde fois. Quand elle eut lâché son éternuement, elle s'exclama d'un ton rieur :

—Bon de trois il en est venu deux!

Paul Cornavet demeura une minute si troublé qu'il ne put remuer. Enfin, quand il eut repris ses sens, il s'empressa de décamper, comme avait fait Oscar Latrupette et aussi effaré que ce dernier, il s'en retourna vers ses deux amis.

—Sacrédié! dit-il, Oscar a raison. La mère Paturin est une sorcière.

—Que t'a-t-elle fait? demanda Latrupette.

—Rien. Mais dès que j'ai été derrière la porte, elle s'est mise à dire: "Bon! de trois il en est venu deux!" Aussi, je n'y retournerais pas! Cette vieille doit voir à travers les murailles!

—Oh! là! là! raila Marcherel. Si ce n'est pas honteux de voir deux hommes aussi poltrons! Vous êtes plus peureux l'un que l'autre, ou vous vous êtes entendus pour me jouer une blague.

—Non, je te jure!

—Sufficit! Je vais aller voir ce qui en est.

Et il y alla à son tour. Mais les récits de ses deux compagnons l'avaient tout de même impressionné.

—Usons d'intelligence, se dit-il, les paroles rapportées par Latrupette et Cornavet ne veulent rien dire en somme. Je vais bien voir si elle devine tout ce qui se

passe au dehors.

Et il se mit à cracher non loin de la porte.

La mère Paturin, justement, avait mis, tout en filant, une pomme à cuire devant



Il s'enfuit précipitamment...

les tisons, et la voyant gonfler et à jeter son jus, elle se mit à murmurer :

—T'as beau cracher, va ! Je te mangerai !

En entendant cela Marcherel, qui croyait que les paroles de la bonne femme s'adressaient à lui, eut une peur terrible et il se mit à courir plus vite qu'au pas gymnastique. Et du plus loin qu'il aperçut ses deux amis, il cria :

—La vieille est une sorcière ! Vous aviez raison ! Aille qui voudra lui prendre son cochon. Moi, je le lui laisse.

—Nous aussi, répondirent les deux autres.—Et fuyons pour qu'elle ne nous joue pas un mauvais tour.

Les trois amis se mirent à détalier de toute la vitesse de leurs jambes.

Mais, était-ce l'effet des fruits mangés en trop grande abondance ou de la frousse essentielle ? ils en furent malades pendant plus de huit jours.

De puis cet événement mémorable ils ne chapardèrent plus rien, et Latrupette, Cor-navet et Marcherel furent cités comme des exemples de loyauté.

Et c'est ainsi qu'en voulant voler le cochon de la mère Paturin, les trois gailards rentrèrent dans le sentier de l'honnêteté.





Au Pays de Hollande

Par un Voyageur

LE pur Hollandais mange gras et boit sec; il mange constamment et sans régularité aucune, par à-coups, à tout propos, sauf peut-être au petit déjeuner du matin et au dîner qui sont deux événements considérables parfaitement réglés.

Pour le Français surtout, qui se contente d'un doigt de café ou d'une tasse de chocolat, le petit déjeuner hollandais est un grand sujet d'étonnement.

J'ai souvent entendu dire que les prix des hôtels, en Hollande, étaient relativement élevés; cela n'a rien d'étonnant, car le prix de la chambre comprend le déjeuner du matin: "t'ont-bijt", ainsi désigne-t-on ce petit repas gargantuélique.

Il débute pas deux oeufs, se continue par de nombreuses tranches de jambon, de viandes fumées, de veau froid, de conserves, et s'agrémente de pain d'épices, de confitures et autres "impédimenta" du même genre; la boisson est, généralement, du café bouillant, qui réchauffe devant vous, dans une sorte de Samovar, sous lequel brûle une lampe à alcool, et qu'on coupe de lait, boisson toujours en abondance sur les tables d'hôte et els tables privées.

Avec un pareil acompte au début de la

journée, on peut, en toute sécurité, attendre les événements et satisfaire aux exigences d'une vie commerciale très mouvementée.

Il est notable, en effet, que la plupart du temps le déjeuner de midi est escamoté: les rendez-vous, la Bourse, les courses, mille événements précipités ne laissent pas aux terribles "Businessmen" hollandais le temps matériel de déguster un déjeuner à peu près convenable.

Aussi, quand ils ont faim ils dévorent rapidement, un morceau de n'importe quoi; l'essentiel c'est que cela ne dure pas longtemps. J'ai parlé des "dîners-Bourse" institués par certains restaurateurs avisés et "enlevés" en un quart d'heure; il y a aussi des "luncheon-bars" qui sont pris d'assaut de onze heures à une heure par une foule constamment renouvelée.

La mode des bars à l'américaine où l'on se sert soi-même quelques portions sur le pouce, est fort répandue, au moins dans les grandes villes.

Ces bars sont extrêmement confortables; ils sont nombreux au point de se trouver spécialisés: on distingue les bars proprement dits où l'on trouve de tout, y compris les boissons fort chères aux Yan,

kees; les "Melkeinnichtingen" (salons de lait), où se débitent le lait, le chocolat, le beurre, le fromage et les oeufs, enfin les "Vegetarischeinrichtingen" (restaurants végétariens) où l'on peut faire de véritables repas à la fourchette, mais où la viande et l'alcool, même le vin et la bière, sont prohibés.

Ces restaurants, très luxueux et d'ailleurs très fréquentés, sont tenus par des sociétés de tempérance "Humanitas", "Croix bleue", etc., etc., et se placent, d'ordinaire, sous l'invocation d'une déesse du végétarisme; à La Haye, j'ai souventes fois déjeuné à la végétarischeinrichting "Quaisana"; à Leiden à la pension Cérés, à Arnhen au restaurant "Pomona", et je dois reconnaître qu'on s'y trouve fort bien traité, que la compagnie est excellente et le service fait d'une façon irréprochable par de ravissantes méisjés (jeunes filles) roses en tablier et bonnets blancs.

À dire vrai, les premières fois, je me suis un peu étonné des soupes aux tomates et aux raisins de Corinthe, ces étranges "vruchtansoepen" (soupes aux fruits)...; dame, ça change avec les carottes et les poireaux, mais on s'y fait.

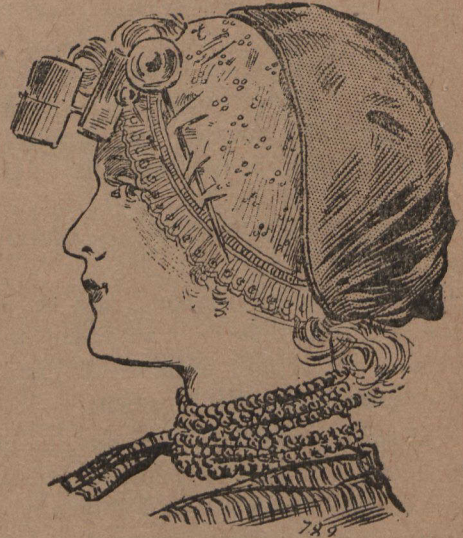
Certains de ces mets, si nouveaux pour moi, m'ont même fort alléché; je confesserai mon faible pour l'"eierpannekoek" sans équivalent en langue française qui est, ma foi, un véritable gâteau; on connaît, d'ailleurs, ici, cent manières d'accommoder les oeufs et la carte porte invariablement, outre les "gekookteiren", les "roereieren" (oeufs durs et à la coque), les "spiegeleieren" (oeufs au miroir, sur le plat), de multiples omelettes aux fruits, de nombreuses "flensjes" (crêpes) aux fruits et de très divers "eierpannekoek" avec ou sans fruits.

J'ai dit que l'alcool était interdit; vous

pouvez cependant demander du vin sans alcool: "alcoholvrijsvijn"!...

J'avoue n'avoir pas eu le courage d'y goûter et mon premier essai porta sur le "kwast" (sorte de limonade), mais sans succès; ce n'est pas gai un déjeuner à la limonade!

Aussi, suivant en cela l'exemple de mes voisins de table, j'optai pour le thé, léger et chaud, auquel on s'habitue très aisément.



Type de Hollandaise

La grosse question est la question du pain. Le pain n'existe pas ici; je refuse énergiquement le nom de pain aux petites léchettes minuscules ou aux galettes imperceptibles qu'on vous sert sous le vocable de "broodje".

Je ne me rappelle pas sans rougir avec quelle honte pitoyable j'implorai, de la servante, minute par minute, des léchettes supplémentaires...

Ah! combien il est vrai, aux yeux de l'étranger, que le Français est "Un monsieur décoré qui redemande du pain!"

C'est qu'ici, on ne connaît pas d'autre emploi du pain qu'à l'état de sandwiches; sandwiches à toutes sortes de choses: au beurre, au fromage, au miel ou à la confiture, mais rarement au jambon.

Ces dites léchettes imprégnées de margarine ou de gelée de citron coûtent d'ailleurs un prix exorbitant: le broodje met boter (pain-beurre) vaut 7 cents $\frac{1}{2}$ plus de 15 centimes. le broodje met kaas (pain et fromage) 10 cents, 22 centimes et le broodje met honing ou jam (miel ou confiture) atteint la cote de 12 cents $\frac{1}{2}$, 28 centimes... C'est tout à fait ruineux pour un mangeur de pain, même très ordinaire.

Un autre accessoire onéreux, c'est la serviette, la vulgaire serviette de toile; presque partout on vous sert, en guise de serviette, un petit carré de papier pelure, très léger, armé de dessins agréables avec, au centre un "guten appetijte" (bon appétit), fort sympathique... Mais je n'ai jamais pu m'y faire, et j'ai toujours souri, malgré moi, en voyant ces bons gros Hollandais essuyer délicatement leurs lèvres, qu'ils portent en général très lip-pues, avec ce menu papier pelure. La serviette vraie "linnen servetten" est un accessoire de luxe qui coûte 5 cents, (11 centimes).

Il est vrai qu'on se rattrape sur le pour-boire: des écriteaux, en lettres énormes, vous apprennent que la fumée et les pour-boires sont également interdits.

Par contre, tous les restaurants "avec cuisine française", où l'on peut trouver du pain et des serviettes, le pourboire, dé-cidément article d'exportation, sévit avec la même intensité que sur les boulevards.

Arrivons au dîner. Ce dîner est le digne contre-poids du petit déjeuner. Son heure est fort variable.

Dans ce pays, grand comme un mou-

choir de poche, où les villes se coudoient, on trouve moyen de manger à des heures très différentes. La Haye, ville aristocrati-que, a des manières parisiennes.

On y dîne à huit heures. Amsterdam est plus "bourgeoise"; on dîne à sept. A Utrecht, on dîne à six; enfin, partout ail-leurs, l'heure du dîner est généralement cinq heures.

Auparavant règne la "bitteruur" (heure de l'apéritif). Tout bon Hollan-



Autre type de Hollandaise

daïs vient fumer un cigare à la table du café avant de rentrer dîner; la boisson favorite, celle qui arrive en première ligne est: "l'oude Klare", le vieux genièvre de Schiedam; à peu de distance vient le "catz" ou le "boonekamp" (curaço) et le "pomeran", ou l'oranjebitter (amers), l'absinthe ne se débite pas, la vente en étant interdite dans le royaume.

Le repas qui succède à ce prélude est copieux et varié. Le poisson forme la base

des menus; il est, d'ailleurs, excellent et généralement préparé à la sauce hollandaise, qui a fait école, d'ailleurs; je décernerai moins d'éloges aux légumes, lesquels, à l'instar, de la coutume anglaise, sont généralement étuvés, simplement et, partant, tout à fait insipides.

Presque partout la pomme de terre bouillie à l'eau est servie avec les mets, et, en fait, tient lieu de pain, ce qui explique l'extraordinaire raréfaction de cet aliment.

La Hollande ne possède guère de plats traditionnels; le summum de la courtoisie culinaire envers un hôte, consiste à lui faire manger des oeufs de vanneau "kievits eieren".

C'est surtout dans les cercles,—où les hommes reçoivent encore plus volontiers les étrangers que chez eux, sans doute parce que la réception y est plus décorative et plus somptuaire—qu'on vous offre l'oeuf de vanneau, signe de bienvenue; le kiviets eier, pour un clubman, c'est comme le "pied" pour un chasseur, le sur-

prême honneur envers l'hôte.

J'en ai goûté au Club Nautique de Rotterdam, et, à vrai dire, ces petits oeufs tachetés et grisâtre gros comme une noix, au contenu gélatineux, ne sont point désagréables au palais.

Il existe un protocole pour la cuisson et la dégustation; je vous le passe tel: l'oeuf doit être mis "à froid" dans l'eau et retiré quand celle-ci commence à bouillir. Pour le manger, une fois décortiqué, on l'écrase un peu dans le creux de la main et on l'avale, légèrement saupoudré de sel. Voilà la vraie formule.

Entre nous, ce qui me semble surtout faire la valeur de ce mets recherché, c'est sa rareté.

Le vanneau est un oiseau sauvage dont l'espèce disparaît; le gouvernement a dû réglementer la chasse aux vanneaux, et surtout aux oeufs de vanneaux qui, aujourd'hui, n'est plus tolérée que durant six semaines chaque année; aussi le prix de l'oeuf est-il de 20 à 30 cents la pièce, ce qui est plutôt élevé.





QUELQUES ANIMAUX INTE- RESSANTS.

Les exploiters de leurs salive... et autres produits naturels.

La Salangane.-- La Mante Religieuse

ON reste souvent confondu devant l'ingéniosité déployée par certains animaux dans le courant de leur existence journalière. Déjà à maintes reprises "La Revue Populaire", a fait défiler devant les yeux de ses lecteurs toute une catégorie de bêtes ou de bestioles qui tout en se servant des outils dont les a doués la nature, pourraient rendre des points à nombre d'ouvriers estimés dans les arts nécessaires.

Nous étudierons aujourd'hui une catégorie spéciale qui utilise la salive dans les constructions. Nous savons déjà que l'abeille par exemple en fait usage dans ses travaux de maçonnerie, et que, grâce à elle, elle transforme en ciment très dur la poussière impalpable des routes. Nous avons également vu nombre d'oiseaux l'utiliser dans la confection de leurs nids, enfin nous savons ce que peuvent en faire les chenilles après sa transformation en fils de soie.

Mais pour ces animaux, la salive n'entre que comme un adjuvant nécessaire pour lier, cimenter ou consolider les édifices, ceux dont nous nous occuperons en font un emploi exclusif et se servent des sécrétions de leurs glandes salivaires pour confectionner des nids entiers. Un des spécimens les plus curieux est sans contredit la Salangane.

Les Salanganes habitent surtout les îles de la Sonde, mais on en trouve aussi dans les montagnes d'Assam, dans le Nilgiris, dans le Sikkim et à Ceylan. Elles vivent autour des récifs et le long des côtes abruptes où viennent se briser les vagues. Elles confectionnent des nids célèbres, inexactement appelés "nids d'Hirondelles", dont on fait d'excellents potages, surtout en Chine et aux Indes, où on les vend fort cher, et sur la nature desquels on a longtemps discuté. On croyait autrefois que l'oiseau les fabriquait avec différents matériaux mucilagineux, des al-

gues notamment, flottant dans la mer. On sait depuis Bernstein qu'il n'en est rien et qu'ils sont formés par la salive même de l'oiseau.

“Nous ne devons pas nous étonner, dit-il, si tant d'opinions diverses ont eu cours au sujet de la provenance de la matière qui compose les nids des Salanganes. Tant que l'on se fiait aux récits d'indigènes ignorants et superstitieux, tant qu'on se contentait de comparer les caractères extérieurs de cette substance avec ceux d'autres matières complètement différentes, il ne fallait pas espérer la lumière sur ce point. On ne pouvait arriver à la vérité qu'en observant ces oiseaux en vie. A la vérité, cela est difficile; car ils nichent dans des cavernes sombres, plus ou moins impraticables, où le jour pénètre à peine. Heureusement qu'une espèce voisine, qui habite Java et qui est connue sous le nom de “Kusappi”, est assez facile à observer, car elle niche dans les lieux abordables, soit à l'entrée des cavernes, soit le long des falaises. Plusieurs fois, j'ai pu la voir construire son nid, ce à quoi je ne suis jamais arrivé pour la Salangane proprement dite.

La forme des nids comestibles (ceux de la Salangane proprement dite) est connue depuis longtemps. Ils ressemblent au quart d'une coquille d'oeuf, coupée suivant son grand diamètre. Ils sont ouverts par en haut, et le rocher contre lequel ils sont appliqués les cloisonne en arrière. Les parois du nid sont très minces. Le bord supérieur se prolonge et forme de chaque côté une sorte d'aile assez forte, qui maintient le nid appliqué contre le rocher. Ce nid est formé d'une matière translucide, blanchâtre ou brunâtre, et présente des stries transversales ondulées, disposées plus ou moins parallèlement les unes aux autres. C'est là la seule orga-

nisation qu'ils présentent. Les nids foncés, brunâtres et qui ont le moins de valeur, sont à mon avis des demeures anciennes où des petits ont été élevés; les blancs ont plus de valeur et sont les plus récemment construits. D'autres observateurs rapportent ces différents nids à deux espèces distinctes; mais comme je n'ai pu me procurer aucun oiseau pris dans un nid brun, je ne me hasarderai pas à trancher la question; on trouve d'ailleurs tous les degrés intermédiaires entre les nids blancs et les nids bruns; et tous présentent la même disposition, ce qui me fait croire qu'ils appartiennent réellement à une seule espèce. On rencontre des nids dont la face interne présente une disposition réticulée, résultant de la dessiccation et de la contraction de la substance employée; souvent aussi on rencontre des plumes enchâssées dans les parois.

C'est dans ces nids que la Salangane pond deux oeufs, rarement trois, d'un blanc éclatant.”



Le nid du Kusappi, variété de Salangane, ressemble extérieurement à celui que nous venons de décrire. Il en diffère cependant en ce sens qu'il est composé de tiges d'herbes. La matière gélatineuse sert simplement à relier entre eux les matériaux et à fixer le nid au rocher, aussi, est-ce à la partie postérieure qu'elle se trouve, notamment dans les deux ailerons qui protègent en arrière le bord supérieur.

Des savants naturalistes ont insisté sur le développement énorme des glandes salivaires, notamment des “sublinguales” et émis l'hypothèse que ce pourrait bien

être les organes de sécrétion de la substance qui forme le nid. Depuis la preuve en a été acquise.

Il sort de ces glandes un mucus épais, visqueux, qui vient s'amasser à la partie antérieure de la cavité buccale. Ce liquide ressemble assez à une solution saturée de gomme arabique. Il est tellement adhérent que si on tire un fil de la bouche de

traçant une sorte de fer à cheval qui, en durcissant, formera une base solide à la construction.

La Sallangane pose alors la charpente puis toujours à l'aide de sa salive elle élève les côtés en forme de parois stratifiées. Souvent, l'irritation des glandes est telles que quelques gouttes de sang se mêlent à la salive.



La Mante religieuse. En haut: Au vol. En bas: Au repos, et paquet d'oeufs.

l'animal et qu'on l'enroule autour d'un bâton on arrivera à vider toute la salive contenu dans la bouche et même dans les conduits excréteurs. Cette gomme se dessèche rapidement et ressemble en tous points à la matière qui compose les nids.

Lorsque l'oiseau bâtit son nid, il vole vers l'endroit qu'il a choisi, généralement une paroi lisse d'un rocher et coup sur coup il mouille la pierre avec sa salive en

La sécrétion est en rapport direct de l'alimentation de l'oiseau. Plus la nourriture est abondante plus les glandes sont propres à la sécrétion, au contraire elles se tarissent lorsque l'animal souffre de la faim.

Cette remarque explique pourquoi les Sallanganes bâtissent généralement leurs nids au cours des saisons qui sont les plus propices à leur nutrition.

A Java on chasse avec fureur les nids de Salangane qui se vendent à des prix exorbitants, mais ce sport est des plus périlleux, car ces oiseaux construisent généralement leurs nids dans des endroits inaccessibles. Il faut pour y accéder exécuter de véritables tours de force.



Le *Deutrochelidon Klechio*, un autre saliveur émérite, habite les Indes, l'Australie et l'Afrique. Cet oiseau ne construit pas son nid dans les rochers, mais bien sur les branches les plus élevées des arbres. Ce nid ressemble à celui de la Salangane, mais il est plus petit et moins profond, il ressemble à une petite coupe, et c'est à peine s'il est assez grand pour recevoir un oeuf. Les parois en sont minces comme du parchemin, formées de plumes, de lichens, d'écorces, reliées par la salive. Ce nid est si fragile que l'oiseau ne se pose pas dessus mais comme il est collé au-dessous d'une branchette, il se sert de cette brindille comme perchoir et de là couve l'oeuf unique qui s'y trouve.

Lorsque le petit est éclos il reste dans le nid, mais bientôt celui-ci se trouve trop étroit, aussi l'oiselet prend-il la place de la mère sur la branche immédiatement supérieure. Pour éviter tous les ennuis que pourraient lui causer cette situation anormale vis-à-vis des rapaces, l'oiseau à l'approche d'un danger, se met en boule, se hérisse et grâce à sa couleur brune se confond avec le feuillage environnant et échappe ainsi aux serres de ses ennemis.



Beaucoup d'autres animaux utilisent pour leurs industries un produit de sécrétion de leur corps autre que la salive.

C'est aussi le cas de la Mante Religieuse, qui fabrique une sorte de capsule pour ses oeufs; profitons-en pour résumer l'histoire de cette curieuse bête.

La Mante ne manque pas d'élégance, bien que d'aspect un peu "excentrique" au premier abord. Sa taille est svelte; ses longues ailes de gaze sont du plus beau vert et son fin museau, porté par un long cou, lui donne l'air espiègle. Seule de tous les insectes, elle dirige son regard dans tous les sens, inspectant sans cesse le environs. Cette mobilité de la tête donne à l'insecte un air étrange qui est encore augmenté par la présence de ses longues pattes et surtout celles de la paire antérieure que l'animal est obligé de tenir constamment pliées.

La Mante se tient en général sur les plantes basses, immobile et se contentant de tourner la tête de droite et de gauche. Tous ceux qui l'ont vue ainsi ont été frappés de son aspect; avec sa longue robe de gaze, son attitude recueillie et ses pattes de devant relevées comme dans une fervente prière, elle a tout à fait l'air d'invoquer le ciel. Aussi, dans tous les pays, l'imagination naïve des peuples a voulu voir dans cette attitude un acte de piété. Les Grecs l'appelaient déjà le Devin, le Prophète. Les Hottentots et les Nubiens la considèrent comme un dieu tutélaire et, en Europe, on l'appelle partout "Prie-Dieu"; en Languedoc, c'est "lou Prégodion", et, au Portugal, le "Louva-Deo". — "Saint François-Xavier, dit une légende monacale, ayant aperçu une Mante tendant les deux bras vers le ciel, la pria de chanter les louanges de Dieu; sur quoi l'insecte entonna aussitôt un cantique des plus édifiants". Pison, dans son "Histoire naturelle des Indes occidentales", appelle les Mantes "Vates", et parle de cette superstition propre aux chrétiens aussi bien

qu'aux païens, qui les nomment prophètes ou devins. L'habitude qu'ont aussi les Mantès d'étendre en avant tantôt une patte ravisseuse, tantôt l'autre, et de garder longtemps cette position, a fait croire en outre qu'elles indiquaient le chemin aux passants. "Cette bestiole est réputée si divine, dit Mouffette, que si un enfant lui demande sa route, elle lui montre la véritable, en étendant la patte, et le trompe rarement ou jamais. Ces poses bizarres ont valu aux Mantès beaucoup de leurs noms épécifiques, qui veulent dire devin, suppliant, priant, etc." La science a en quelque sorte consacré la légende, en donnant à l'animal qui nous occupe le nom de Mante religieuse, "Mantis religiosa".

Malgré son nom et son aspect mystique, la Mante est un des insectes les plus féroces de nos champs; c'est un véritable bandit, qui passe son existence à semer le carnage parmi les bestioles à six pattes qui l'environnent. Si elle ne remue pas c'est dans le but de laisser celles-ci s'approcher et si elle tient ses pattes relevées c'est pour être toute prête à la capture. Ces pattes antérieures, sont en effet ses instruments de mort. La hanche en est d'une longueur inaccoutumée, pour permettre de lancer rapidement à luoïn le véritable piège à loup qu'elle porte à l'extrémité. Ce piège est formé de deux parties; la cuisse sorte de scie à deux lames parallèles, laissant au milieu une gouttière, et la gauche scie également double mais à pointes plus fines qui se replie sur la première. La gauche se termine par un croc très aigu en la pointe. En somme ce sont de fortes tenailles très meurtrières pour les doigts imprudents qui s'y laissent prendre. Au repos elles sont repliées sous la poitrine; mais viennent à passer une proie, le traquenard, déployé en un clin d'oeil,

est projeté sur elle, puis brusquement refermé: l'insecte est pris, broyé et, malgré sa force, ne peut plus échapper; le drame est poignant dans sa rapidité, et par le "broyage" de la victime dont on entend craquer la carapace de chitine.

Il est extrêmement curieux de suivre le combat de la Mante et du Criquet lorsqu'un de ceux-ci tombe par hasard à sa portée.

À la vue de l'insecte qui s'est étourdiement approché, la Mante, secouée d'un soubresaut convulsif, se met soudain en terrifiante posture. Une commotion électrique ne produirait pas effet plus rapide. La transition est si brusque, la mimique si menaçante, que l'observateur novice hésite, ou a devant soi, à l'improviste, une sorte d'épouvantail, de diabolotin chassé hors de sa boîte par l'élasticité d'un ressort.

Les élytres s'ouvrent rejetées de côté; les ailes s'étalent dans toute leur ampleur et se dressent en vaste cavier qui domine le dos; le bout du ventre se convolute en crosse et remonte, puis s'abaisse et se détend par brusques secousses avec une sorte de souffle, un bruit de puf! puf! rappellent celui du dindon qui fait la roue.

Fièrement campée sur les quatre pattes postérieures, immobile dans sa pose étrange, la Mante surveille l'acridien le regard fixé dans sa direction, la tête pivotant un peu à mesure que l'autre se déplace; la Mante veut terroriser, paralyser d'effroi la puissante venaison, qui non démoralisée par l'épouvante, serait trop dangereuse.

Le criquet voyant se dresser devant lui un spectre les crocs en l'air prêt à s'abattre, se sent en face de la mort et il ne fuit pas lorsqu'il en est temps encore. Lui qui bondit si aisément, reste en place, stupide ou même se rapproche comme ces

oiseaux magnétisés par les yeux fascinateurs du serpent. Arrivé à portée, deux grappins s'abattent sur lui, des griffes le harponnent, les doubles scies se referment, enserrant. Vraiment le malheureux proteste: ses mandibules mâchent l'air, ses ruades fouettent à vide. Il faut y passer. La Mante replie ses ailes, reprend sa

les coqs, et les paris s'engagent furieux sur les combattants.

Le nid de la Mante mérite attention, il se compose d'une sorte de gâteau de couleur blonde accolé sur les souches des vignes, les pierres, le bois, les tiges sèches des herbages et les brindilles d'arbrisseaux.



Nid de la Salangane (improprement appelé "nid d'Hirondelle").

pose normale et le repas commence.

Les Mantes au moment où elles sont remplies d'oeufs, sont même entre elles de fort mauvaises camarades, et souvent se livrent des duels sanglants, et le plus souvent le vaincu sert de repas au vainqueur.

En Chine on profite de cette humeur belliqueuse pour organiser des combats de Mantes, comme on agit en Angleterre pour

La Mante construit surtout avec de l'air, éminemment apte à protéger le nid contre les intempéries. Elle rejette une composition gluante analogue au liquide à soie des chenilles, et de cette composition amalgamée avec l'air extérieur, elle produit l'écume. Elle fouette son produit comme nous fouettons le blanc des oeufs, pour le faire gonfler et mousser. L'ex-

trémité de l'abdomen, ouverte d'une longue fente, forme deux amples cuillers latérales qui se rapprochent, s'écartent d'un mouvement rapide, continu, battent le liquide visqueux et le convertissent en écume à mesure qu'il est déversé au dehors. On voit en outre, entre les deux cuillers bâillantes, monter et descendre, aller et venir, en manière de tiges de piston, les organes internes, dont il est impossible de démêler le jeu précis, noyés qu'ils sont dans l'opaque flot mousseux.

Dans les campagnes, le nid de la Mantre porte le nom de "tigno", et les paysans le considèrent comme très apte à guérir les engelures; il suffirait même d'en avoir un sur soi pour être préservé du mal de dents.

C'est ordinairement vers le 10 juin que se fait l'éclosion. Les nouveaux-nés glissent sur les lames médianes et sortent au dehors. Mais combien ils sont différents des adultes! La tête est opalescente et obtuse; sous une tunique générale, on voit de gros yeux noirs. Les pièces de la bouche sont étalées contre la poitrine et les pattes sont collées au corps, d'avant en arrière. Cet emmaillotage est évidemment destiné à protéger la jeune larve des injures des coques vides et des voies tortueuses qu'il leur faut traverser.

Cette "larve primaire" ne reste pas longtemps à cet état. "Sous les lamelles

de la zone de sortie, les larves primaires se montrent. Dans la tête se fait un puissant afflux d'humeurs qui la baïllonnent, la convertissent en une hernie diaphane à continuels palpitations. Ainsi se prépare la machine de rupture. En même temps, à demi engagé sous son écaille, l'animalcule oscille, avance, se retire. Chacune de ces oscillations est accompagnée d'un accroissement dans la turgescence céphalique. Enfin le prothorax fait gros dos, la tête s'infléchit fortement vers la poitrine. La tunique se rompt sur le prothorax. La bestiole tiraille, se démène, oscille, se courbe, se redresse. Les pattes sont extraites de leurs fourreaux; les antennes, deux longs fils parallèles, se libèrent semblablement. L'animal ne tient plus au nid que par un cordon en ruine. Quelques secousses achèvent la délivrance. Voilà l'insecte avec sa véritable forme larvaire. Il reste en place une sorte de cordon irrégulier, une nippe informe que le moindre souffle agite comme un frêle duvet. C'est, réduite à un chiffon, la casaque de sortie violemment dépouillée."

À peine sorties du nid, les jeunes larves sont en butte à une multitude d'ennemis, parmi lesquels les Lézards et les Fourmis sont particulièrement à citer. Quant à elles, on n'a pu encore savoir à quels animaux ou à quelles plantes elles empruntaient leur nourriture. C'est un intéressant point d'interrogation.





LA CULTURES DES PLANTES SOUS MARINES

Le probleme de l'alimentation resolu par la culture de la flore aquatique.

LE long des côtes rocheuses des îles ou des continents, poussent une infinité d'algues dont les espèces innombrables s'élèvent dit-on à plus de 15,000. Ces plantes vivent dans l'eau, dans les mêmes conditions que sur la terre, et suivent absolument les mêmes phases de végétation. Elles constituent à elles seules les éléments de nutrition d'une multitude de poissons et autres animaux marins.

Cette flore sous-marine qui affecte la forme des forêts les plus considérables, s'étend surtout du côté des îles Aléoutiennes, sur les bords du Pacifique, dans l'Amérique du Nord et du Sud, et va s'éteindre à peu près à hauteur de la Terre de feu. Cette immense étendue d'algues et de plantes diverses contient à elle seule des propriétés nutritives plus considérables que les champs les plus étendus et les plus prospères de la surface du globe.

Chaque tonne de cette production sous marine représente une force potentielle de

nourriture susceptible d'entretenir des millions de personnes.

Certains industriels doublés de savants s'étant plus à analyser cette végétation inconnue, furent stupéfaits du résultat obtenu et n'hésitèrent pas à s'adonner à une étude sérieuse de ces plantes, avec lesquelles il était possible de résoudre le problème très ardu de l'alimentation à bon marché.

Vers 1835, les îles Britanniques en donnèrent l'exemple, et plusieurs usines se fondèrent dans les environs de Seituete, Cohasset, Plymouth Harbo, et White Horse Beach, dans le Massachusset et le New Hampshire. Cette industrie prospéra, prit une certaine extension, et bientôt il fut avéré que la préparation de la "mousse écossaise", donnerait les meilleurs résultats.

En s'occupant sérieusement de l'utilisation de ces produits négligés par les autres populations côtières, la Nouvelle Angleterre ne tarda pas à réaliser un bé-

néfice annuel de \$25,000 à \$30,000. D'un autre côté, les consommateurs s'habituèrent à cette nourriture particulière, à laquelle ils découvraient chaque jour des propriétés nouvelles et bienfaisantes, ainsi qu'un goût extrêmement délicat. Malheureusement la routine ne permit pas à cette industrie de prendre tout le développement indispensable et c'est ce qui entraîna la chute de cette innovation appelée à rendre d'immenses services à la société.

tes est regardée comme une des plus profitable de l'empire et on évalue à \$160 par acre la valeur annuelle du terrain livré à ces travaux. Cette considération a ouvert les yeux du gouvernement qui n'a concédé la location de ses terrains maritimes qu'aux personnes jouissant de la meilleure notoriété et du désir d'arriver à une solution. On comprendra aisément quelle peut être la concurrence dans la demande, et le désir d'arriver aux meilleurs résultats pour ceux qui ont eu la



Des bambous sont plantés pour servir de tuteurs.

Seuls les orientaux ont compris tout l'avantage qu'ils pouvaient retirer de cette végétation marine, et sur les côtes de la Californie, dans le voisinage de Monterey, les Chinois et les Japonais entreprirent la culture d'une quantité considérable de plantes connues sous le nom scientifique de "véroniques bécalunga" rouges, dont ils continuent à faire un commerce important.

Au Japon, ces aliments sont d'un usage courant et tendent à se faire jour à travers l'Europe. La culture de ces plan-

chance d'être parmi les élus.

On trouvera tout au long dans le bulletin des Etats-Unis, la façon de cultiver et de préparer la "véronique" pour les besoins de la table. Dans le courant d'octobre et de novembre, des perches de bambous sont préparées pour servir de tuteurs aux plantes sous marines et sont embarquées à bord de bateaux spéciaux. Ces bateaux s'avancent ensuite dans la baie et cherchent les endroits de profondeurs accessibles pour permettre aux équipes qui les montent de se livrer au

travail de pose. Les ouvriers, des femmes en général, se mettent à l'eau jusqu'à la ceinture et disposent les tuteurs de façon à former des points d'appui aux plantes marines qui sans cela flotteraient au gré des flots. Comme les pampres d'une vigne sauvage, les lianes s'accrochent à ces abris placés à leur portée, les entourent, les enlacent, et se développent avec beaucoup de rapidité. C'est ainsi qu'en trois ou quatre mois elles atteignent leur degré de maturité ce qui aurait exigé 8 ou 10 mois, si elles avaient été laissées à leur bon vouloir. Elles sont alors cueillies, nettoyées et préparées de diverses façons, et les ouvriers eux-mêmes déclarent que leur dégustation est aussi agréable que nutritive. Rien qu'avec une seule de ces espèces les Japonais réalisent par an un bénéfice de \$300,000.

Avec le "mucilage", sorte de colle de mer, dont les Japonais s'occupent d'une façon spéciale et qu'ils expédient dans toutes les parties du monde civilisé, ils arrivent à des résultats fabuleux. On s'en rendra compte d'après les chiffres qui suivent. En 1903 il y avait au Japon 500 établissements s'occupant de la fourniture de ce produit, et fournissant environ 3,000,000 de livres, ce qui représentait par an \$750,000. En ce qui concerne les plantes nutritives, elles sont cueillies sur les rochers, de mai à octobre, et elles sont vendues aux manufactures à des prix variant de 6 à 9 cents la livre. Dans les usines elles sont nettoyées, blanchies, rendues à moitié transparentes et à leur sortie elles sont employées au point de vue

culinaire, comme soupes, légumes, ragoûts ou sauces.

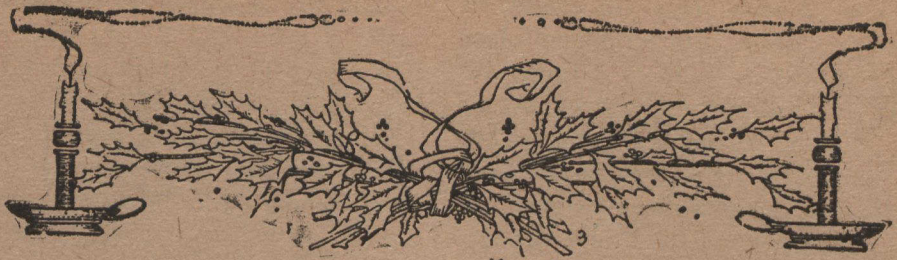
Aux États-Unis, leur usage est constant pour tout ce qui réclame l'emploi de la gélatine, charcuterie, pâtisserie et desserts. Au point de vue propreté elles remplacent avec avantage les produits animaux basés sur le même principe. Leur emploi est d'ailleurs aussi varié qu'utile, que ce soit dans la teinture, dans la préparation des étoffes de soie, dans la clarification des vins, de la bière ou de café et dans la fabrication du papier.

En Hollande leur emploi est fréquent dans les fabriques d'alcool, et si on veut aller plus loin encore on trouvera que ces ferments sont employés jusque dans les laboratoires bactériologiques.

Ce n'est pas seulement sur les côtes du Pacifique que ces plantes peuvent être cultivées, mais aussi sur les bords de l'Atlantique, où des espèces différentes, mais de réelle valeur ont été observées. Selon les climats les espèces diffèrent, mais leur prix reste le même, et leur culture sera toujours un produit rémunérateur. Au point de vue rendement, la soude sera toujours ce qui fournira un bénéfice certain à tous ceux qui voudront se donner la peine de procéder à la cueillette des plantes sur nos côtes.

Il est donc parfaitement évident que l'utilisation d'une simple parcelle des végétaux que nous fournit l'océan, dédommagerait amplement les gens avisés qui prendraient à cœur de chercher à favoriser la production, et qui se donneraient la peine d'en connaître les principes et de les propager dans l'industrie.





LE PIGEON COMESTIBLE

Comment on l'engraisse. -- D'ou il vient. --
Aperçus financiers.

L'HOMME est vraiment un insatiable, dont les appétits croissent au fur et à mesure qu'il avance dans ce qu'il est convenu de dénommer la "civilisation." D'aucuns jettent les hauts cris et déclarent péremptoirement que la "période gastronomique" actuelle, marque le "point de chute", dans l'immense trajectoire que décrit depuis des siècles, notre pauvre société. Les "végétariens" surtout, ne peuvent accepter froidement cette débauche de chairs savoureuses qui ornent les tables des gourmets. Ils protestent avec énergie contre le massacre journalier de tous les animaux en général, mais surtout contre le "goût pervers" du public en faveur des volatiles. Ils arrosent copieusement de leurs larmes les poulets rôtis ou "marengo", les poulardes truffées du Mans, les perdreaux aux choux et sanglottent sur le pigeon aux petits pois. Ils remontent jusqu'à l'antiquité Romaine pour nous prouver que ces pantagruéliques massacres des

animaux innocents est un signe certain d'une décadence prochaine, et jettent à la figure des amateurs de bonnes choses l'exemple de Vitellius, et de ses succédanés.

Or, il faut bien constater que ces diatribes, pour aussi violentes qu'elles puissent être, n'effleurent même pas l'épiderme des Brillat-Savarin, du XIXe siècle, et qu'ils n'en continuent pas moins à rechercher parmi la faune sauvage ou domestique, les spécimens qui pourront charmer le palais des dégustateurs.

La France surtout dont la renommée au point de vue culinaire est pour ainsi dire mondiale, tient pour le moment le record dans ce genre de recherches, et une véritable "industrie" s'est depuis peu érigée dans la capitale, en vue de fournir aux amateurs de "bonne chère" les mets délicats dont ils paraissent si friands.

Je ne veux pas parler ici des artistes culinaires qui en s'emparant de la matiè-

re première fournie dans les conditions les plus favorables, confectionnent dans leur laboratoire ces ragouts délicats, ces repas exquis, qui portent "au summum" la réputation de la cuisine française, j'entends dans cet article très court, faire connaître aux lecteurs de la "Revue Populaire" dans quelles conditions ces matières premières sont préparées, mises au point, avant de passer dans les casseroles de nos modernes Vatel.

Nous étudierons aujourd'hui le "pigeon", dont l'élevage constitue une véritable industrie.

Notre bon roi Henri, quatrième du nom, qui fut en même temps qu'un monarque vert galant, un furieux amateur de la table, préconisait le temps où chaque paysan pourrait "mettre la poule au pot tous les dimanches".

Ce temps béni n'est pas encore arrivé pour les Français, mais si le poulet est un luxe que le bourgeois aisé est presque seul à s'offrir, il n'en est pas moins vrai que d'après la statistique, chacun de nous mange à peu près un pigeon par an.

Cette proportion qui au premier abord semble n'avoir rien d'exagéré produit cependant, pour la France seulement, un chiffre imposant, si on se livre à un petit calcul fort simple et cependant fort exact. La consommation pigeonnrière s'établit en France autour de 35 à 36 millions de têtes. Rien qu'aux Halles Centrales de Paris, les entrées annuelles comptent un million de kilos, ce qui fait à raison de 300 grammes par tête, une demande "Parisienne" de 3 millions, 300,000 pigeons par an.

Cette avalanche de volatiles sur le marché devait tout naturellement émouvoir ceux dont la spécialité consiste à se préoccuper des produits comestibles, et de là à

exercer sur le pigeon un traitement semblable à celui de l'oie, du canard ou de l'ortolan, il n'y avait qu'un pas. Certains industriels ont donc entrepris l'engraissement systématique du pigeon. Le mot "industrie" qui semble peut être un peu excessif dans cet ordre d'idées, ne perdra rien de sa valeur si nous comptons que certains établissements préparent pour la vente jusqu'à un million et demi de pigeons durant cinq à six mois, principalement de mai à juillet.

Le principe adopté pour l'engraissement du pigeon, est copié dans ses grandes lignes sur le mode déjà employé pour les oies ou les canards dans le midi de la France, surtout dans la région du sud ouest comprise entre Toulouse et Bordeaux. La privation d'exercice, l'obscurité, et le gavage soigneusement dosé.

Les pigeonceaux de vingt-cinq jours arrivent de leur lieu d'origine dans de grandes caisses à claire-voie et de suite ils sont isolés dans un pigeonnier spécial dont les compartiments sont privés de lumière. Pendant un jour et une nuit les ophélins attristés restent dans leur sombre cachot sans boire ni manger, et puis au lendemain matin, sonne l'heure du festin.

C'est là que surgissait la difficulté, car le bec du pigeon très tendre ne permettait pas comme pour les gros volatiles l'introduction d'un appareil spécial de gavage, on a donc copié la nature, et le résultat a été concluant.

Chacun sait qu'au nid, les parents des pigeonceaux distribuent de bec à bec la bienfaisante pâtée. Dans les maisons d'engraissement on ne procède pas autrement et c'est de la bouche de l'opérateur au bec du jeune pigeon que passe la nour-

riture. Dans un baquet plat se trouve le mélange savant de deux tiers de millet du Danube et du troisième tiers en graines de lentilles et de blé. Un homme sort un affamé d'une cage et le passe au gaveur; aussitôt celui-ci saisit le corps de l'osielet de la main gauche, tandis que de la main droite il presse sur les commissures du bec pour l'entrouvrir. En même temps que ses mains sont ainsi occupées, notre gaveur aspire à pleine bouche dans le baquet, la ration nutritive du pigeonneau, puis il entoure de ses lèvres le bec avide et tout d'un coup, il lui insuffle jusqu'au gésier la pitance alimentaire.

sur un pesage raisonné et fréquent on a pu déterminer en moyenne une augmentation de 10 grammes par jour pour chaque pigeon soit 40 à 50 grammes pendant la période complète, et le prix de cet engraissement est insignifiant car il ne coûte qu'un cinquième de centin par jour pour chaque animal.

Par cet aperçu très rapide on pourra facilement se rendre compte du rendement obtenu par l'industrie de la suralimentation du pigeon. Il y a là au point de vue économique un point sérieux à étudier et des sommes importantes à réaliser pour celui qui s'adonnerait à ce travail des



Comment on gave les pigeons: le gaveur se remplit la bouche de grains, puis, écartant de force le bec du volatile, lui insuffle la pitance réglementaire.

Si le repas manque de formes, il est toujours copieux autant que rapide, puisqu'un gaveur habile arrive à nourrir 800 pigeons à l'heure. D'ailleurs, tout va vite dans cette industrie, les oiseaux ne séjournent pas longtemps dans leur volière. Le premier jour ils subissent deux gavages, un le matin, l'autre le soir, le lendemain et les jours suivants un seul gavage, si bien qu'au bout de 3 à 5 jours de ce régime de suralimentation, l'engraisement est suffisant, la victime est à point pour le sacrifice.

D'après les observations faites, basées

plus lucratives. Toutefois, je m'empresse d'ajouter qu'il serait profondément intéressant dans cet ordre d'idées de ne pas être obligé d'avoir recours à l'étranger pour se procurer les sujets.

C'est là un point noir dans l'industrie française, qui n'a pas assez tenu compte de la production nationale. Je prends par exemple les éleveurs des environs de Paris, de Lyon, de Picardie ou autres provinces, et je me demande pourquoi ils vont demander à la Belgique et à l'Italie les volatiles qu'ils pourraient trouver chez eux s'ils voulaient s'en donner la peine.

J'estime que la France est assez vaste et qu'il y a assez de grains dans les meules pour assurer l'élevage de ces oiseaux. Je ne veux pas ici me placer sur un point de vue national, mais simplement au point de vue financier, or c'est un fait indéniable et les entrées douanières peuvent en faire foi, il appert que sur 35 millions de pigeons consommée en France, 10 viennent de l'étranger, soit 8 millions de Belgique et 2 millions d'Italie. En 1912 la France a acheté pour \$1,800,000 de pigeons étrangers. Considérons que chaque oiseau représente environ 3 centins $\frac{1}{2}$ de transport, et qu'il faut payer en douane \$4 par 100 kilos, nous arriverons à cette

conclusion c'est qu'un pigeon né en France, engraisé et vendu en France économisera rien que par la réduction de frais de transport et la suppression des frais d'entrée, de 4 à 5 centins par tête, ce qui est appréciable vu la quantité.

Il y a là à notre avis une question sérieuse à creuser pour les éleveurs Canadiens et j'estime qu'il y aurait fort à faire pour des industriels qui voudraient s'occuper sérieusement de la colombophilie, le pigeon étant, on le sait, un mets fort apprécié et qui pourrait devenir par ce procédé fort simple un comestible de choix sur nos marchés.

L'ÉTANG D'IS

L'Océan qui blanchit et tourmente sans trêve,
De son puissant remous l'Anse des Trépassés
Re foule à chaque flux les sables, entassés
Comme un rempart mouvant au sommet de la grève.

Mais non loin de la dune où glisse, rare et brève
L'ombre des goélands par l'orage chassés
Sommeille l'étang d'Is, dont les reflets glacés,
Au creux du val désert, font un miroir de rêve.

Une antique légende a celé le secret
De la ville coupable en son linceul discret.
Que le roseau ffileux effleure de sa lance...

Dans la houle du vent qu'embaument les ajoncs,
Seul, s'élève parfois et trouble le silence
Un cri d'oiseau pêcheur errant parmi les joncs.

X.



LA CONGAÏE

LA femme annamite—la “congaïe”—est, de toutes les Eves d'Asie, celle qui se rapproche le plus, par son rôle social et affectueux, de ses soeurs d'Europe. Et cela est d'autant plus surprenant que les hommes de sa race ont subi près de quinze siècles l'asservissement à leur grande voisine la Chine ; qu'ils se sont efforcés de copier ses arts, ses moeurs, ses traditions, et qu'ils sont restés imbus—malgré leur moquerie apparente — d'un obséquieux respect pour l'ancien maître, dont ils ne parlent jamais autrement — fût-ce même d'un cooli — qu'en disant “monsieur le Chinois”.

Il a donc fallu à la “congaïe” une force d'âme extraordinaire ou un amour éperdu de l'indépendance pour échapper aux conditions humiliantes des femmes chinoises qui vivent retranchées du monde, dans le morne esclavage du gynécée.

C'est surtout à l'empereur Ming, de la dynastie mongole (quinzième siècle) que la femme annamite doit son émancipation. C'est lui qui édicta—après une rébellion sanglante de l'Annam, provoquée par une princesse—que les hommes laisseraient pousser leur chevelure, tandis que les femmes porteraient culotte et conformeraient leur façon de vivre aussi strictement que possible à celle du sexe fort.

Ne pouvant encager les congaïes, ce misogyne-chinois espérait diminuer leur dangereux prestige en les déféminisant. Mais l'empereur Ming se trompa.

Au lieu de les avilir, il les affranchit et leur conféra, bien malgré lui, cette égalité des sexes tant convoitée par nos suffragettes d'aujourd'hui. Car la congaïe n'enfile pas seulement le même pantalon que l'homme ; elle chique, comme lui, du bétel, boit le thicoum-tehoum, fume pipes et cigarettes, prend part à toutes les corvées masculines, balaie les routes, pousse les sampans, porte les fardeaux, repique les rizières, dans une telle liberté de gestes qu'il est presque impossible à un oeil européen de la différencier de son frère de race.

Elle a sa place à table, ou plutôt autour du plateau familial, son nom sur les tablettes ancestrales, sa voix au chapitre, la disposition entière de sa fortune et souvent aussi celle de son mari.

Active et intelligente, elle vend, achète, tient boutique et restaurant, prête à la petite semaine et même à la petite journée, intente des procès, court chez les avocats, se présente au tribunal français, et cela sans avoir besoin d'une autorisation spéciale de son mari.

La congaïe peut divorcer à son gré, convoler en d'autres noces et même se

marier temporairement avec un homme de son choix — de préférence un riche étranger, Français ou Chinois — à condition seulement que son époux en titre consente à cette location et qu'il en résulte un avantage pour la famille.

A vrai dire, la congaïe — certaines métisses de Chinois exceptées — n'est pas jolie. Mais elle est agréable pour sa bonne humeur, sa gaieté provocante, son corps frêle, souple, charmant, et elle nous émeut par ses superstitions puérides et l'ingéniosité saugrenue de son âme.

Rien de plus drôle qu'une réunion de congaïes en visite.

Dehors, devant la maison, on devine déjà leur présence à la rangée de brodequins minuscules et à la herse des parapluies en papier huilé.

En dedans, elles sont assises. Comment dire?... vous savez bien, dans cette posture qui vous donne l'impression qu'elles vont se casser en deux et piquer de la tête dans les plats. Car tout autour, sur la natte en paille de riz, c'est un étalage de petits bols grands comme des coquetiers, de canettes en faïence bleue, des cuillères en porcelaine, de théières, de baguettes laquées et d'une quantité de soucoupes où nagent, dans une sauce brune, toutes sortes de viandes et de légumes coupés d'avance en tout petits morceaux.

Quant au riz, il se mangera grain par grain, avec des bâtonnets qui feront de loin sur la porcelaine, le bruit d'une école de tricotage. Et l'on gloussera, on miaulera, on minaudera, on se fera des saluts, des remerciements, des simagrées; puis, on s'essuiera doigts, bouche et nez avec un petit carré vert découpé dans une grande feuille de bananier que l'on lancera après usage, roulé en tampon, dans la rue.

Alors, avec des airs de chattes béates,

on fouillera dans ses coques lustrées et l'on en tirera, caché sous la chevelure noire — tabatière peu encombrante — des fleurs de tabac blond que l'on fumera dans des pipettes de poupée.

Quand la nappe est débarrassée, les coquettes d'entre les congaïes attireront à elles leur coffret à fard, qui les précède, porté par un serviteur dans tous leurs dé-



Une Congaïe de Saïgon

placements; elles en ouvriront la serrure de prison avec une énorme clef attachée à une ficelle autour du cou, elles déploieront les panneaux différents, ouvriront de mystérieux tiroirs, et, longtemps, elles resteront là, accroupies devant leur ronde image qui se reflète dans le miroir.

D'autres, plus industrieuses, se mettront à coudre. Elles ne sont guère adroites et ne savent pas, comme leurs cousi-

nes chinoises, broder chimères et papillons fabuleux, autrement que dans leurs cervelles.

Tout ce qu'elles peuvent faire—et encore celles d'entre elles seulement qui sont allées en classe au couvent de la Sainte-Enfance—tout ce que les congaises peuvent confectionner, ce sont de petits vêtements en soie de toutes couleurs, on dirait de ces costumes d'arlequins dont elles pareront leurs "gnos" (petites) les jours de fête.

Elles cousent de très loin, avec de longues, longues aiguillées, et, afin que l'étoffe ne bouge pas, on la tient pincée entre les orteils de son pied de "giao-chi", comme entre les pinces d'un homard.

Quelquefois, il y a une musicienne parmi ces dames.

L'instrument est une espèce de cithare qui serait un peu violoncelle. Les cordes les plus fines sont en soie, la plus grosse en cuivre, et cette dernière aussi se manoeuvre avec l'orteil du pied droit. Six notes seulement reviennent toujours, six notes savamment orchestrées pour ne donner que des sons faux.

Puis, quand on estime qu'on vous a as-

sez agacé les oreilles et raclé les nerfs, on s'arrête sur une discordance suprême, cependant que toutes les chattes tombées coques contre coques, unissent leurs compliments et un plain-chant de gouttière...

Il n'y a pas de plus tendre mère que la congaise.

Jamais, comme les Chinoises, elles ne jettent leurs enfants aux cochons, et, quand les très pauvres consentent à les vendre à une voisine fortunée, c'est parce qu'elles voudraient pour leur descendance une existence meilleure.

La mère annamite nourrit toujours son enfant elle-même et souvent durant des années. Quand il est petit, on le porte à cheval, dans l'ensellure de la hanche ; quand il est plus grand, la mère l'asseoit par terre, devant elle, accroupie, et il tète comme un jeune animal.

Et quelle touchante image que celle d'une mère embrassant son petit ! Elle ne l'embrasse pas comme chez nous—le baiser est inconnu en pays d'Annam— mais elle le serre contre elle, applique son nez contre sa peau, et, narines écarquillées, paupières closes, elle le renifle, elle le respire longtemps, longtemps, comme la plus enivrante des fleurs.





Science Populaire

LES CHEVEUX ET LA MUSIQUE

QU'ON se rassure. Ceci n'est point une thèse non plus que la traduction d'un chapitre d'Aristote. Le chapitre des chapeaux suffit à la gloire du célèbre philosophe et nous craindrions de perdre haleine dans notre péroration. si nous voulions démontrer, avec preuves à l'appui, que la musique conserve leurs cheveux à ceux qui la pratiquent ou que la chevelure prédispose certains individus à l'exercice de musique.

Nous désirons seulement rechercher si les musiciens figurent dans leurs portraits avec ou sans cheveux et s'il est raisonnable de continuer à croire qu'on doit fatalement écrire de la musique ou en exécuter parce qu'on est doté d'une chevelure absalonienne.

Cependant, notre tâche va se trouver abrégée, la musique étant un art essentiellement moderne. Il est bien certain qu'on a fait de la musique dès les âges les plus éloignés de nous et qu'Adam et Eve ont émis les "sol" et des "ré" sans s'en douter, comme M. Jourdain parlait en prose; mais la musique, enrichie de toutes ses ressources, ne date guère que de deux siècles. Aux XVe et XVIe siècles, les compositeurs négligeaient de se faire "portraicturer" et les effigies des plus célèbres d'entre eux sont rares. Elles n'abondent qu'à partir du XVIIIe siècle, à

l'époque où, malheureusement, il nous est impossible de poursuivre nos investigations.

Et pourquoi, direz-vous? Parce que la perruque commence à apparaître dans la mode et que tous les musiciens dont les noms nous ont été conservés sont pourvus

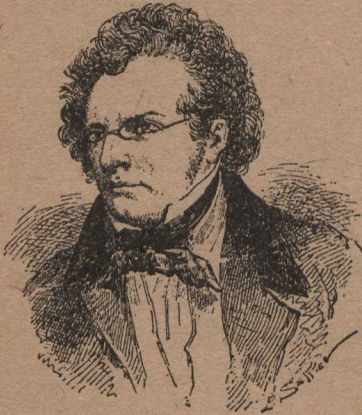


David.

de cet encombrant "ajustement". Comme nous ne voulons pas être dupes, nous abandonnerons les porteurs de perruques des siècles passés pour réserver notre attention aux compositeurs du XIXe siècle, et à ceux seulement qui ont déjà quitté cette vallée de larmes.

Le père de la musique moderne, le

grand Beethoven, avait une chevelure magnifique, à vagues tumultueuses, à mèches ourlées et capricieuses qui donnaient à sa physionomie un caractère de puis-



Schubert.

sance qui semble correspondre à son immense talent.

Cimasora, Dalayrac, Lesueur, étaient pourvus de belles chevelures, roulées ou frisées à la mode d'alors. Dans le beau portrait d'Ingres, du Musée du Louvre, Chérubini est représenté avec des cheveux d'un beau gris, naturellement bouclés; Méhul, l'auteur de "Joseph" et du "Chant du départ", a le visage orné de longues "anglaises" qui encadrent joliment ses traits.

Spontini et Boieldieu, même dans leur vieillesse, sont copieusement doués au point de vue capillaire. Auber a dû avoir des cheveux dans sa jeunesse, mais les dernières effigies qu'on a conservées de lui le représentent avec un petit "toupet" qui pourrait bien cacher quelque subterfuge et coquetterie. Weber, au front tragique, à l'allure si romantique, devait porter les cheveux longs, mais, à la manière dont il les disposait, je crois deviner des éclaircies au sommet du crâne.

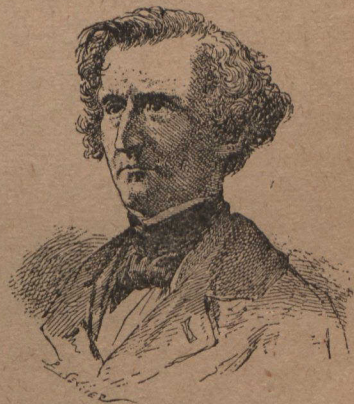
Arrêtons-nous ici. Voilà un chauve ! C'est Hérold qui, quoique mort très jeune, ne devait posséder que juste ce qu'il convenait de cheveux pour laisser croire que la nature ne l'avait pas complètement oublié.

Schumann, Rossini, Meyerbeer, étaient chevelus. Schubert avait les cheveux drus et frisés et je m'imagine volontiers, en examinant son portrait, qu'il devait les avoir durs et rebelles.

Donizetti, Halévy, Bellini étaient chevelus. Berlioz portait une des chevelures les plus caractéristiques qu'on pût voir; elle avait l'apparence, tantôt d'un roc inaccessible, tantôt d'une vague furieuse, suivant que la tête était relevée ou baissée.

Mendelssohn, Félicien David, Listz, avaient de beaux cheveux, Listz surtout, qui les a conservés jusque dans sa vieillesse.

Wagner avait adopté une coiffure qui



Berlioz.

accentuait la carrure de sa tête; les toques de velours qu'il portait volontiers en dissimulaient une partie.

Ambroise Thomas était toujours "mal peigné". Une personne qui le connaissait



Beethoven.

de longue date disait de lui qu'il se "peignait avec un clou". Je n'en crois rien, mais les apparences sont conformes à cet-

te allégation, car Ambroise Thomas avait le chef recouvert d'un toison quelque peu en broussailles. Même dans sa vieillesse, Verdi avait conservé ses cheveux. Une calvitie légère avait atteint Gounod, mais il a gardé, pendant toute sa vie, une chevelure très souple qui s'harmonisait complètement avec la douceur de ses yeux et la finesse de sa barbe.

Victor Massé était chauve. Bizet, par contre, avait de très beaux cheveux et en grande abondance.

En résumé, les compositeurs dépourvus de cheveux sont très rares, nous avons pu en citer deux seulement: Hérold et Victor Massé. C'est peu!

Décidément, la musique est la meilleure des lotions capillaires!



FLEURS DE GIVRE

Mes vitres ont pleuré de froid, dans le silence;
Mais, bafouant de son mépris leur défaillance,
Loin de boire leurs pleurs en baisers généreux,
La nuit les a séchés de force dans leurs yeux.

Et j'ai vu, quand le jour s'est levé, leur souffrance
Soudain cristallisée en une efflorescence
D'aigrettes, de fleurons, de palmes et d'épis
Qui, pour moi, les changeaient en vitraux de grand prix.

Mais, lorsque le soleil, surgi des frontispices,
Vit les fleurs qui, de loin, semblaient des cicatrices,
Lui, le dispensateur royal des guérisons,
Fit fondre en pleurs nouveaux tous ces riches festons...

J'ai moi-même pleuré bien souvent dans la vie,
Mais les sanglots que j'ai, devant la raillerie,
Refoulés au profond de mon coeur hésitant
S'érigent désormais en rêves de titan.

Et je m'obstine à fuir les bonheurs délétères
Qui pourraient décriper l'effort de mes colères
Et fondre à la chaleur d'un bien-être béat,
Le serment que j'ai fait d'un éternel combat!

FLORIAN-PARMENTIER.



Les Secrets de la Prestidigitation

Le pouce complaisant

CHACUN sait ce que l'on entend par l'empalimage, et quels sont les moyens les plus simples de le pratiquer; les prestidigitateurs l'emploient dans les conditions les plus diverses et se servent de ce procédé pour l'exécution de ces façons de faire, et c'est seulement à réussir l'opération de l'empalimage assez facilement notamment avec des pièces de monnaie, si l'on prend le soin de s'y exercer beaucoup. mais il est à peu près impossible d'y recourir quand on veut montrer complètement les mains étendues ouvertes, la paume dirigée vers le public. Les maîtres dans l'art de la prestidigitation parviennent bien à faire tenir un morceau de papier froissé en boulette entre deux doigts de la main en plaçant et serrant la boulette à la base de ces doigts, mais il faut une très grande habileté et pas seulement de la pratique pour conserver malgré tout l'indépendance de ses mouvements.

Pour le vulgaire, pour les profanes, si l'on préfère, on ne saurait recommander ces façons de faire, et c'est seulement à des élèves exceptionnellement bien doués qu'on peut oser les indiquer. Il y a bien aussi le procédé qui consiste à loger sous l'ongle du pouce, par exemple, une feuille

de papier roulée qu'on veut faire apparaître ensuite; mais il va sans dire que cela ne peut s'appliquer qu'à du papier très mince, comme le papier à cigarette. Il existe heureusement des fabricants d'appareils qui viennent au secours de ceux qui ne peuvent compter uniquement sur leur dextérité pour exécuter un tour. Ces fabricants imaginent aussi et construisent une foule de dispositifs qui s'imposent absolument, même aux plus habiles, pour mener à bien certains tours, certains escamotages.

C'est chez eux que nous avons trouvé ce que nous appelons "le Pouce complaisant", qui permet justement d'escamoter, puis de faire reparaitre, un morceau de papier d'une assez grande surface, qui donnera, également le moyen simple (quand on le connaît et qu'on possède le petit appareil) de sembler recomposer en un seul morceau une feuille de papier déchirée en miettes, ou qui peut encore servir à bien d'autres tours variés, dans les limites de sa capacité.

Nous disons capacité, tout simplement parce que ce pouce, qui est un pouce artificiel, puisqu'il s'achète dans un magasin, est bel et bien creux, et constitue une petite cachette dont le public ne soupçonne

pas la présence, même à faible distance. Nous avons fait représenter ce pouce sous deux aspects différents, pour que le lecteur puisse bien juger et de sa disposition intérieure et de son aspect extérieur; il comprendra mieux, par suite, le parti qu'il est possible d'en tirer. C'est une espèce de coquille très mince, en cellulose probablement ou en quelque chose d'analogue; il faut naturellement un moule, et assez compliqué, pour l'obtenir, le fabriquer. C'est qu'en effet, il doit jouer la nature, au moins à la distance où le public voit d'ordinaire le prestidigitateur et ses mains. Je ne garantirais point que vous ne reconnaîtriez pas la présence de ce pouce chaussant le bout de mon doigt, si je vous mettais la main exactement sous les yeux; mais ce n'est point le cas. On l'a doté d'un ongle dont la forme a dû être étudiée de très près, et le tout est peint, passé en couleur, de manière à donner tout à fait l'illusion à seulement un mètre de distance. On a été jusqu'à simuler la petite marque noirâtre qui se forme sous l'ongle, même chez les gens les plus propres, quand il y a déjà un certain temps qu'ils ne se sont pas lavé les mains.

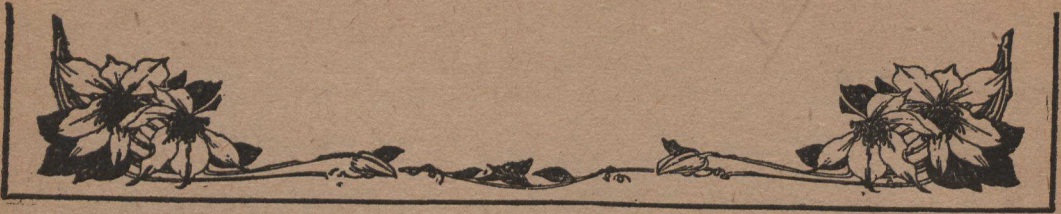
Vous pouvez voir, d'après une autre des figures accompagnant ces lignes, comment le pouce artificiel vient chauffer, ou coiffer, le bout de mon pouce. Le dessinateur a du reste exagéré volontairement les choses, en laissant paraître la jonction du faux pouce avec le vrai. La base de cette espèce d'étui vient juste au pli principal du dessus de mon pouce, et de cette manière, on arrive à ce que, dans la réalité, le rebord du petit appareil semble être un des plis secondaires. L'oeil ne voit rien de particulier, et une personne prévenue n'a pas l'impression que produit le dessin, et que nous avons voulu donner comme explication de la chose; le spectateur est

convaincu qu'il a devant lui une main ne présentant rien que de naturel.

Nous savons comment est fait le faux pouce, nous comprenons comment le prestidigitateur peut le tenir sans le moindre empalme, et sans susciter le moindre soupçon chez ceux qui le surveillent pourtant. Mais il s'agit maintenant de savoir à quoi il va nous servir, et aussi comment il peut nous fournir cette sorte de cachette que constitue parfois le pli de la main dans ce qu'on appelle précisément l'empalme.

Il ne faut pas croire que le petit ustensile dont nous nous servons vient s'adapter étroitement au pouce, en s'y collant complètement: dans ces conditions, il n'aurait aucune utilité. En fait, il doit serrer notre doigt de façon à y tenir fixé sans peine; mais comme il est plus long que lui, son fond est à une certaine distance de l'extrémité de ce doigt, et, par conséquent, il y a entre les deux une sorte de cavité, un vide où l'on peut par avance loger ce qu'on désirera y retrouver ensuite au moment voulu. Pour quiconque a fait un peu de prestidigitation, il n'est pas malaisé de pressentir tout le parti qu'on peut tirer de cette cachette qu'il est loisible de porter au bout de son doigt, sans éveiller le plus faible soupçon de la part des spectateurs.

Supposons, pour ceux dont les connaissances en prestidigitation sont encore un peu élémentaires, que nous déchirions sous les yeux du public une feuille de papier, pour être censé la recomposer et la montrer intacte à nos spectateurs, après en avoir naturellement recollé les morceaux et avoir refait une feuille de papier sans la plus petite trace de déchirure. Notre pouce complaisant va nous être de l'aide la plus précieuse pour exécuter le tour, sans grand-peine prendre.



Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale

Un Village

C Le village s'appelle Ibenza. Il est situé au coeur de la grande forêt africaine, à quinze cents milles des rivages de l'Océan.

C'est le petit jour. Il fait sombre, humide et froid. Un lourd brouillard blanc se roule sur le sol, enveloppant d'une sorte de fantasmagorie mystérieuse les huttes et les arbustes aux feuillages bas. L'air est chargé de l'aigre et écoeurante senteur des ferments putrides. Des bruits parfois lugubres s'accordent à la musique de la forêt sauvage et le chantonnement incessant des moustiques est affolant. Le rauque coassement des grenouilles et les cris étranges et variés de la vie animale produisent, dans l'obscurité, une impression discordante et sinistre.

Des huttes d'herbe où les indigènes dorment, sortent des ronflements lourds et, plus loin, une femme tenant dans ses bras un enfant qui pleure est accroupie auprès des tisons mourants d'un feu.

L'aube survient. Au sommet des arbres, les oiseaux battent des ailes et lissent leurs plumes. Des hommes et des femmes se glissent hors de leurs cabanes, en s'étirant. Les brumes matinales disparaissent

sent bientôt et l'animation s'accroît dans le village.

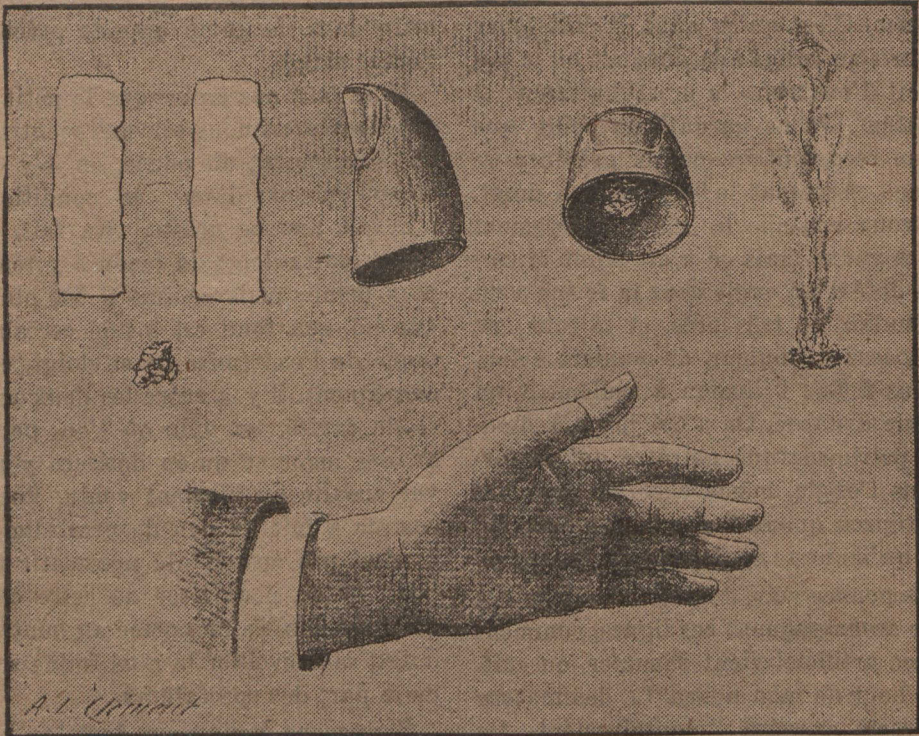
Les enfants insoucients et joyeux commencent à gambader et en voici avec leurs semblants d'arcs et de flèches qui harcèlent les chiens errants.

Bien que le vêtement soit réduit à une extrême simplicité, ces peuples primitifs ne sont pas insensibles aux charmes de la parure. La chevelure et la barbe sont rasées, ou nattées en tresses compliquées. Le corps est frotté de bois de kambi en poudre et d'huile de palme, et il est fait un copieux usage de substances colorantes pour peindre sur la face et les membres des dessins décoratifs.

Quand le soleil monte au-dessus de l'horizon, dans un ciel sans nuage, répandant une vivifiante chaleur sur la terre, toute la nature revêt un aspect joyeux. D'innombrables petits oiseaux, dont le resplendissant plumage éclate au clair soleil, sortent en gazouillant de la forêt ténébreuse et volètent dans les buissons qui entourent le village. De grands papillons aux ailes sombres ou teintées de somptueuses couleurs voltigent sur les débris entassés.

Nous commençons par couper des carrés de papier tous du même format, pour qu'on soit amené aisément à prendre l'un pour l'autre; nous pourrions les tailler aux ciseaux, et nous aurons soin de faire volontairement une petite dent qui se reproduira sur tous les exemplaires; cette indentation n'attirera pas l'attention, mais nous l'utiliserons ensuite. Nous au-

doigt de pénétrer convenablement dans cet étui. Nous nous arrangeons, de plus, pour qu'un des bouts du papier vienne presque affleurer intérieurement au rebord du petit appareil; cela nous permettra tout à l'heure de saisir le papier logé dans sa cachette et de le tirer à nous, quand nous voulons le faire réapparaître. Une fois ces préparatifs terminés, nous



Les accessoires du tour, le papier dans le pouce et la main dotée de celui-ci.

rons soin de bien montrer le morceau choisi à une tierce personne, et plus tard nous ferons remarquer que le morceau recollé porte également cette dent. Avant de nous présenter pour faire le tour, nous avons eu soin de loger un des morceaux de papier dans le fond de l'étui qui constitue le faux pouce; nous le bourrons de manière qu'il ne puisse empêcher notre

pouvons commencer le tour.

Nous présentons à quelqu'un de l'assistance une corbeille ou un plateau où se trouveront tous les autres carrés de papier coupés semblables et simultanément ainsi que nous l'avons dit; nous tenons le plateau de la main gauche, bien que le pouce porte le petit appareil; il suffira que sans affectation nous plaçons notre

main sous le plateau pour que notre pouce soit un peu masqué et que personne ne puisse remarquer le chapeau peu ordinaire dont il est coiffé. Au surplus, il m'est également possible de prendre moi-même un papier quelconque en le changeant si un spectateur manifestait la crainte qu'il ne fut truqué.

Je saisis alors le papier sans que l'appareil que porte mon pouce me gêne le moins du monde et je le déchire en tout petits morceaux que, au besoin, je fais brûler devant le public; ce qui est la meilleure façon de se débarrasser de ces morceaux. Dans ce cas, j'annoncerai que je recueille les cendres et que j'en retire la feuille recomposée tout entière. Ou bien je rassemble les morceaux épars pour en faire une boulette qu'il m'est bien facile à un moment donné de laisser tomber à terre dans un mouvement quelconque et tout en ayant l'air de la serrer de mes doigts; en la ramassant je la mets dans le creux de ma main droite; c'est là en effet qui va se produire la métamorphose.

Je suis censé y bourrer la boulette de papier; mais dans ce mouvement, j'introduis le faux pouce dans le creux de ma main et tout naturellement je l'y laisse. Vous arriverez aisément à donner du naturel au mouvement. Après un temps suffisamment long, après des discours qui annonceront la réapparition du papier; vous saisirez et retirerez avec le bout du pouce (libre cette fois) et l'index de la main gauche, le papier logé dans le faux pouce, en le prenant par cette extrémité que nous nous étions arrangés tout à l'heure pour laisser presque effleurer le bord de l'appareil. Et quand j'aurai amené au jour la petite feuille de papier que j'avais mise à l'avance dans la cachette, il me sera facile de la déplier, sans ouvrir la main droite, sans me débarras-

ser de l'accessoire indispensable à la réussite du tour; et je pourrai l'étaler complètement, faire constater qu'elle est d'un seul morceau, en dépit des mille déchirures de tout à l'heure; puis j'aurai soin d'aller la mettre sous les yeux de la personne à qui j'avais, il y a un instant, fait constater la petite indentation qui se trouvait sur le bord du morceau de papier. Cela semblera la confirmation absolue que le bout de papier déchiré et celui que j'ai tiré du creux de ma main sont bien un seul et même morceau, ou du moins le public, s'il est moins crédule que cela se demandera comment le tour a été exécuté, et prendra plaisir à s'être laissé mystifier.

En reportant le morceau de papier so-disant recomposé à la personne qui l'avait examiné avant le tour, il me sera facile de plonger rapidement le pouce de ma main gauche dans le creux de ma main droite repliée en coquille, et d'y rattraper le faux pouce. Je me présenterai ainsi devant le public; mais je n'aurai rien à craindre si je ne mets pas ma main trop en vue et si je la laisse négligemment pendre le long de mon corps.

Je pourrais parfaitement employer le pouce truqué à loger toute autre chose que ce bout de papier et j'aurais de la sorte la possibilité de tirer n'importe quoi par exemple de l'air ambiant où j'essemblerais le cueillir au bout des doigts. Ou bien je pourrais y loger une faveur et cette sorte de ruban étant flexible et mince j'aurais le moyen au moment voulu une assez grande longueur; cela pourrait s'associer avec un autre tour, pour emballer, par exemple, un mouchoir que j'aurais emprunté à quelqu'un "de la société" comme disaient les anciens prestidigitateurs. L'apparition brusque de ce long bout de faveur ferait beaucoup d'effet.

Le village forme un violent contraste avec ses féériques alentours. Les huttes coniques sont encore trempées de l'abondante rosée de la nuit; les étroits sentiers sont couverts de feuilles mortes et d'immondices, et les demeures indigènes révèlent la nature insouciant de leurs habitants.

Le repas du matin, consistant en quelques épis de maïs et un peu de poisson à demi fumé, est vite expédié. Aussitôt après, les femmes disparaissent vers les plantations de la forêt, où elles vont chercher la nourriture et le bois. Les hommes se rassemblent lentement devant la hutte du chef pour entendre les discussions publiques de la journée.

Ces palabres sont chers à tous les indigènes de l'Afrique centrale, qui prennent le plus vif plaisir à l'art oratoire. Ils parlent d'abondance et se servent de nombreuses expressions fleuries et métaphoriques. Avec leur don naturel d'élocution facile, dont l'effet s'augmente des inflexions douces et de l'harmonieuse euphonie de leur langage, ils raisonnent bien et déploient une réelle éloquence.

La "cour" siégeant ce jour-là procède à une enquête sur la mort d'une jeune esclave, récemment surprise par un crocodile pendant qu'elle se baignait dans la rivière. Deux cents hommes et jeunes gens, environ, presque nus, sont assis en demi-cercle devant le chef, personnage truculent, à la forte charpente, paré de lourds cercles de fer aux poignets et aux chevilles, et assis, les jambes croisées, sur une peau de léopard.

Le propriétaire de la malheureuse esclave s'avance: enfonçant la pointe de sa lance dans le sol, il prend dans sa main droite plusieurs morceaux de bambou fendu. Avec des gestes simples et une élocution facile, il marque chaque partie de

son discours en choisissant un des morceaux de bois et en le plaçant à terre devant lui. En résumé, il retrace d'abord sa jeunesse; puis, en une succession monotone, et sans aucun souci de rapport logique, il énumère les événements les plus mémorables et les plus favorables de sa vie, jusqu'à l'époque où il acheta l'escla-



Un sorcier d'Ibenza.

ve. Ensuite il relate les circonstances de sa mort.

"Cette mort n'est pas un accident naturel, continue-t-il enfin, dans son dialecte fleuri. Une personne au coeur mauvais a été en communication avec le crocodile

qui m'a privé de mon esclave. Un esprit malin, né de l'envie ou de la malveillance, est entré dans l'âme de quelque habitant de ce village, qui l'a transmis au crocodile. Il est possible même que quelque homme ou quelque femme, mû par un désir de vengeance, se soit transformé en crocodile pour me causer du dommage. Un esprit mauvais a fait son oeuvre et je demande que Nganga, notre sage et savant sorcier, le recherche."

Son discours s'achève sur ces mots, et à ses pieds, sur le sol, sont rangés les menus bâtons qui lui ont servi de mémoranda.

Tout aussitôt un autre orateur commence à développer une argumentation différente, émettant l'idée que l'esclave avait offensé le Grand Esprit Mauvais et que, dans sa colère, Ndoki avait envoyé pour la punir le crocodile, son émissaire.

D'autres hommes retiennent l'attention de l'auditoire en exposant des superstitions plus étranges encore. La discussion s'anime et les voix se haussent jusqu'au ton de la querelle. L'apparition de plusieurs femmes qui apportent, dans de grandes jattes de terre, du jus de canne à sucre fermenté fait une opportune diversion. Le brouhaha se calme; les naturels, oubliant leur discussion, se précipitent au-devant de l'enivrant liquide et leur conversation reprend un ton plus amical. Le soleil à présent est au zénith et la chaleur est intense.

Des clochettes de efr tintinnabulent, des pieds frappent le sol, les regards se tournent vers un sentier de la forêt, et, d'un nuage de poussière, surgit la grotesque personne de l'homme aux fétiches. Des peaux de chat sauvage pendent à sa ceinture. Ses paupières sont blanchies à la craie. Son corps est barbouillé du sang d'une volatile récemment tué. Les plu-

mes de sa coiffure s'agitent au rythme de sa danse. Ses charmes et ses ornements de métal se heurtent et résonnent tandis qu'il saute à la manière d'un arlequin.



Femme du Bakongo.

Sa danse est fantasque et incohérente. Il frappe des pieds et tord son corps comme si ses hanches étaient flexibles. L'assistance s'est accroupie en cercle autour de lui et chante une mélodie lugubre, claquant

des mains à l'unisson. A la fin, ruisselant de sueur, poussiéreux et maculé de boue, le sorcier, d'un geste de la main, commande le silence. Balançant les épaules et levant haut les pieds, il fait lentement le tour de l'assistance, en fixant des regards scrutateurs sur les visages devenus graves. Avec une voix criarde et toujours balançant son buste, il annonce qu'il cherche un esprit mauvais, caché dans celui ou dans celle qui a pris la forme de ce crocodile mangeur d'esclaves.

—C'est une femme, s'écrie-t-il, avec un rire démoniaque changeant de ton aigu de sa voix en basse profonde. Une femme, une vieille femme qui était envieuse de la faveur que son maître témoignait à l'esclave dévouée.

Il place alors son oreille contre le sol et entame une conversation imaginaire, avec un esprit de la terre. Il se relève, et s'avance à pas mesurés dans la direction d'une pauvre vieille à l'air malheureux et résigné. Tendant le doigt vers elle, il fait une hideuse grimace et sur un ton sépulcral il la condamne comme coupable. L'infortunée pousse un cri, bondit sur ses pieds et se tourne pour fuir, ... trop tard ! Une lance scintille et siffle à travers l'air, l'atteint dans le dos et, avec un gémissent de douleur, la femme tombe lourdement sur le sol. Le tumulte qui s'ensuit est indescriptible, le corps est traîné vers la rivière au milieu des cris et des hurlements. Après quoi, ces âmes simples se réjouissent qu'un esprit mauvais ait été apaisé.

Le tapage se calme peu à peu, les ruelles du village sont de nouveau désertes. C'est l'heure de la sieste. Tout redevient silencieux et tranquille. Les oiseaux et les insectes même cherchent l'ombre. La chaleur est torride, avec une clarté aveuglante, sous laquelle les toits d'herbe des

huttes resplendissent comme pailletés de givre. Quand les ombres commencent à s'allonger, la vie suspendue reprend son cours. Les hommes appuient leur tête sur les genoux des femmes qui les coiffent. Très légèrement, à l'aide d'une brochette de fer, elles peignent les toisons crépues et les tressent en natte en les oignant d'huile de palme.

Au coucher du soleil les femmes apprennent le repas du soir composé de bananes grillées, de manioc bouilli, de poisson fumé et quelquefois d'un bol de sauterelles, ou de fourmis blanches grillées. Les hommes mangent à la porte de leur hutte. Les femmes prennent leur repas à part, car l'étiquette interdit aux femmes de manger en présence des hommes.

Quand la nuit est tombée, et que les lucioles scintillent autour des buissons, un gros tambour de bois convoque à la danse du soir. Avec des cris joyeux, les gens du village s'assemblent. Se formant sur deux rangs, ils s'avancent et reculent avec des mouvements sinueux et balancés, chantant à pleine voix un air rythmé, et marquant la mesure en claquant des mains et frappant du pied. Plus tard, la lune verse une lumière argentée sur les corps luisants et les ornements de métal. Les accents profonds des hommes et les voix aiguës des femmes sont répétés en écho par la forêt. Les pieds nus trépigment le sol. Les palmes gracieuses et les larges feuilles des bananiers avec leurs courbes et leurs lignes fixes font un treillis sur le clair ciel nocturne. Une fumée bleue diaphane, montant des feux de bois, flotte au-dessus des danseurs, portée par la brise du soir. La scène est fantastique, les bruits sont barbares; c'est un tableau de la vie humaine à sa phase primitive.

Vers minuit, la danse cesse; tous les bruits se taisent. Les maigres chiens pa-

rias errent par le village en quête de nourriture. Eux aussi cèdent au sommeil et se couchent en rond sur les cendres blanches des feux éteints. De temps en

temps, un enfant s'éveille et crie ; une grenouille coasse, et des myriades de moustiques emplissent une fois de plus de leur musique les ténèbres nocturnes.

La Naissance et la Mort d'Une Île

LE fond des mers est parfois sujet à de terribles convulsions déterminés par les volcans sous-marins. Il en résulte que des îles apparaissent un jour là où il n'y avait rien et que d'autres s'effondrent à jamais dans les profondeurs de l'abîme liquide.

L'île Julia, autrement dit l'île Ferdinanda, nom choisi en l'honneur du roi de Naples, Ferdinand, surgit inopinément au mois de juillet 1831 au nord-ouest de la Sicile et s'abîma deux mois après sous les vagues.

Cette île fut formée par une véritable éruption volcanique sous-marine.

Les déjections du volcan finirent par combler la profondeur d'eau de 150 à 200 verges que la Méditerranée présente en ce point et formèrent une île s'élevant environ à 240 pieds de hauteur au-dessus des eaux.

Quelques signes précurseurs avaient annoncé l'étrange phénomène, entre autres des secousses et le jaillissement d'énormes colonnes d'eau.

Le 18 juillet, le capitaine Corrao découvrit un îlot haut de 10 à 12 pieds, ayant un cratère à son centre, il en sortait des matières volcaniques et d'énormes jets de vapeur.

Le cratère du volcan s'éleva peu à peu

et finit par former une île par l'accumulation des scories.

L'éruption continua avec une grande violence jusqu'à la fin de juillet. A cette époque, l'île fut visitée par le capitaine Swinburne et par Hoffman, célèbre géologue prussien.

Ce ne fut qu'après avoir vogué toute la nuit qu'Hoffmann put s'approcher de l'îlot volcanique jusqu'à la distance d'un quart de lieue. Les scories embrasées pleuvaient jusque sur leur barque et l'agitation extraordinaire des îlots ne permettait pas d'avancer.

Le diamètre du cratère était, selon Hoffmann, de 650 pieds. Les contours s'agrandissaient par les scories qui retombaient continuellement sur ses bords. Le mélange des vapeurs d'eau et d'autres déjections composait une colonne lumineuse dont la hauteur dépassait 1800 pieds.

Mais c'est surtout dans les éruptions de matières solides que la magnificence du phénomène se montrait dans tout son éclat. Une colonne épaisse de fumée noire s'élevait alors avec une violence inouïe, menaçante et sombre, à côté de la blanche colonne formée de vapeur d'eau. Elle formait dans les airs, à une hauteur de 600 pieds une gerbe, un panache, d'où

l'on voyait tourbillonner des cendres, des pierres, des scories et toutes sortes de débris volcaniques qui retombaient ensuite dans les eaux environnantes. Chaque pierre lancée un peu haut traînait une queue de sable noir, qui lui donnait l'aspect d'une comète infernale.

Hoffmann donne à l'île une hauteur de 15 à 28 verges et une circonférence de trois quarts de mille, mais les évaluations variaient beaucoup.

Après cette époque, le petit îlot commença à être rongé par les vagues. Les matériaux qui le composaient étaient essentiellement meubles. Les scories les basaltes et autres déjections volcaniques qui formaient cette terre nouvelle, n'étaient réunies par aucune matière adhésive et ne pouvaient donc résister aux chocs répétés des lames.

Les éruptions cessèrent complètement le 12 août.

Vers la fin d'octobre, il ne restait plus de l'île Ferdinanda qu'un monticule de sable et de scories, et six mois après, tout avait disparu.

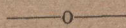
Au commencement de l'année 1832, le capitaine Sinburne ne trouva qu'un haut-fond en ce point. Vers la fin de 1833, il y existait un récif dangereux de forme ovale de près de $\frac{2}{3}$ de mille de long. A son centre et à dix pieds sous l'eau, on apercevait un rocher noir d'environ 150 pieds de largeur, entouré de sable et de roches volcaniques.

Quelques années plus tard, d'après M. C. Vogt, qui avance ce fait dans ses "leçons de géologie", la sonde n'indiquait plus aucune trace de relèvement du sol. Toute cette montagne avait été balayée par la mer.





PODGOITZA



AUX environs immédiats de Podgoritza, la nature ne présente pas cet amas de pierres anguleuses, bossuées, déchiquetées, tordues que l'on trouve partout dans la Téhernagore proprement dit et qui semble dû au pinceau de quelque maître cubiste.

Débarqués à Zabliak, l'ancienne capitale des princes évêques, nous n'y sommes restés que le temps nécessaire pour louer des chevaux et un guide albanais.

Un simple bât retenu par une corde usée, une vieille ficelle en guise de bride et de fillet, tel était le harnachement de nos "cogné".

Cet attirail est loin d'offrir les conditions de stabilité nécessaires au passage des quelques marais et rivières qui coupent la route entre Zabliak et Gorizani.

Là, notre guide nous laisse dans le "han" du village en tête à tête avec un vieux pope aux allures de bandit. Il disparaît en disant: "Je ramènerai les chevaux dans une demi-heure." Mais une heure se passe, puis deux, puis trois. La nuit tombe, l'orage éclate, transformant la route en un torrent de boue grasse. Le pope continue de boire de la slivovitza (eau-de-vie de prunes) avec une impressionnante gravité et la régularité d'une pompe aspirante. Notre guide ne revient toujours pas.

quelques soldats, paraît à la porte du han. Il nous crie dans le plus pur français: "Bonsoir, messieurs! Qu' f'tez donc ici?" Et, après avoir écouté nos explications: "Il se préparait contre vous, n'en doutez pas, messieurs, un petit guet-apens des mieux combinés. Vous alliez être entô-



Un officier monténégrin, un Malissore et une dame catholique de Scutari

lés, peut-être même... Mais non, je suis passé à temps. Suivez-moi. Je vous conduirai sans encombre à la ville."

Située entre la Zeta, la Sitnica et la Ribnica, sur la vieille route postale de Cattaro à Constantinople, Podgoritza est la ville la plus peuplée du royaume, et aussi la plus active. Elle s'enorgueillit de posséder une rue pavée, deux hôtels, un bazar.

Ce qui fait, aux yeux du voyageur, son

principal intérêt, c'est la variété des types que l'on rencontre: Tchernagorstes, Malissores, Turcs, Albans, Tziganes...

Tous les Monténégrins pur sang se ressemblent comme des frères. Ils portent tous sur le ventre un éventaire complet d'armurier. Ils sont tous coiffés de la mince "capa" brodée, où l'on voit le soleil de Kossovo se lever sur un champ de pourpre. Ils sont tous vêtus d'une redingote ouverte, mais cette redingote, d'un blanc poussiéreux chez les paysans, est verte chez les Monténégrins de haute classe, d'un joli vert d'absinthe, qui ne laisse pas de mettre une note rafraîchissante dans l'aridité du paysage.

Minces, très minces; blancs, tout blancs, blancs depuis la pointe de leur nez jusqu'à leurs "opankés" de corde, les Albans proprement dits, avec leur tête aux trois quarts rasée, donnent une impression funambulesque.

On dirait des pierrots malsains et vicieux.

D'un commerce plus agréable—si j'ose dire!—semblent les filles tziganes de Podgoritza, (Sur les bords de la Ribnica s'élève tout un quartier tzigane.) Cheveux de nuit, yeux de phosphore; ces jeunes beautés peuvent donner à l'étranger une forte impression d'art et des puces à discrétion.

Que de types amusants rencontrés au hasard de la promenade!

Citerai-je les grosses musulmanes, pantalonnées de soie rose et voilées jusqu'aux yeux,—masses roulantes et dandinantes,—silhouettes de suspensions enveloppées de housses?

Citerai-je le vieux mufti à lunettes, occupé à lire le Coran dans l'ombre fraîche de sa porte?

Assis par terre, au milieu d'un carrefour, un barde aveugle chante une nom-

breuse assistance en chantant sur un rythme lugubre des rapsodies lamentables. En même temps, il tire quelques ronflements de l'unique corde de sa "guzla".

"Mes blessures sont profondes, ô ma belle Monténégrine".

Nous voici loin du répertoire Mayol. A



Le couple monténégrin.

la fois Homère et Tyrtée, avec l'organe nasillard de feu Baron, le chanteur énumère les anciennes félonies du Turc. Il crie vengeance et s'efforce d'enflammer l'ardeur guerrière de ses auditeurs. Personne ne "reprend au refrain", mais, dans la foule hypnotisée, chacun écoute, les yeux brillants, les poings serrés, prêt à courir au combat.

"Et lorsque je tomberai—comme un lion épuisé—ma belle Monténégrine—et que les têtes coupées des Turcs—auront adouci mes glorieuses blessures—tu me vengeras, ma belle Monténégrine—non pas avec des vaines lamentations—mais avec mon sanglant handjar—aiguisé à force de couper."

La complainte semble terminée. Hélas! elle recommence de plus belle! Quelques-uns de ces poèmes ne comptent pas moins de cent mille vers.

On a le temps de vieillir à la chanter...



Les Grandes Cathedrales

AGEN

SUR les bords de la Garonne, merveilleusement située entre Bordeaux et Toulouse, éclairée par le radieux soleil du Midi, Agen, préfecture du département de Lot et Garonne, étale ses jardins, ses promenades merveilleuses, ses boulevards garnis d'ormes séculaires, qui en font une ville charmante et d'une coquetterie bien faite pour séduire les touristes en quête de sensations méridionales.

Parmi les monuments anciens qui décorent la ville, la Cathédrale, ou plutôt la Collégiale de Saint Caprais attire l'attention et même la force par son architecture antique et la masse imposante de sa construction.

Élevée au centre de la cité, non loin de la gare, sur une place qui porte son nom, à côté du petit séminaire qui en est pour ainsi dire l'annexe, la Collégiale d'Agen se dégage nettement des immeubles environnants et l'archéologue peut d'un seul coup d'oeil embrasser toute l'étendue du monument et se rendre un compte exact de ses

formes et de son style.

D'après les recherches archéologiques faites en vue de retrouver la date de l'érection de cette église ancienne, on peut affirmer d'après Grégoire de Tours qu'une basilique élevée à la mémoire de St-Caprais, martyr, existait en l'an 580 et aurait servi d'asile à la femme de Renoualdus, général du parti de Gontran poursuivie par le comte de Toulouse, qui commandait les troupes de Chilpéric.

Cette basilique possédait une renommée dans la contrée, aussi eut-elle beaucoup à souffrir au cours des événements politiques qui se succédèrent pendant plusieurs siècles dans le sud-ouest de la France. Les guerres de religion furent surtout la cause de ses transformations successives jusqu'au jour où la révolution ayant jeté à terre la Cathédrale ce fut la Collégiale qui prit sa place en 1802.

L'édifice comprend plusieurs constructions appartenant au XI, XII et XVI^e siècles; l'abside et les trois absidioles rayon-

nantes qui entourent le chœur sont du XI^e; le transept et les deux chapelles remontent au XIII^e siècle; le chœur et le maître autel ont été consacrés en 1279 par Simon, archevêque de Bordeaux, et les deux travées de la nef, construites dans le style ogival au XVI^e siècle, ne furent terminées et consacrées qu'en 1624 par Jean Daiffis, évêque de Lombes.

Extérieurement le monument possède une porte Romane remarquable au point de vue de ses sculptures, et l'édifice est flanqué d'un clocher moderne dans l'aiselle du croisillon sud.

Au cours de la croisade contre les Albigeois au XIII^e siècle, Agen devint le centre du tribunal de l'inquisition dans la contrée, et ce fut dans la vieille basilique que se déroulèrent la plupart des cérémonies suscitées contre les hérétiques. Toutefois les sanctions très sévères qui marquèrent cette époque troublée, les mesures rigoureuses prises contre les protestants suscitérent un mouvement de la population plutôt favorable à l'église réformée et les protestants commencèrent à relever la tête.

L'exécution de Jérôme Vinidocin brûlé en 1539 sous l'épiscopat du cardinal de Lorraine, de la Rovère, mit le comble à la fureur des huguenots qui se révoltèrent entraînant à leur suite une assez grande

quantité d'hésitants. En 1562 et jusque vers 1569 la ville d'Agen tomba deux fois en leur pouvoir et les édifices religieux furent complètement saccagés et mis à sac.

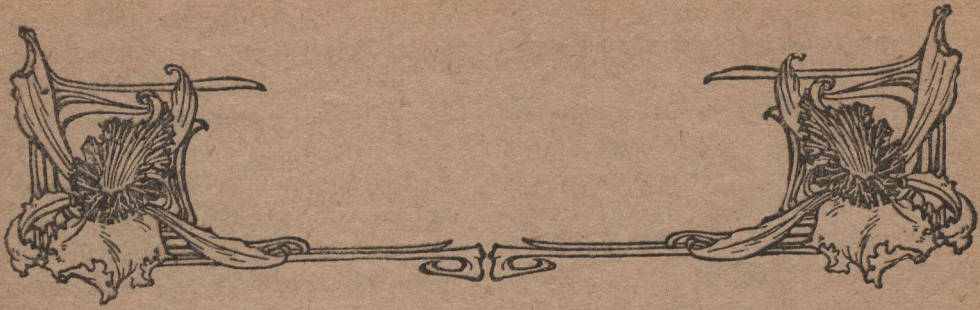
Ce ne fut qu'à la suite de nombreux combats que les catholiques purent enfin reprendre la cité, et cette période de fanatisme restera malheureusement comme le type des plus farouches épreuilles. Sous la conduite de Montluc, une répression terrible s'organisa, et l'histoire nous rapporte que ce capitaine au caractère violent et brutal qui ne sut dominer que par la force se montra d'une inflexibilité dont les souvenirs se sont perpétués dans toute la région de l'Agenais.

A la suite de cette tourmente la Collégiale fut restaurée et rendue au culte jusqu'en 1793 où la Révolution la saccagea de nouveau.

Depuis 1801, la Cathédrale d'Agen connaît une ère de tranquillité absolue. Elle a été réparée, restaurée complètement au XIX^e siècle par d'habiles artistes qui ont su redonner aux fresques qui la décorent tout le charme qu'elles avaient autrefois.

Aujourd'hui, le monument d'une réelle beauté, et auquel se rattachent tant de souvenirs, est considéré comme l'un des plus beaux du département de Lot et Garonne.





La Production de l'Or et de l'Argent

COMBIEN seraient pauvres les nations de la vieille Europe, si leur richesse ne se bornait qu'à la seule production d'or et d'argent! Combien misérables seraient les habitants de ces puissances s'ils n'avaient, pour garnir leurs coffres-forts que ce que recèle le sol de leur pays en métaux précieux!

C'est que ces deux métaux précieux, qui personnifient, qui concrétisent la richesse et qui sont encore ce qu'il y a de mieux pour que les peuples soient respectés, il faut aller les quérir en Australie, dans les deux Amériques, à l'extrémité de l'Afrique.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire du monde, il apparaît que ces deux métaux ont été connus des hommes.

Les palais et temples de l'antiquité ne renfermaient-ils pas, d'après les auteurs anciens, des merveilles, des magnificences, des trésors?

Il apparaît également que, de tout temps l'or et l'argent ont été l'emblème de la fortune et qu'ils ont toujours exercé sur les destinées des générations un ascendant et une influence incomparables.

Aussi, combien de crimes, de lâchetés, d'infamies, de trahisons et de guerres ont

été conçus, perpétrés sous la puissance attractive qu'exercent ces deux aimants: l'or et l'argent?

Toutefois, si depuis que le monde est monde, l'or et l'argent ont été recherchés par les peuples, est-il possible de déterminer les quantités de ces deux métaux qui ont été extraits par les hommes des flancs de la terre?

Si la question est des plus complexes, elle n'en a pas moins intéressé vivement les économistes et statisticiens qui se sont plus à évaluer les quantités d'or et d'argent existant dans le monde, soit à l'état brut, soit sous forme de monnaie.

C'est ainsi qu'on admet généralement qu'au moyen âge, le monde occidental avait presque épuisé son stock de métaux précieux, et que l'Europe, à la fin du quinzième siècle, était devenue si pauvre en or et en argent qu'il lui en restait à peine pour un milliard.

La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb provoqua donc une véritable révolution économique. Une ère nouvelle s'ouvrait, en effet, pour les métaux précieux.

Il est permis de supposer, d'après une statistique dressée par la Monnaie des

Abonnez-vous a
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Etats-Unis, qu'il a été extrait du sol terrestre, depuis 1493, les quantités suivantes d'or et d'argent; de 1493 à 1909; or, 44,318,718 livres; argent, 709,066,104 livres.

Ainsi, c'est plus de 44 millions de livres d'or et plus de 700 millions de livres d'argent que les hommes ont arrachés à la terre depuis la découverte de l'Amérique.

Toutefois, il convient de faire remarquer que plus de la moitié de cette quantité d'or, soit 23 millions de livres, a été extraite au cours de la période 1876-1909, soit en 34 ans.

Cette abondante production qui dépasse celle des 383 années séparant la décou-

verte de Christophe Colomb de 1875, est due d'ailleurs aux forts rendements des gisements du Klondyke, de l'Alaska et du Transvaal.

S' imagine-t-on quelle valeur représentent ces deux blocs de métal jaune et blanc? En calculant cette valeur à raison de 312 dollars pour la livre d'or fin, et 20 dollars pour la livre d'argent à mille millièmes, on arrive à 13 milliards 877 millions de dollars pour l'or et 14 milliards 325 millions pour l'argent, soit au total plus de 28 milliards que les peuples se sont disputés jalousement et partagés par leur travail, leur intelligence, leur génie.



ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la Revue de la Mode à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

**La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.**

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

LA MODE DES PIEDS NUS

ON parle de plus en plus, dans le milieu mondains, de la mode des pieds nus, ou plutôt des pieds chaussés à l'antique.

C'est là une nouvelle qui intéressera vivement les membres de notre industrie.

Depuis plusieurs années, on rencontre dans les villégiatures côtières, et même aux portes de Paris, des dames et des demoiselles, du meilleur monde, portant des sandales ou des souliers ajourés laissant voir leurs pieds nus, et tout dernièrement, les journaux ont rapporté que Mme Bartet, l'éminente artiste de la Comédie-Française, ne sortait que chaussée de sandales grecques d'où débordent ses chairs roses. Il n'en faut pas davantage pour qu'immédiatement cette mode excentrique hante le cerveau des jeunes personnes du sexe faible.

Cette mode a d'autant plus chance de réussir que deux personnalités du monde scientifique, le professeur Raymond et le docteur Charlier, qui se sont livrés à une étude comparative des deux systèmes, déclarent que 40 % de jeunes filles débiles se sont fortifiées par le simple traitement de la jambe et du pied nus.

Avec de tels arguments, les mamans n'oseront jamais refuser à leurs filles de montrer en public la couleur de leur épiderme pédestre.

Du reste, les jeunes personnes qui fréquentent les bains de mer, elles sont nombreuses aujourd'hui, n'ont à ce point de vue rien à cacher et nous ne voyons pas ce qu'il y a de plus impudique de se mon-

trer au bord de l'eau dans un costume moulant les formes, très écourté par en bas et très décolleté par le haut, ou de laisser apercevoir par les ajours d'une chaussure le rose d'un pied nu.

Ces arguments seront assurément servis par les dames chaussées à nu et c'est pour cette raison que nous ne serions pas étonnés de voir l'été prochain nos gentilles Parisiennes se promener sans bas sur nos boulevards.

Si cette mode venait, elle n'aurait assurément que de lointains rapports avec les chaussures portées dans l'antique Egypte; nous ne verrons probablement jamais la "solea", la "crepida", la "caliga", ou autres sandales dont on peut encore voir quelques vestiges au musée Guimet, frôler le macadam de la Babylone moderne, car le raffinement de l'industrie et de la civilisation apporte dans la conception des choses de la toilette plus de délicatesse, mais nous aurions assurément des créations que nous serions heureux de faire connaître à nos lecteurs.

Déjà les sandales Kneip, les souliers de plages, les cothurnes, les souliers ajourés ou aërifères, nous ont habitués aux modes que l'on prépare, la transition n'en sera que plus aisée.

Tenons-nous donc aux aguets et, quand il nous sera permis d'être plus précis, nous ne manquerons pas au devoir qui nous incombe.

— o —

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au Samedi.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.



POIDS DE LA VIE

J'ai vécu, j'ai vieilli. De l'humaine misère
 J'ai porté le fardeau tous les jours. Il est grand!
 Sans en excepter un, j'ai refait, en pleurant,
 Tous les chemins heureux que j'avais sur la terre.

Je sais ce qu'ici-bas le ciel donne et reprend:
 Deuil d'ami, deuil d'époux, deuil de fils, deuil de père,
 Et deuil public encor! J'ai bu cette heure amère,
 J'ai tenu dans mes bras Valdegamas mourant.

J'ai vu l'esprit de l'homme au mal vouer son culte;
 Sur mon drapeau sacré j'ai vu monter l'insulte;
 Chez des amis vivants je me suis vu mourir.

Et parmi ces douleurs, humiliant mon âme,
 Satan m'a fait sentir son ironie infâme. . .
 O mort! comme, parfois, tu tardes à venir!

Louis VEUILLOT.



A TRAVERS LES CAFES PARISIENS.

Quelques restaurants réputés de Paris.--La rive gauche
et son atmosphère spéciale.--Une promenade sur
les grands boulevards.

Par A. Riou.

“Les cafés de Paris”! Quelle source de vie, de romans, d'histoire, renfermés dans ces simples mots! Celui qui a vécu à Paris ne peut évoquer la vision de cette ville si gaie, si fascinante, sans retrouver aussitôt devant ses yeux la perspective des terrasses de cafés, avec leurs petites tables de marbre rondes, et leurs chaises légères qui se faufilent partout sans aucune vergogne, et s'étalent impudemment au beau milieu des trottoirs les plus fréquentés. Il est impossible d'imaginer le Français privé du Café. N'est-ce pas là son salon de conversation, sa salle à manger et son boudoir. Son besoin d'expansion, de société, ne s'accommoderait pas de la solitude, il ne comprend la vie qu'au milieu de la foule, et le “café” résume toutes ses aspirations; aussi abonde-t-il à Paris, et le voit-on s'ériger orgueilleusement à chaque coin de rue dans tous les

quartiers.

L'habitude du “Café”, fut introduite, si on en croit l'histoire, par un certain Solomon Aga, ambassadeur de la Sublime Porte, en France, sous le règne de Louis XIV, lequel incita un arménien du nom de Pascal à ouvrir un de ces établissements. Je m'empresse de dire que cette première boutique, installée près de St-Germain des Prés, tenait beaucoup plus du “café Maure Oriental” que de l'établissement actuel. On commença par y servir du “café” sur des tables en plein air, puis du vin, des liqueurs, et la vogue de ces installations volantes fut telle, que l'idée ne fit que progresser.

Enfin en 1774, Procope, que l'on peut dénommer “le père des cafés parisiens”, ouvrit son établissement sur la rue de la Comédie, aujourd'hui rue de “l'Ancienne Comédie”, près de la Comédie Française

installée à cette époque sur la rive gauche. L'emplacement de Procope était merveilleusement choisi, car il formait le centre du quartier littéraire et artistique de Paris au XVIIIe siècle. Ce vieux "café" existe encore de nos jours, mais hélas! il n'est plus le rendez-vous des beaux esprits et de la littérature, les "belles-lettres" ont émigré de ce quartier de Paris, pour aller se réfugier sur la "Butte", à

éclatant. Mais ces mêmes orientaux, pour qui "agir" est si difficile, ne se seraient sans doute jamais imaginé que l'introduction en France d'une de leurs coutumes de Mollesse, procurerait à Paris surtout, le moyen de doubler son inlassable activité.

Beaucoup d'étrangers en effet qui arrivent dans la capitale Française, le portefeuille bourré de banknotes, mais aussi



Ce que l'on voit de cinq à six du soir, de la terrasse des cafés sur les grands boulevards.

l'abri de la colline de Montmartre.

On peut donc affirmer sans crainte, que l'origine des cafés à Paris est due au goût oriental, qu'elle est un souvenir de ces peuples dont la vie se passe dans la somnolence sur la terrasse des "cafés Maures", plongés dans la rêverie, attentifs à considérer les flots du Bosphore se dérouler sous l'incandescence d'un soleil

l'esprit faussé par des idées préconçues, se précipitent chez Maxim' S., visitent les brasseries de Montmartre et jettent leur argent "par les fenêtres". Ils s'abreuvent de champagne à l'Abbaye, au bal Tabarin et au Moulin Rouge et fatigués, fourbus, déclarent avec un bon sourire: "Voilà Paris", convaincus que la vie Parisienne réside simplement dans ces randon-

nées nocturnes. Bien plus, très sincèrement ils se complaisent à écrire et à noter leurs impressions spéciales et faussent ainsi, sans le savoir, l'esprit de leurs compatriotes.

Evidemment il y a du vrai dans ces mémoires, et je ne veux pas ici dénier l'existence de l'"Abbaye", du "bal Tabarin" et d'attractions similaires, mais j'ajouterais que ces établissements tirent plutôt leurs bénéfices de la visite des Américains ou autres étrangers. Le français connaît ces endroits, il les a fréquentés, mais il n'en est pas l'hôte assidu, et il ne faudrait pas cependant s'imaginer le Parisien, comme un satyre en proie à une rage épileptique de noctambulisme, il y a autre chose dans la vie parisienne, et autre chose de beaucoup mieux et de plus élevé.

L'histoire des cafés français est inséparable des quartiers où ils sont situés. Ils ne peuvent être mêlés, de ce fait que chacun d'eux possède sa clientèle spéciale ses habitudes qui lui sont personnelles. Si vous voulez l'étudier, il vous faudra tout d'abord commencer par établir une classification méthodique, et ne visiter ces établissements qu'après en avoir été absolument pénétré.

Si, par exemple, passant sur les boulevards vers onze heures du matin vous apercevez une quantité de gens installés devant les guéridons, sirotant tranquillement leur absinthe, causant entre eux comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire, vous aurez l'intime conviction que le Français passe son temps en flânerie, bien plus, que c'est un buveur de profession. Erreur profonde! Si vous connaissiez un peu la vie de Paris, vous sauriez que c'est précisément à ce moment là que se font les affaires et que le mouvement commercial est le plus intense.

Un commerçant vient de quitter son bureau, il rencontre un de ses bons clients ou un de ses amis, aussitôt il l'entraîne à une terrasse de café, prend place devant un guéridon, et tout en dégustant l'indispensable "apéritif", cause affaires, prix, transit, et souvent ne se retire qu'après avoir "enlevé" une grosse commande. Il y a même quelque chose de particulier dans ces affaires traitées au café, c'est que le commerçant saisi par l'ambiance, discute mieux, voit les choses plus clairement, met plus de chaleur communicative dans ses propositions, les émaille plus volontiers de saillies intéressantes, en un mot se sent beaucoup plus à son aise que dans le cadre un peu froid de son bureau, encombré de dossiers et de cartons. La conversation du Français, comme sa cuisine, est savamment assaisonnée, et la "sauce piquante" du langage, sert beaucoup dans les affaires à faire "passer" le morceau difficile. Regardez les gens discuter sur la terrasse des cafés du Boulevard, c'est une mimique des plus expressive; le Parisien arrive à ses fins par des procédés qui ne conviennent pas à des tempéraments plus froids à des Allemands par exemple, c'est que pour l'Allemand les "affaires représentent la vie elle-même", tandis que pour le Français, les "affaires ne sont que les affaires".

Chaque café possède sa clientèle particulière. Ainsi le "Café Riche" (bien nommé à cause de sa situation) et le café de la Paix, sont le rendez-vous de la haute société et par conséquent très populaires chez le Parisien de race. Là, chaque nuit, après le théâtre ou l'opéra, on peut être sûr de rencontrer le monde "fashionable", attablé devant le "souper" traditionnel. A part les danses qui sont maintenant de plus en plus à la mode, il y a peu de différence entre ces établissements

et les grands cafés de New-York; dans tous les cas, il n'y en a pas en ce qui concerne la note à payer.

D'autres cafés, recrutent leur clientèle dans le monde du travail; il existe un café pour chaque type différent de profession, même pour les chiffonniers et les "pick-pockets" et (bien que je n'en ai pas fait l'expérience), il paraît que le

les cafés du boulevard Montmartre et Poissonnière, sont exclusivement fréquentés par les négociants dont les intérêts dépendent de la clientèle étrangère. C'est là qu'ils ont établi leur quartier général, qu'ils reçoivent et soignent leurs clients éloignés.

Le maître incontesté de ces cafés est le café Marguery, dont la cuisine est légè-



Un coin de la terrasse du café de la paix Boulevard des Capucines, en face le
se trouve le "Commissariat Canadien".

Champagne et les vieux vins servis dans ces derniers établissements, sont de nature à délecter le palais d'un Epicurien. Cela semble bizarre, mais on serait tenté de penser qu'une loi spéciale et imprécise, dicterait l'ordre de laisser passer, ici, celui qui est un voleur, et là celui qui est négociant.

Quelques rues de Paris sont encore plus en progrès. En vertu de ce même principe,

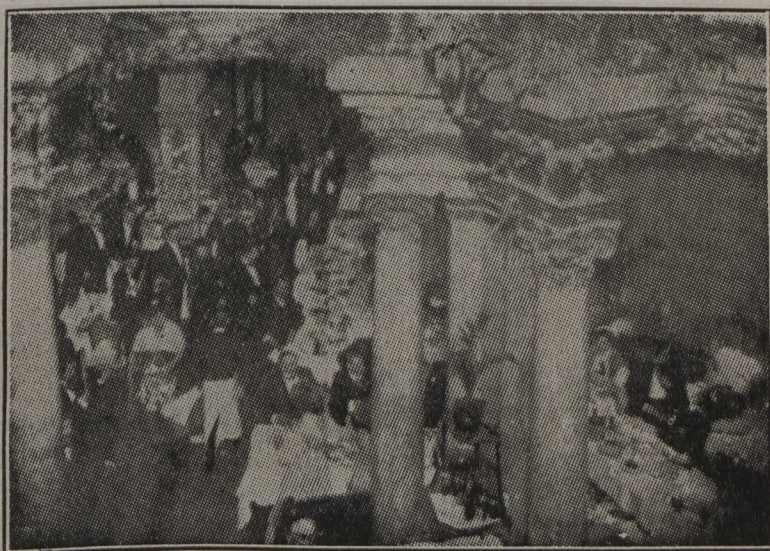
daire dans Paris, car la clientèle y est difficile, et si elle paye largement, elle sait apprécier les choses succulentes. On peut affirmer sans crainte d'exagération que c'est un des coins de Paris où la cuisine est la plus soignée, les prix ne sont pas énormes et un étranger ne doit pas traverser Paris sans rendre visite au restaurant Marguery et déguster sa fameuse "sole normande".

Près de la Bourse, comme conséquence naturelle des spéculations qui s'opèrent dans ce quartier, la clientèle est presque exclusivement composée de financiers. La rue Lafitte est réservée aux joailliers, tandis que la proximité de la gare du Nord et de la gare de l'Est, est le lieu de réunions des agriculteurs de l'Île de France, lesquels tous les vendredis matins arrivent en masse à Paris pour se préoccuper de la vente de leurs grains.

ligne de démarcation bien nette, bien tranchée, de même que l'huile et l'eau, les éléments civils et militaires ne se mélangent pas.

En fait, pour ses cafés comme pour beaucoup d'autres choses, Paris est la ville des spécialités, aussi bien au point de vue nourriture que marchandises, plaisirs ou éducation.

Depuis des siècles, les cafés ou leurs prototypes ont été les salons de la Démo-



Le Café Riche à minuit.

Si vous voulez admirer la diversité des uniformes militaires français, et vous familiariser un peu avec l'armée, rendez-vous une après-midi de la semaine entre 5 et 6 heures à l'avenue Bosquet près de l'école militaire, prenez votre apéritif au café Gangloff et là vous pourrez étudier et observer les plus beaux spécimens de la France militaire. A l'opposé du Glangoff, de l'autre côté de la rue, existent d'autres cafés, mais ce ne sont que des "civils" qui les fréquentent. Il y a là une

cratie. La France doit beaucoup de sa gloire aux cafés, n'est-ce pas en effet dans les petits cafés du XVII^e et XVIII^e siècles que se sont révélées plusieurs de ses illustrations littéraires. N'est-ce pas au "Mouton blanc", que Boileau véritable enfant de la "bourgeoisie" française, déclama ses premières satires restées universellement célèbres, n'est-ce pas en sa compagnie et dans ce même "Mouton Blanc" que Racine écrivit la plus grande partie de ses "Plaideurs".

Ce fut au café de Foy, sous les arcades du vieux Palais Royal, que Camille Desmoulins, inspiré par le vin et son patriotisme, lança au peuple sa fameuse harangue, deux jours avant la prise de la Bastille. Ce vieux café, longtemps à la mode à cause du "flirt" du régent Louis Philippe avec la belle patronne de l'établissement, a disparu depuis avec le Duc et son roman d'amour.

Disparue aussi la vieille maison Dorée

habitué les fameux encyclopédistes du XVIIIe siècle comme Voltaire et Diderot, et des princes comme l'empereur Joseph II. Plus tard il eut souvent la visite du général Bonaparte. Aujourd'hui il est le lieu de rendez-vous de nombreux acteurs de la Comédie Française, et n'a sauvé dans Paris sa réputation, que par l'excellence de sa bière.

C'est évidemment dans les cafés de la Rive gauche, au vieux quartier latin, que



Une matinée tranquille au d'Harcourt sur le Boul' Mich, à minuit ce n'est plus le même aspect.

de joviale mémoire, bien connue d'un ex-prince de Galles, et à la place même où le champagne coula à plein bords, s'élève rigide et froid un bureau de poste et télégraphe.

Le café de la Régence dans la rue St-Honoré, était également autrefois le rendez-vous des grands esprits du jour. Elevé au cours de la période de régence de Louis Philippe duc d'Orléans, d'où lui vient d'ailleurs son nom, il compta comme

l'on peut encore aujourd'hui retrouver l'"esprit de camaraderie" d'autrefois. Il n'est pas de ville possédant un quartier qui ait été plus chanté, plus célébré que celui-là. Jusqu'à nos jours il a conservé son aspect spécial, et c'est encore chez lui que l'on peut arriver à revivre un peu la vie du "café", avec ses fictions et son histoire.

C'est là par exemple, que sans distinction se pressent dans un rendez-vous ami-

cal, artistes, sculpteurs, écrivains et étudiants pour discuter de leurs travaux, de leurs plaisirs ou de leur avenir. Une petite tasse de café, ou un verre de "café au lait", suffit à des jeunes gens pour passer leur soirée, soit qu'ils lisent, qu'ils écrivent ou qu'ils se délectent aux sons harmonieux d'un violon qui vibre sous les doigts d'un artiste. Bien souvent ce dernier pourrait prendre place dans les orchestres réputés et se faire connaître, il

spéciale.

De chez Lavenue au Boulevard St-Michel si connu pour sa vie intense et sa gaieté gauloise, il y a dix minutes à peine. Là, le calme disparaît, la jeunesse règne en maîtresse, le "Boul' Mich" est le coeur du quartier des étudiants. Sur un des côtés s'élèvent la Sorbonne et le Panthéon, le Jardin du Luxembourg décore l'autre. Le soir la vie commence, et à ce moment les étudiants assiègent les terrasses des



Le palais de justice et la rive gauche de la Seine.

préfère rester où il est, le milieu lui plait, et les applaudissements de son public qu'il sait être "connaisseur", la poignée de main des amis, remplace avantageusement pour lui l'or des grands concerts mondains.

C'est dans cet ordre d'idées que s'est composé le concert du restaurant Lavenue, dont la réputation comme établissement n'est plus à faire, et qui mérite de la part de l'étranger une remarque toute

café. C'est au d'Harcourt que s'est concentré ce qui reste de la vieille vie de Bohême. Là tout est gai, brillant, attirant. C'est le rendez-vous des artistes qui y sont comme chez eux, des modèles de tous genres. Jolis, laids, jeunes vieux, et aussi des étudiants. Un orchestre de tziganes en toques vertes et dolmans rouges, égrène ses morceaux dans un coin, mais ici ce n'est plus le silence solennel de chez Lavenue au premier coup d'archet, au

d'Harcourt on ne se gêne pas, on crie, on chante, la musique est là pour accentuer le tapage.

C'est une vie réellement intéressante à étudier que la vie des cafés Parisiens, mais à mon avis la scène la plus brillante et la plus amusante à voir est celle de la nuit de Noël, la soirée du Réveillon.

Alors le spectacle devient véritablement grandiose. Toutes les tables dans les grands cafés sont retenues à prix d'or une semaine ou plus à l'avance; musique, danse, arbres de Noël, forment un cadre exquis à toute une population dans laquelle "grand monde" et "demi-monde", se coudoient. Les grands boulevards sont merveilleusement éclairés et toute une théorie de petites baraques s'allongent sur les trottoirs, mettant en évidence l'ingéniosité proverbiale du "Camelot" parisien. Là dedans se débitent les articles les plus cocasses et les plus invraisemblables, tandis que papillonnent aux alentours, les bonimenteurs non autorisés, toujours en éveil, et qui évitent par des ruses ahurissantes la chasse incessante des "gardiens de la paix."

Cette esquisse est rapide et cependant il sera possible de discerner la place que

tient le "Café" dans la vie parisienne, elle varie suivant les saisons, mais elle est toujours instructive et intéressante à étudier, et pour un étranger de passage, ne pas la connaître semble aussi ridicule que de n'avoir pas vu Notre-Dame ou le Louvre. Mais si vous livrant à cette curieuse étude vous paraissez vous y intéresser, n'oubliez pas de visiter le Bois, le pré Catelan et le café de Madrid, où le Tout Paris, évolue, boit, dîne, ou prend le thé. Le "Madrid" surtout mérite une mention spéciale, avec ses merveilleux parterres de roses. Si vous y allez manger, habillez-vous comme si vous alliez en soirée et habituez-vous à l'idée que la facture sera colossalement élevée. Vous ne le regretterez pas cependant, car vous aurez rarement joui d'un aussi beau spectacle, vous n'aurez que rarement l'occasion de faire honneur à un menu semblable.

Il existe encore des milliers de "cafés", célèbres par leurs vins ou leurs clientèles, mais où que vous alliez, il vous sera difficile de vous soustraire à leur influence qui détermine à la fois la gaieté, le plaisir, et aussi ne l'oublions pas, la majeure partie des affaires commerciales.



UN PEU DE TOURISME

—§—

PAR JOS. TRAVELLER

—§—



EN ALLEMAGNE

Berlin

On a souvent écrit que Berlin était la plus américaine des villes d'Europe. Il y a quelque vérité en cela. Berlin est une ville toute moderne, aux maisons régulières, dont les "pâtés" rappellent les "blocks" de New-York et de Chicago, dont toutes les rues sont tirées au cordeau.

Enfin, il est partout visible que le principal souci des habitants a été de faire de Berlin une cité de progrès, c'est-à-dire que le confort et l'hygiène doivent y primer l'élégance et le pittoresque.

Ce but a été atteint et Berlin est une des villes les plus propres du monde. Elle est aussi une des mieux éclairées. Partout le jour et l'électricité sont répandus à profusion. Les rues sont, à intervalles assez réguliers, coupées par de larges squares et à l'intérieur des blocs de maisons, de nombreuses places intra-muros viennent augmenter le nombre de ces terrains libres qui ont été comparés avec bonheur aux "poumons d'une cité moderne".

Les Allemands sont naturellement fiers

de Berlin. Les Français disent non sans raison que cette ville offre peu d'intérêt à l'artiste. Il ne faut pourtant pas oublier que Berlin ne date guère que de 1685, quand Frédéric-Guillaume Ier, aidé de cinq mille huguenots français chassés par la révocation de l'Édit de Nantes, travailla à son agrandissement et à son embellissement.

En fait, la prospérité de Berlin date surtout du lendemain de la guerre de 1870. Guillaume II déclara un jour avec emphase: "Berlin doit devenir la plus belle ville du monde". Cette proposition ambitieuse ne s'est pas réalisée, tant s'en faut. Mais, au point de vue de la propreté, Paris si pittoresque et si artistique, ne pourrait prétendre au premier rang.

Les Parisiens, qui mirent en chansons la guerre déclarée aux distributeurs de prospectus par notre ancien préfet de Police, peuvent constater que prospectus et autres déchets jonchent toujours l'asphalte de nos chaussées. Les Parisiens se plaignent de l'usage abusif des pianos, passé certaines heures, dans les maisons. Ou encore, des cris des rues, des joueurs d'orgues.

Tout ceci a fait l'objet de réglemen-

tions qui ne sont point appliquées. Chez nos voisins, la police les applique. Voilà pourquoi Berlin est une ville saine et ordonnée. Tout y est "caporalisé" à la Prussienne; ça peut manquer de grâce, mais ça marche. Le sergent de ville est là pour y tenir la main. Et il a des centaines de règlements à faire respecter.

A l'inverse de notre bon "sergot" qui intervient aussi peu que possible, le "Shutzmann" berlinois se mêle de tout ce qui se passe et à la plus infime contravention aux multiples ordonnances de police, il dresse procès-verbal.

D'après les règlements les plus récents, les robes des femmes doivent être assez courtes pour ne point traîner sur le sol et ainsi soulever de la poussière ou ra-

masser la boue. Egalement, et sous peine d'une première amende de 75 francs, les épingles à chapeaux des dames doivent avoir la pointe protégée.

Ni papiers, ni bouts de cigares ou de cigarettes ne doivent être jetés à terre. On ne doit pas porter sa canne ou son ombrelle de traxers, de façon à gêner les passants. Et quand un élégant obéit à la fantaisie dangereuse pour ses voisins, de faire des moulinets avec sa canne, l'agent l'invite à cesser ce jeu avant que l'oeil d'un innocent ait été crevé.

On a dit que, par exagération des tendances militaristes prussiennes, le jour viendrait bientôt où les Berlinois seraient obligés de marcher "au pas" dans la rue. Nous pensons qu'on en arrivera pas là.

Un Buste de 4 pouces en 30 Jours

Après que des remèdes internes, massages, douches, coupes en bois et autres procédés eurent tous échoués sans produire aucun résultat. Méthode Scientifique du Prof. F. Robert pour le Parfait Développement du Buste. Toute Femme ou Fille peut facilement obtenir ce merveilleux développement en peu de temps, sans danger pour sa santé.

Obtenir en un mois un buste de 4 pouces, voilà la miraculeuse aventure arrivée à une Canadienne. La transformation incroyable qu'elle a subie est un sujet d'étonnement pour tous ceux qui l'ont connue honteuse et humiliée pendant des années, souffrant de cette maigreur, aujourd'hui, elle est méconnaissable.

Cependant avant d'employer la Méthode Scientifique si simple qui devait produire chez elle une telle transformation et lui donner un buste si merveilleux, elle avait essayé tous les procédés dont elle avait entendu parler, sans obtenir de résultat, elle croyait donc son cas désespéré, avant qu'elle essayât la Méthode Scientifique.

Toutes les correspondances ou communications sont strictement confidentielles. Les commandes sont toujours expédiées de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu.

Les personnes qui désirent de plus amples informations peuvent m'écrire à l'adresse indiquée.

Prix de la Méthode Scientifique au complet, \$1.00.

PROF. FRED. ROBERT,

Boîte de Poste 2244

Dépt. P.

Montréal, Qué.



Contre L'ETAT NERVEUX

Quand vous vous sentez fatigué, accablé, mal disposé, n'hésitez pas à prendre, suivant les directions, une ou deux

POUDRES NERVINES

de MATHIEU

exemptes d'Opium, de Morphine, de Chloral, ou autres Drogues dangereuses. Elles dissipent ce malaise en tonifiant le système nerveux. Il n'existe pas de préparation plus active contre le Mal de Tête, la Névralgie, la fatigue, le Surmenage, la Grippe.



25 Cents
la boîte
de
18 Poudres
—
En
vente
partout
—

CONTRE LA BRONCHITE CHRONIQUE
qui fatigue et débilite l'organisme, prenez du

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue, et autres Extraits Médicinaux. Il soulage, soutient, guérit.

EN VENTE PARTOUT

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

Mais un règlement empêche plus de trois personnes de marcher de front sur un trottoir. Il en existe un qui interdit à des bavards de rester immobiles dans un passage étroit et ainsi d'arrêter la circulation ou d'obliger les autres passants à descendre sur la chaussée. Cela arrive tous les jours à Paris.

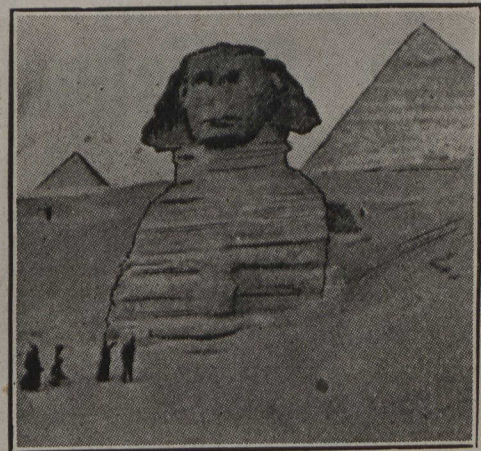
On ne doit pas siffler dans la rue, ni chanter, ni crier, ni parler trop haut! Et quand des camionneurs ont à transporter à travers la ville des plaques de tôle ou tout autre matériel, ils doivent prendre certaines précautions pour assurer le silence de leur cargaison.

— 0 —

EN EGYPTE

Le Sphinx du Désert

On avait remarqué autrefois sur la tête du grand Sphinx de Giseh, une dépression où Denon, en 1802, avait vu l'ouver-



ture d'un puits et où il était descendu jusqu'à dix pieds.

Cette ouverture s'était comblée depuis;

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier

Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis
4109
MONTREAL



Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

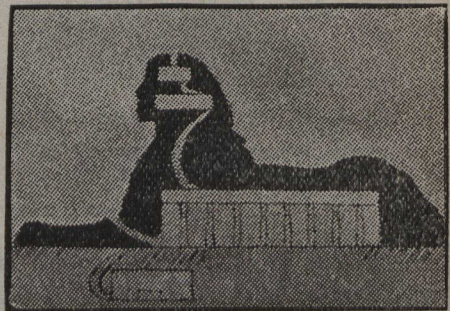
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

on croyait que les Arabes l'avaient creusée au moyen âge pour chercher des trésors; pourtant elle est si large et si profonde que cela paraît improbable. Vyse et Perryng, en 1835, cherchèrent le passage intérieur du Sphinx et pratiquèrent un sondage à l'épaule.

Leur sonde se rompit à 27 pieds de profondeur, sans avoir trouvé le passage.

Le professeur Reisner, lui, en creusant avec ses mains et son canif, est descendu dans la tête, par le puits de Denon, et, grâce à son enthousiasme et à son énergie, il connaît maintenant le secret du colosse. La tête contient une chambre ou un petit temple de 60 pieds sur 14.



SAUVEZ vos CHEVEUX

Par l'usage du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur primitive et ne présente aucun danger; mais ce ne sont pas les seules qualités de ce filtre régénérateur de beauté, il donne encore à la chevelure le brillant, l'abondance et la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

LA COMPAGNIE R. J. DEVINS, Ltée.

en est de représentant général au Canada
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

—§—
En écrivant mentionnez la Revue Populaire.

C'est le "saint des saints" d'un temple plus grand creusé dans le corps, communiquant ensemble par un tunnel qui descend dans le cou.

Le plus grand temple, orné de colonnes sculptées, est revtu d'or pur comme le temple de Salomon.

Des galeries relieut ce temple à la pyramide de Menès et aux tombes des autres rois de la dynastie.

Le professeur Reisner a devant lui un énorme champ d'exploration, toute une ville souterraine, mais il rencontre des difficultés inouïes dans l'accomplissement de sa tâche.

Déjà les fellahs superstitieux refusent de creuser le Sphinx, car ils craignent le génie dominateur du désert.”

— 0 —

EN NOUVELLE-GUINEE

Les berceaux construits dans la Nouvelle-Guinée ne ressemblent guère aux petits lits délicatement ouvragés et ornés que l'on voit en nos pays.

Là-bas, c'est beaucoup plus simple et pourtant, il faut l'avouer c'est peut-être



plus pratique, car c'est d'une sécurité beaucoup plus grande pour l'enfant.

Un simple filet, formant poche, que l'on accroche à une branche d'arbre et voilà le berceau; le poupon repose, à l'intérieur, mollement couché sur un bon matelas

Contre les MAUX DE TETE

Quelle qu'en soit la cause, votre Mal de Tête bilieux ou nerveux cédera en quelques instants à l'action des

POUDRES NERVINES

de MATHIEU

exemptes d'Opium, de Morphine, de Chloral et autres Drogues Dangereuses. Recommandées contre Migraine, Névralgie, Etat fébrile ou nerveux, Fatigue, Surmenage.



25 Cents la boîte de 18 Poudres — En vente partout —

TOUSSEZ-VOUS ?

Prenez sans retard quelques doses de

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux. Il soutient et guérit.

EN VENTE PARTOUT

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

L'HON. J. ALD. OUIMET,
C. R. C. P.

J. U. EMARD, CHS. EMARD,
L.L.L.C.R. L.L.B.

EMARD & EMARD

AVOCATS BARRISTERS

Edifice Liverpool & London & Globe

Chambre 79, 112 RUE ST-JACQUES

Telephone Bel:1 Main 5790

W. U. Code

Cable Address: "Emard."

Montréal.

Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes

FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelles de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

et s'il se réveille et se remue, il n'y a aucune crainte qu'il tombe à terre; il est trop bien enfermé pour cela!

Tout au plus réussit-il à se bercer lui-même en remuant ce qui l'endort rapidement de nouveau.

Véritablement les pays à peine civilisés ont parfois d'ingénieux devis intéressants par leur simplicité pratique et dont, parfois, il y aurait à tirer d'utiles enseignements.

LA FAMILLE TURQUE

Le profane pense généralement que le harem est une conception de Mahomet et que c'est le prophète qui est responsable de toutes les restrictions et de la quasi servitude de la femme turque.

En réalité, c'est Fatima, la fille du prophète, qui créa le harem en Turquie et

c'est à elle que les femmes de ce pays sont redevables de l'obligation de ne pas tortir sans voile.

Aujourd'hui encore, à part quelques révolutionnaires et quelques modernistes, les femmes turques se montrent dans la rue aussi peu que possible. Elles évitent même de se hasarder sur le seuil de leurs portes pour faire leurs acquisitions. Presque toutes les portes sont munies, à hauteur de main, d'une petite ouverture. Qu'un marchand ambulante passe en criant: "Sudj!" (lait) ou "Bakkat!" (épices) ou "Ekmekdji!" (le boulanger) et vous verrez des petites mains apparaître à ces trous des portes, tendant quelque menue monnaie et recevoir en échange le pain, le lait ou les épices.

Si vous prenez le tramway à Constantinople, vous remarquerez qu'un rideau sépare en deux parties chaque voiture. Le

côté où vous ne pourrez pénétrer est réservé aux femmes turques.

Ainsi, même l'administration et les pouvoirs publics reconnaissent et respectent l'ordre de choses établi dans la plupart des maisons turques. Les hommes et les femmes y vivent nettement séparés.

Cette distinction a néanmoins des nuances, et il ne faut pas formuler sans précautions de règles générales. A Constantinople, comme ailleurs en Turquie on n'observerait pas de différences radicales entre la famille turque et n'importe quelle autre famille du monde, si l'on étudiait seulement les classes pauvres.

Les loyers sont chers, l'espace est limité, il n'y a pas de domestiques, par conséquent hommes et femmes vivent plus ou moins dans les mêmes pièces.

Il en est tout autrement des classes ai-



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain** (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal

L'ALMANACH DU SAMEDI POUR 1914

paraîtra prochainement

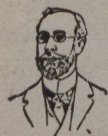
IL COMPRENDRA 116 PAGES DE TEXTE
AUSSI VARIE QU'INTERESSANT
ET NE SERA CEPENDANT VENDU QUE
10 CENTS CHEZ LES DEPOSITAIRES
OU CHEZ LES EDIT.-PROPR.
POIRIER, BESETTE & CIE, 200 BLD ST-
LAURENT, MONTREAL.

sées. C'est à l'âge de douze ou treize ans que la petite Turque commence à être considérée comme une femme. On vient de lui donner le voile qu'elle ne quittera plus. De ce jour, elle cessera de fréquenter les petits garçons de son âge. Elle ne jouera même plus avec ses frères. A la maison, elle restera cloîtrée dans une partie du bâtiment où se trouvent toutes les femmes. Le personnel qui veille aux soins du harem est strictement féminin. Absolument comme les domestiques qui sont occupés dans le "semalik (quartier privé où vit le maître de maison) sont tous des domestiques mâles.

Cette distinction excessivement sévère se rencontre dans toute famille aristocratique musulmane. Dans la classe moyenne, quand le mari, marchand, homme d'affaires ou fonctionnaire, rentre chez lui après ses occupations journalières, il se retire dans ses appartements privés, son selamik. Et alors s'il a la fibre familiale assez développée, il n'est pas rare qu'il prie les membres de sa famille de venir lui tenir compagnie, femmes et enfants.

Que quelques amis très intimes viennent le voir, il les recevra tout simplement dans la pièce où il se trouve, en présence de sa femme ou de ses différentes épouses et de ses enfants.

Il est rare qu'un époux turc se promène avec sa femme. Si elle se hasarde à sortir, pour accompagner ses enfants dans



EXAMEN DES YEUX GRATIS

"Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres" sont garantis pour bien VOIR de LOIN



Le Spécialiste BEAUMIER

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

des jardins, elle se fera presque toujours suivre d'une domestique. Un Turc appartenant à la classe pauvre sortira avec sa femme. Mais il marchera généralement de l'autre côté de la rue, sur le trottoir opposé, quand toutefois il y a des trottoirs.

Un Turc, causant à un de ses hôtes, ne parlera jamais de sa femme ou de ses

filles. Il considère comme une insulte que l'on s'informe de leur santé. Il évitera de faire la moindre allusion qui puisse les concerner. Mais, s'il est absolument obligé de parler de sa femme, il la désignera d'une façon très vague, en disant "notre famille" ou "notre maison". Il ne dira jamais "ma femme".

— o —

LE MONUMENT DE CHAVEZ



L'aviation a fait déjà quantité de victimes et malheureusement la série n'en est sans doute pas close.

On se souvient sans doute, parmi nos lecteurs de Georges Chavez qui fut le premier à tenter la traversée des Alpes, haute chaîne de montagnes entre la France et l'Italie.

Le courageux aviateur ne devait pas mener sa tentative à bonne fin; une chute mortelle termina brusquement sa carrière et l'on voit aujourd'hui à Domodossola (Italie) un monument élevé à sa mémoire.

C'est à l'endroit exact de sa chute que fut érigé ce monument très simple mais attirant par cela même l'attention.

C'est une simple colonne de pierre brute portant à son sommet les deux drapeaux, français et italien.

Les hommages les plus sincères rendus aux braves ne sont pas toujours les plus décoratifs; le courage s'allie bien à la simplicité.

— o —

La Voiture Idéale

Car "ENGER" 1914

«MODELE "P"»

FORCE - SOUPLESSE - RAPIDITE

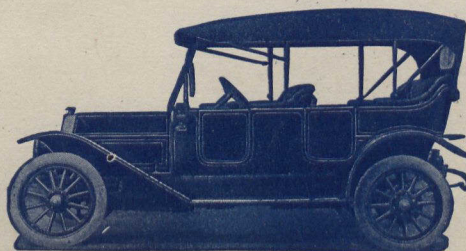
LUXE - CONFORT

4 Cylindres

- - -

40-45 Chevaux

Complètement équipée avec Capote démontable, Compteur automatique, Self starter électrique. Démarrage électrique. Eclairage électrique. Carrosserie de luxe. Capitonnage cuir, signaux, phares, lampes à l'électricité, glace de protection, livrée en couleur bleu-royal, gris ou vert.



DESIGNATION DES PIECES

MOTEUR Milwaukee, 4 cylindres $4\frac{1}{2}$ x $5\frac{1}{4}$.

REFROIDISSEUR à pompe et à thermo syphon.

TROIS changements de vitesse.

UNE MARCHE ARRIERE.

CARBURATEUR, modèle Shebler, graisseur automatique.

ACCELERATEUR à pédale et à manette.

COMPTEUR de vitesse, (speedometer) Steward.

CHRONOMETRE marchant 8 jours.

AVERTISSEUR (Horn) électrique.

CONTENANCE, 5 ou 7 passagers.

EMPATTEMENT (wheel base) 120 pouces.

PNEUS 36 x 4. Dunlop ou Diamond.

RESSORTS avant, 38 pouces de long, 2 pouces de large.

RESSORTS, arrière, 50 pouces de long, 2 pouces de large.

RESERVOIR à gazoline, 18 gallons.

MAGNETO Remy (basse tension).

ALLUMAGE électrique North-East.

CHASSIS, acier pressé 3 x 16 d'épaisseur.

PESANTEUR, 3,200 lbs.

VITESSE, 5 à 60 milles à l'heure.

Prix: \$2,150, à Montréal.

Un catalogue spécial sera envoyé sur commande, s'adresser à
FRED. POIRIER, Jr., 200 Blvd St-Laurent, Montréal, P. Q.

TEL. BELL: MAIN 2680

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

